
U d'/of OTTAWA
39003003482527

31-1-69

THÉATRE

D'ÉMILE BERGERAT

THÉATRE D'ÉMILE BERGERAT

PREMIER VOLUME

Une Amie — Père et Mari
Ange Bosani — Séparés de corps
Le Nom

DEUXIÈME VOLUME

Herminie — Flore de Frileuse
Enguerrande

TROISIÈME VOLUME

La Nuit Bergamasque — Myrane
Le Premier Baiser — Le Capitaine Fracasse

QUATRIÈME VOLUME

Manon Roland — Plus que Reine

CINQUIÈME VOLUME

Le Martyre théâtral, histoire de mes pièces, 1865 à 1899.

THÉÂTRE

DE

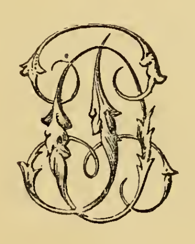
ÉMILE BERGERAT

(TROISIÈME VOLUME)

LA NUIT BERGAMASQUE

MYRANE — LE PREMIER BAISER

LE CAPITAINE FRACASSE



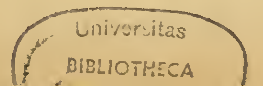
PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

2 exemplaires sur papier du Japon.
3 exemplaires sur papier de Chine.
15 exemplaires sur papier de Hollande.

Numérotés à la presse.

LA NUIT BERGAMASQUE

TRAGI-COMEDIE EN TROIS ACTES

Représentée au Théâtre Libre, le 30 mai 1887.

A LA MÉMOIRE SACRÉE DU PLUS PUR ÉCRIVAIN
DE LA VÉNÉRABLE LANGUE FRANÇAISE,
A CELUI QUI N'A PAS DE STATUE A PARIS,
DONT LE NOM NE BAPTISE PAS DE RUE
ET QUE L'ACADÉMIE MÊME
N'A PAS EU DANS SON « SEIN »

A

THÉOPHILE GAUTIER

PERSONNAGES :

ŒNOBARBE, vieil avare	MM.	ANTOINE.
MYRIO, amoureux de Fatima.		MÉRÉ.
BRUNO, jeune dissipé, neveu d'Œnobarbe.		BURGUET.
UN REITRE		MÉVISTO.
FATIMA, femme d'Œnobarbe	Mmes	BLANCHE JOLY.
FLORINELLA, mulâtresse, servante de Fatima.		BARNY.

Costumes du vieux répertoire.

La scène à Bergame.

ACTE PREMIER

Un carrefour à Bergame, la nuit. Maisons avec pignons avancés, tourelles, balcons et bancs de pierre. Rues au fond. La maison d'Œnobarbe est à gauche : vaste balcon en pan coupé. Porte sous le balcon. A droite un jardin et sa porte.

SCÈNE PREMIÈRE

FATIMA et FLORINELLA, sur le balcon. BRUNO, couché sur un banc de pierre et endormi ; puis MYRIO

FLORINELLA

Quelle nuit d'Orient, madame ! Dirait-on
Que l'on est à Bergame et chez un roi teuton ?
Si nous allions un peu courir la pretantaine ?
Il paraît qu'à la place, auprès de la fontaine,
Un bon polichinelle est ouvert !... Allons-y !...

FATIMA, rêveuse.

Non, je n'ai pas la tête à voir des pupazzi !

FLORINELLA, levant les épaules.

Madame pense encore à son beau capitaine !
Secouez-vous, venez courir la pretantaine !
Pour un galant perdu vient un autre galant,
Et ce polichinelle a beaucoup de talent !

FATIMA, avec un soupir.

Il gagne de l'argent!... Ah! Florine, être riche!...

FLORINELLA

Justement! La beauté, quand on la laisse en friche,
Est-elle un bien? Ah! dieu! si j'étais belle! non,
Ce que j'en tromperais!... Hélas, pauvre guenon,
Je rêve aux cocotiers lointains de ma patrie!...
Mais vous, Madame, vous, dont la chair est pétrie
De la pulpe des lys, et qu'un affreux jaloux
Enferme, martyrise et nourrit de cailloux,
A quelque amant de plus êtes-vous regardante?
J'en voudrais un par jour, tant j'y serais ardente,
Et je vous trouve bonne à l'âge où je vous vois
De n'en avoir qu'un seul... je veux dire à la fois.

FATIMA

Crois-tu qu'il reviendra?

FLORINELLA

Qui, le sire Œnobarbe,
Votre odieux mari? Si, dans la sainte-barbe
Du vaisseau qui l'emporte à Malte, le bon dieu
A la poudre à canon pouvait mettre le feu,
On gagnerait encore à perdre le navire!

FATIMA, avec douceur.

Souhaitons seulement que le vaisseau chavire!
Celui dont je parlais ce n'est pas mon mari.

FLORINELLA

Le capitaine alors? je vous tiens le pari
Que, s'il court, il est loin! C'est une faribole!...

Il ne m'a pas donné seulement une obole :
Ça n'a pas un liard ! un gueux !...

FATIMA

Florinella !

FLORINELLA

Ah ! n'allez pas, madame, aimer ce faraud-là !

FATIMA

Eh ! qui veux-tu que j'aime ? Exilée à Bergame
Chez un peuple chrétien, sauvage et monogame,
Je me meurs d'abandon ! Ah ! m'en aller tout droit
Devant moi, libre ! hélas je n'en ai plus le droit !
Oh ! dans mon beau pays, devant les cafés mores
Lorsque enfant je dansais entre les sycomores
Sur les tapis brodés de fleurs, on me donnait
Souvent une dragée et parfois un bonnet !
Quelquefois des galants m'emmenaient sur leurs ânes
Et me gardaient un jour ou deux !... Tu les condamnes,
Loi du Christ, je le sais ! Mais s'ils n'étaient chrétiens
Étaient-ils donc plus turcs que la plupart des tiens ?
Au moins, les bonnes gens ! ils me bourraient de sucre !

FLORINELLA, à part.

Elle n'a pas assez, ce soir, l'humeur au lucre !

FATIMA

O ciel de mon pays, profond et souriant,
Qui me rapatriera dans mon cher Orient,
Et qui fera rentrer dans mon âme calmée
Le bonheur que j'avais quand je n'étais qu'almée !

FLORINELLA, secouant la tête.

Ça va mal !

FATIMA

Si j'avais de l'argent, nous fuirions !

FLORINELLA

Tout vaut mieux que mourir de faim sous les horions !
Mais l'argent, on le trouve !

MYRIO, dans la coulisse.

Il chante :

Madame qui logez ici,
L'enfant qui chante sans souci
Est celui même
Dont l'ombre vous suit en tout lieu ;
Car après sa mère et son dieu
C'est vous qu'il aime.

BRUNO, s'éveillant.

Au diable la recrue !
Ne peut-on plus dormir tranquille dans la rue ?

FATIMA

Encore l'écolier ! Pourquoi me déplaît-il ?
Je n'en sais rien. Il m'aime ? Il est assez gentil.
C'est drôle, ce poète, il a l'amour bébête !

FLORINELLA

Je m'en vais lui vider un vase sur la tête !

FATIMA

Oh ! non !

FLORINELLA

Dam ! un poète ! ! ! — Et puis il nous déplaît.
N'est-ce pas ? Un poète ? Ah ! ce serait complet !
Il ne manquerait plus pour comble de misère
Que d'aller sur les ponts cueillir un Bélisaire !

MYRIO, entre.

Madame qui dormez là-haut,
Éveillez vous, car il le faut.

On crie : à l'aide !
Voilà qu'un chrétien va mourir !
S'il ne vous plaît le secourir,
Devenez laide !...

FATIMA

C'est touchant !

FLORINELLA

Casse-cou ! Madame ! Casse-cou !
Mais coupons court !

A Myrio.

Tenez !

(Elle lui jette de l'argent.)

(Les deux femmes rentrent.)

BRUNO

Elle lui jette un sou !...
Mille diables !

MYRIO, furieux.

Coquine ! Ah ! l'injure est cruelle !...

BRUNO, s'avançant.

Est-ce toi ? Myrio ?

MYRIO, le reconnaissant.

Bruno ! Cette ruelle
Est si sombre ! As-tu vu quelle insulte on me fait ?

BRUNO, gaiement.

En langage d'huissier, ça s'appelle : « un effet
Protesté ! » C'est « forfait » dans le langage hippique ;
Dans le style du jeu, style dont je me pique,
C'est : « refait ! »

MYRIO

Tu ris, toi ! Mais je l'aime !

BRUNO

En ce cas
Sois paisible ! Avec trente ou quarante ducats
Tu l'auras ! Il n'est pas besoin que tu t'escrimes
A semer dans la nuit la poudre de tes rimes !
La dame est accessible aux bruns autant qu'aux blonds.
La romance qu'elle aime est celle des doublons ;
Œnobarbe est un bouc dont on dore les cornes.

MYRIO

Tu la connais ?

BRUNO

Qui, moi, Fatima ?... Si les bornes
Parlaient, elles diraient combien de fois Bruno
Est entré par cet huis barré sans domino !...
Mesure ton injure à la main qui l'a faite.
Dieu seul est grand, mon fils, mais non pas son prophète.

MYRIO

Soit. Mais que deviens-tu ? Depuis bientôt un mois
On te cherche partout. Chassais-tu le chamois
Dans le Tyrol ou l'ours en Gaule transalpine !
Reviens-tu de la Trappe ou de chez Proserpine ?
Tout Bergame te pleure ! On disait : « Avez-vous
Vu Bruno ?... » D'où sors-tu ?

BRUNO

De la maison des fous !

MYRIO

Allons donc ? Enfermé ? Pourquoi ? Par qui ?

BRUNO

Devine.

MYRIO

Quelque encouragement à la race bovine
Sur une bête à corne ?

BRUNO

Il s'en faut d'un cheveu !
Connais-tu l'oncle exquis dont je suis le neveu,
Le connais-tu ?

MYRIO

Moi ? non.

BRUNO

C'est l'homme vénérable
Dont, comme on pique en terre un jeune plant d'érable,
Tu veux boiser le front.

MYRIO

Il est ton oncle ?

BRUNO

Oui.
Ne t'émeus pas.

MYRIO

Mais c'est un avare inouï,
Un malandrin sinistre, horrible et fantastique !...

BRUNO

Allonge, ne crains rien. Où tu frottes, j'astique,
Où tu peins, je vernis. Le portrait est frappant !

MYRIO

Toi, Bruno, le neveu d'un pareil sacripant ?

BRUNO

Si c'était tout encor ! Sache que j'en hérite !
Je le dois à la loi bien plus qu'à mon mérite,

Je le sais ! Mais fussé-je un modèle en effet
Et le type accompli de l'héritier parfait,
Je pourrais, pour un clou, vendre avec bénéfice
Ce qui me reviendra du vieux, sans que je fisse
Autre usage du clou que de m'y pendre ! Car...
— Ceci passe le rêve et monte au cauchemar !... —
Il ne veut pas que l'or sur lequel il se vautre,
Même après son décès, soit couvé par un autre !

MYRIO

Le sordide grigou ! Mais pour quelles raisons
A-t-il pu t'enfermer aux Petites-Maisons ?

BRUNO

Mes dettes ! — Elles ont servi ce cornifère,
Qui ne tend à rien moins, Myrio, qu'à me faire
Interdire !... On devient fou, c'est contagieux,
Rien qu'à hanter les fous, par l'ouïe et les yeux,
Et mon oncle comptait sur la vie en famille !...
On vous douche, mon cher !... J'ai, par une charmille,
Atteint d'abord un mur, par le mur, un poteau,
Par le poteau, la rue, et j'arrive presto
Agiter devant lui, légataire fantôme,
De mon hérédité le funèbre symptôme !

MYRIO

Quel tour vas-tu lui faire ?

BRUNO

Oh ? lequel !... Mais un bon !
Et si tu veux en être ? Ainsi que d'un jambon
Tu tailles une tranche avec ta jugulaire,
Je désire entamer la chair avunculaire.

MYRIO

J'ai mon sou sur le cœur !

BRUNO

Moi, ma maison des fous !
Tope là ! nous allons nous venger !
(Entre un reître.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE REITRE

LE REITRE, aviné, du fond.

Holà, vous,
Hé, là-bas !
(Il les appelle.)

BRUNO, au reître.

Qu'y a-t-il pour ton service, drôle ?

LE REITRE

Drôle est léger ! Pourtant le mot s'applique au rôle
Que je remplis, comme un blason sur un écu !
Je cherche, en quatre mots : la maison d'un cocu.

BRUNO

Monsieur est employé du Cens ?

LE REITRE, avec un gros rire de soudard.

Elle est plaisante,
La bourde ! Non ; le cens qu'ici je représente
Est le sens d'un guerrier qui flageole en tous sens
Pour le moment. C'est un Français, natif de Sens ;
Capitaine de son état, il l'est en somme,
Mais exerçant surtout le métier de bel homme.

MYRIO

Il s'appelle ?

LE REITRE

Tantôt Lémil, tantôt Milet.
Cela dépend, mon cher, de l'humeur dont il est.

BRUNO

C'est de l'ubiquité pratique.

LE REITRE, opinant du bonnet.

Phrase heureuse
Entre toutes, mon cher ! — J'ai là, sous ma vareuse,
Une lettre de lui pour certaine beauté
Vers laquelle je cours, comme le Chat-botté,
Si j'ose comparer ma démarche qui cloche
Aux bonds vertigineux de ce tigre de poche.

MYRIO

La dame est mariée ?

LE REITRE

Autant qu'il est garçon !
Mariée, oui ! Toujours ! Chacun a sa façon
D'aimer la pomme ! Moi, je la préfère verte !
Le capitaine l'aime attaquée, entr'ouverte
Par les becs des coucous, et tombée aux gazons !
Mais vous m'entendez bien, camarades ? Gazons !
Çà, qui de vous connait un sire Barbebleue ?
C'est un homme qui sent son cocu d'une lieue,
M'a-t-on dit, un avare, un atroce vieillard,
Qui ne boit que de l'eau, ne mange que du lard,
Et nomme le pourboire : un masque de l'aumône !
Ainsi l'on m'a dépeint le sire Barbejaune.

BRUNO

Il est fort ressemblant ! Sauf le nom.

LE REITRE

Excusez !

BRUNO

De rien ! Mais le vieux pingre en remontre aux rusés,
Étant sorcier !

LE REITRE

Ah bah !

BRUNO

Jurez-vous de vous taire ?

(Le reitre lève la main. Bruno, à voix basse :)

Il obtient des bourgeons de piastres dans la terre !!!

LE REITRE, à voix basse.

Sans fumier ?

BRUNO

Sans fumier !

LE REITRE

C'est un dieu !

MYRIO

Proprement !

LE REITRE

Qu'on doit à le servir avoir de l'agrément !
Vous m'obligeriez fort de m'indiquer sa porte,
Car la lettre, messieurs, que dans mon sein je porte,
Est pour lui... Je me trompe, elle est pour sa moitié.
Ce que l'argent est rare aujourd'hui, c'est pitié !
Et notre capitaine, à l'heure où je vous parle,
En guette !... Tel on voit (permettez !)un king-charle
Guigner une praline à la cime d'un poing !...

BRUNO

Il en guette ?

MYRIO

Et de qui ?

LE REITRE

D'elle !... C'est à ce point
Que si je ne reviens avec certaine somme
Précise, il risque d'être !...

(Il fait le geste de la pendaison.)

Est-ce la mort d'un homme ?

BRUNO

Combien a-t-il volé ?

LE REITRE

Si peu que j'en rougis !
Deux cents florins !... Veuillez m'indiquer le logis
Du cher horticulteur de piastres en pétoncle.

BRUNO

Avec plaisir ; d'autant que le ladre est mon oncle.
Faisons mieux : je me charge, en parent accompli,
De lui communiquer la teneur de ton pli,
Donne ?... ou le pli lui-même, à ton choix.

(Il lui prend la lettre.)

La taverne
Que tu vois dans ce fond, là-bas, pour ta gouverne,
Est un tripot. Vas-y, je t'y rejoins.

LE REITRE

Pardon !
J'ai peut-être été vif pour le parent !

BRUNO

Va donc !

(Le reître sort.)

SCENE III

MYRIO, BRUNO

BRUNO

Te voilà tout pensif !

MYRIO

Il me vient un scrupule.

BRUNO

Lequel ?

MYRIO

Il m'apparaît, d'après cette crapule,
Que, loin d'en recevoir, elle en donne !...

BRUNO

Innocent !
Mais où le prendrait-elle ? A ce vieux cent pour cent
D'Œnobarbe ?

MYRIO

Et sa dot ?

BRUNO

Ignores-tu l'histoire
Du mariage ? Il est sans conteste et notoire
Qu'il l'a, dans un voyage, achetée à treize ans,
Sur le marché de Smyrne, à deux... hébraïsants,

Vagues marchands de chair, sortes d'anthropophages,
Mal classés par Buffon, Cuvier et Quatrefages.

MYRIO

Elle est turque ?

BRUNO

De corps et d'âme !

MYRIO

Eh bien alors ?
Tu l'excuses du mot. Turque d'âme et de corps,
Esclave, puis vendue à ce bonhomme infâme
Qui l'enferme, la bat peut-être, et qui l'affame,
Quel homme n'absoudrait une femme en son cas ?

BRUNO

De lui jeter des sous ?

MYRIO

Elle ne se vend pas !
Ce capitaine en est la preuve peu prévue.
Quant à l'injure, c'est sa bonne, je l'ai vue.

BRUNO

En amour, c'est-à-dire en intrigue s'entend,
La main qui verse est sœur de la main qui se tend.
Ce sont des vérités qu'on enseigne en Sorbonne !
Maintenant cache-toi pour voir si c'est sa bonne.

(Il fait cacher Myrio sous un auvent et heurte à la porte de Fatima.)

SCÈNE IV

BRUNO, MYRIO caché, FATIMA, FLORINELLA

FLORINELLA

Madame, on heurte en bas. Si c'est votre mari
Qui rentre, dois-je ouvrir ?

FATIMA, vivement.

Au contraire !

FLORINELLA

Le cri
Part du cœur ! Mais si c'est un pauvre ?

FATIMA

Alors, ma chère,
Emprunte-lui du pain, car on fait maigre chère
Chez mon maître et seigneur dont Dieu rompe le cou !

FLORINELLA

Et si c'est un amant ?

FATIMA

Ouvre.

FLORINELLA, regardant dans la rue.

Ce n'est qu'un fou.
C'est Bruno.

FATIMA

Que veut-il ? La visite importune !

FLORINELLA

Mais, au contraire ! un fou présage la fortune !
(Elle ouvre à Bruno.)

BRUNO, embrassant Florinella.

Négresse, prend d'abord ce baiser. Il t'est dû
Comme un verre de vin à la soif d'un pendu.
Puis, de ton pied courant, va dire à ta maîtresse
Que je l'attends ici. La commission presse :
Il s'agit d'une lettre et d'un soldat français.

FLORINELLA

Chut! Je sais ce que c'est !

(Fatima entre.)

BRUNO

Va donc, si tu le sais ;
— Mais la voici. Salut à madame Œnobarbe !
Plus épais est le mur, plus belle est la joubarbe,
Et la réclusion ajoute à vos attraits
Une pâleur charmante !

(Il lui baise la main.)

FATIMA

Épargnez-moi vos traits,
Bruno, je goûte mal l'esprit !... Qui vous amène ?

BRUNO

Deux choses. La première est l'amour surhumaine
De Myrio pour vous !

FATIMA

Passons à l'autre.

BRUNO

Bien.
Lisez.

(Il lui donne la lettre du capitaine.)

FATIMA, lisant ; à part :

Deux cents florins ? Mais je n'ai pour tout bien
Que ma robe ! Français à la cervelle folle !
Deux cents florins ! A qui veut-il que je les vole ?

BRUNO

L'homme qui vous portait ce poulet parfumé
D'alcool et de tabac, était fort allumé,

Et comme je craignais qu'il fît quelque méprise
Et que mon oncle vît la lettre, je l'ai prise
De ses mains, et...

FATIMA

Merci. De quoi vous mêlez-vous?
Êtes-vous mon amant, mon frère, mon époux,
Ou bien mon confesseur? J'admire votre adresse
D'intercepter ainsi les lettres qu'on m'adresse,
Et vous suis obligée infiniment du soin
Que vous prenez de mon bonheur!... Il n'est besoin!
Cette lettre est d'un moine, elle vient de Corcyre!...
Il ne vous manquait plus que d'en briser la cire!

BRUNO, à part.

La peste! Quelle entente à détourner les chiens!...

Haut.

Je passais!... J'ai ce soir, à des juifs autrichiens,
Gagné de l'or... que c'est à donner la berlue!...
J'étais de tendre humeur!...

FATIMA

Ainsi vous l'avez lue?

BRUNO, avec dédain.

Quoi? votre lettre? Ah! çà, pour qui me prenez-vous?

FLORINELLA, bas à Fatima.

Quand je vous le disais, madame, que les fous
Portent bonheur! Celui que le ciel nous décoche
Est providentiel! Songez à sa sacoche!

FATIMA

Vous nous quittez, Bruno?

BRUNO

Madame, il est fort tard,
Et je dois à Vénus, mère du vieux moutard,
Cet argent mal acquis !...

FATIMA, jouant la prude.

Se peut-il qu'un jeune homme !..
Quel âge avez-vous donc ?

BRUNO, feignant de se méprendre.

Deux cents florins.

FATIMA

La somme
Est ronde ! Mais je dis : Quel âge ? et non : Quel gain ?

BRUNO

Pour l'amour, j'ai cent ans !... Vingt ans pour le béguin.

FATIMA

Vous passez pour discret.

BRUNO

Ça se dit chez les dames.
J'ai gagné quelquefois au joli jeu de dames.
Et si notre Seigneur, au dernier jugement
Me demande « pourquoi ». je répondrai « comment » ;
Quant à dire « combien » je n'en suis pas capable !
Mais parmi les péchés dont mon être est coupable
C'est de... discrétion que je le sens perclus,
Et, quand l'aurore vient, je ne me souviens plus !...

FATIMA

Je ne vous savais pas d'humeur aussi plaisante !
Mon mari trop souvent pour affaires s'absente
Et je suis quelquefois bien seule !

FLORINELLA

Ainsi ce soir !
Madame me disait, à côté du dressoir,
Tout à l'heure : « Sais-tu, guenon, ce qui m'exalte ?
C'est de savoir qu'il est en ce moment à Malte !... »
Car nous pouvons sortir ! Oh ! nous avons les clefs
En double !...

FATIMA, s'éloignant.

Bonne nuit, homme aux cheveux bouclés !

BRUNO

Et Myrio ?

FATIMA, presque à sa porte.

Fi ! Fi !... Laissez !... Bruno !...

BRUNO

Méchante !
Il vous aime d'amour !

FATIMA

Un poète ! Qu'il chante !

BRUNO, cinglant le mot,

Dans les cours ?

(Fatima revient à lui, résolument.)

FATIMA

S'il lui plaît !

BRUNO

Il ne veut qu'un baiser !

FATIMA

Seulement !... Suis-je femme à le déniaiser ?

C'est métier de servante, et je suis bien la vôtre !
Vous évangélisez fort bien, mais, bon apôtre,
Puisque vous êtes riche et que vous régalez
Que ne le menez-vous aux lieux où vous allez ?
Il suffit, m'a-t-on dit, de tirer la sonnette !...
J'ai le regret, Bruno, d'être une femme honnête !

BRUNO

Elles aussi.

FATIMA

Comment dites-vous ?

BRUNO, à mi-voix.

Fatima !
Pourquoi ne fus-je pas le premier qui t'aima ?
Je t'aurais appris l'art divin de la clémence !
(Plus haut.)
Si les filles dont vous condamnez la démence
N'ont pas le capitaine, elles ont les troupiers !...
(Fatima reste interdite.)
Madame, je vous baise et les mains et les pieds.

FLORINELLA, qui vient d'apercevoir Myrio caché, à voix basse.

Madame ! Ah ! par Mahom ! la chose est scélérate !
Le poète était là, caché, comme un pirate,
Et placé pour entendre ainsi qu'à l'opéra !

FATIMA, bas.

En es-tu sûre ?

FLORINELLA, bas.

Oui.

FATIMA

Tant pis ! il le paiera !

(Haut à Florinella, pour être entendue de Bruno.)

Va trouver Myrio. Dis-lui qu'il se procure
Deux cents florins, ce soir, — que la nuit est obscure,
Et qu'il vienne !... Ce soir, tu m'entends, ou jamais !

(Elle rentre avec Florinella.)

SCÈNE V

MYRIO, BRUNO

MYRIO

Je la hais à présent autant que je l'aimais !
Oui, je me vengerai ! J'ai sur les trois syllabes
De son nom, composé trente pantoums arabes,
Dix triolets, et tant de lais et rondeaux,
Que je n'en puis porter le papier sur mon dos !
Sur l'honneur ! je l'aimais comme un fakir adore
Son manitou sacré !

(Il jette sa mandore.)

Vas au diable, mandore,
Et mon amour avec ! Il leur faut des écus !
C'est avec de l'argent que l'on a des cocus !...
Mène-moi chez un juif. Pour payer la sultane
Je lui cède ma peau vivante, et qu'il la tanne !

BRUNO

Certes ! mais mon crédit chez les juifs n'a qu'un tort :
Pareil à la jument de Roland, il est mort.

MYRIO

Où trouver ces deux cents florins ?

SCÈNE VI

Les Mêmes, ŒNOBARBE

ŒNOBARBE, une lanterne sourde à la main.

L'heure est venue !
Trop d'étoiles ! hélas ! Il faudrait qu'une nue
Immense enténébrât cet affreux firmament !
Je jouirais bien plus de mon bonheur d'amant.

MYRIO

C'est Œnobarbe ?

BRUNO

Oui !

MYRIO

Je le croyais à Malte !

ŒNOBARBE

Mon cœur bat trop ! Faisons une petite halte !

(Il pose sa lanterne.)

Que je l'aime !... Elle dort !... Elle ne m'attend pas !...
Ce baiser, quand je vais la saisir dans mes bras !
Ah ! l'idée est profonde, ingénieuse et neuve !
Je feins de voyager et de la laisser veuve,
Elle me croit bien loin, en mer !... Moi, finement,
J'apparais, je l'embrasse !... Ah ! quel raffinement !

MYRIO

Il me fait peur. De qui parle-t-il ? De sa femme ?

BRUNO

Écoute : au fond des bois c'est le dix-cors qui brame !

ŒNOBARBE, il se lève.

Et maintenant, jeune homme amoureux, au bonheur !

(Il prend sa lanterne, et entre dans le jardin, à droite.)

BRUNO

Ton argent, tu l'auras, ma parole d'honneur !
Et nous nous vengerons comme il sied qu'on se venge,
D'un tel oncle, neveu, poète, d'un tel ange !
Ah ! parmi les déments tu voulus m'héberger ?
Suivons-le !... Tu vas voir la bergère au berger !

(Ils suivent Œnobarbe.)

ACTE DEUXIÈME

Le jardin d'Œnobarbe. Ciel étoilé. De grands murs tout autour, excepté à gauche, où le mur est bas et criblé de tessons de bouteilles. Plantes potagères, grosses citrouilles. Une treille sur le mur de droite.

SCÈNE PREMIÈRE

ŒNOBARBE, puis MYRIO et BRUNO

ŒNOBARBE, seul.

Il est à genoux devant une citrouille, au centre de la scène, la lanterne sourde l'éclaire par en bas, d'une façon fantastique.

Ils me font rire, ceux qui flagellent l'avare !
— Être pape, être roi de France et de Navarre,
Être illustre, être jeune, être Homère, être Hector,
Qu'est-ce auprès du plaisir d'inutiliser l'or,
De l'enfouir !... plaisir où l'avoir se combine
De vol !

(Myrio et Bruno paraissent sur le mur. Il prend sa cassette dans le trou).

O ma cassette ! à la fois concubine
Et femme !... O mon enfant, ma mère, mon bijou,
Que la peau de ton bois est douce !

BRUNO, du mur.

Sapajou !

ŒNOBARBE, attendri.

Quand je suis loin de toi que fais-tu dans la terre ?
Ma bonne amie, il faut nous cacher et nous taire,
Et par des jours obscurs gagner de claires nuits !
Car le soleil pour nous est l'astre des ennuis.

(Tremblant.)

Ne me trompes-tu pas, dis, ma mortevivante ?

MYRIO, sur le mur.

L'absurde fossoyeur me glace d'épouvante !
Est-ce là sa maîtresse ?

BRUNO, sur le mur.

Oui !

ŒNOBARBE

Placer de l'argent !...
Il est des gens qui font cela !... Décourageant !
Changer l'or en papier, l'or !... Justice éternelle !
Changer son or, voyons ? Pourquoi pas sa prunelle ?...
Dépenser ! Monnayer ! Payer ! ! Rendre ! ! ! Prêter ! ! ! !
Le vertige me prend... il me faut m'arrêter.

BRUNO, sur le mur.

Ce sera dur !

ŒNOBARBE

Ce qui me confond plus encore
C'est cette passion horrible, qu'on décore
Du nom bête d'amour paternel !... Des enfants ?...

(Sombre.)

Des héritiers ? ? ?

(Avec un geste terrible.)

Jamais je n'en aurai !... Je fends

Le crâne à l'impudent qui me parle d'en faire!
Laisser cette cassette à d'autres ? Je préfère
La savoir pourrir là pendant l'éternité!...
Ignoble sentiment que la paternité!
Un enfant, c'est-à-dire un être qui spécule
Sur ma mort, pour jouir, après moi, du pécule,
Le dissiper, jeter aux démences du vent
L'amas délicieux de mon or!... Plus souvent!

BRUNO, sur le mur.

Que dis-tu de mon oncle!

MYRIO

Il me fige les moelles!

ŒNOBARBE, regardant le ciel.

Que ne puis-je racler ces millions d'étoiles,
Comme avec volupté je les enterrerais!

(Il rêve.)

En automne, dit-on, les feuilles des forêts
Sont jaunes!... Et le sable est jaune sur la grève!...
Et l'œil des chats est jaune!... Il faudra que j'en crève
Un!...

MYRIO

Il voit jaune!

BRUNO

Dam, mon cher, c'est sa couleur!

MYRIO

Je n'en puis supporter davantage!

(Il saute en scène. Œnobarbe l'aperçoit et pousse un cri d'angoisse.)

ŒNOBARBE

Au voleur!...

(Il court et se heurte à Bruno.)

BRUNO

Bonsoir, mon oncle !

ŒNOBARBE, il recule devant Bruno, terrifié.

Horreur ! mon neveu !... La patrouille !

MYRIO

Que plantez-vous donc là, monsieur, dans la citrouille?

(Œnobarbe s'abat sur sa cassette et la couvre de son corps.)

ŒNOBARBE, d'une voix altérée.

Du blanc-de champignon ! Mis dans les potirons,
La nuit, les champignons vont mieux... ils sont plus ronds.

BRUNO, riant.

Comme les cornes !

ŒNOBARBE, avec un rire forcé.

Bon ! je vois que tu t'amuses !...
Hâte-toi, mon garçon ! Les Parques sont camuses,
Et la jeunesse, à peine est-on sorti des choux,
Est déjà tête blanche !

BRUNO

Oui, surtout chez les fous !
Hé, mon oncle ?

ŒNOBARBE, à part les jaugeant.

Ils sont deux !

A Myrio

Tiens, c'est vous, jeune barde ?
Vous me charmez le soir avec votre guimbarde !
Vous chassez par ici ?... Bonne chance !...

(Il prend sa cassette et cherche à sortir.)

Et bonsoir.

BRUNO

Vous ne nous offrez pas même de nous asseoir !

ŒNOBARBE, sa cassette sous le bras.

J'y pensais !... Mais encore y faudrait-il un siège !

BRUNO

Et ce petit coffret ?

(Ils lui prennent le coffret.)

C'est léger comme liége,
Le blanc de champignon !

(Ils laissent tomber le coffret, dont les écus sonnent.)

MYRIO

Et quel tintin mignon !

BRUNO, s'asseoit sur le coffret.

Que je voudrais avoir du blanc de champignon !

ŒNOBARBE, au comble de l'angoisse.

Ne me feras-tu pas une petite place ?

BRUNO

Mais comment donc, cher oncle ! au mitan !

(Œnobarbe s'assied à côté de lui sur le coffret.)

ŒNOBARBE

La paillasse
Est mince !

BRUNO

Bah ! j'ai vu des sophas plus étroits
Où, quand on se tassait, on tenait jusqu'à trois !
Myrio peut encor vous flanquer sur la gauche.

(Myrio s'assied à son tour sur le coffret, à la gauche d'Œnobarbe. Ils sont sur la pointe des fesses et forment ainsi, face aux spectateurs, un trio tragico bouffon.)

BRUNO, poussant Œnobarbe.

On a chaud, hé ?

MYRIO, même jeu.

Très chaud !

ŒNOBARBE

Que la peste vous fauche !
Vous m'étouffez !

BRUNO

Voici. — Mon ami Myrio
A pour oncle direct un nabab de Rio
Janeiro qui lui sert du fond de l'Amérique
Pension de deux cents florins, c'est chimérique,
Par mois ! Or !...

A Myrio.

Continue.

MYRIO, continuant.

Or mon ami Bruno,
N'ayant pour son souper ni figue ni pruneau,
Me fait ce grand honneur de m'emprunter la somme
Dont il est question !

ŒNOBARBE

Votre histoire m'assomme !

BRUNO

Est-il possible !

MYRIO

Hélas ! monsieur, je ne l'ai pas !
Soit que le paquebot ait fait naufrage au Pas
De Calais...

BRUNO

Soit que l'oncle ait oublié le coche...

MYRIO

Toujours est-il...

ŒNOBARBE

Pardon, votre récit ricoche !
L'argent vient-il par coche ou bien par paquebot ?

BRUNO

Il ne vient pas !

MYRIO

Du moins, s'il vient, c'est d'un pied bot !
Mais toujours un navire au navire succède !

BRUNO

D'ailleurs qu'est-ce qu'un oncle ?... un parent qui décède
Communément.

ŒNOBARBE, frissonnant.

J'ai froid.

MYRIO

Monsieur, il est certain
Que je vous les rendrai... tenez, demain matin,
Dès le patron-minet !...

ŒNOBARBE, ne comprenant pas.

Les quoi, monsieur ? les qu'est-ce ?

BRUNO, frappant le coffret.

Les blancs de champignon !

ŒNOBARBE, avec effroi, à Bruno.

Ne tape pas la caisse,
Tu lui fais mal !

MYRIO

Deux cents florins !

ŒNOBARBE

Deux cents florins !...
Qui ?... Moi !...

(Il les bouscule, se dresse et met le pied sur sa cassette.)

Deux mille coups de bâton dans les reins,
Voulez-vous dire ! Arrière, et décampez, mes drôles !
Toi, mon neveu, c'est la potence que tu frôles !...

MYRIO

Réfléchissez, monsieur ! Dès le patron-minet !

ŒNOBARBE

D'où me tombent ces deux piliers d'estaminet ?

BRUNO

Nous allons donc passer au second épisode !

(Il déclame.)

Tout trésor découvert par hasard — dit le code —
Appartient par moitié d'abord à l'Etat, puis
A ceux qui l'ont trouvé sous terre, dans un puits,
Et cætera. Ce cas est notre cas ! La preuve,
Comme Garo, dans la citrouille je la treuve !
Ce blanc de champignon est du temps des Romains !

MYRIO

Peut-être ! Il appartient aux documents humains !
Notre devoir est donc, sous des peines très graves,
D'en porter le trésor au bureau des épaves.

BRUNO

Nous le ferons, je puis le dire, avec orgueil !

(Ils prennent le coffret et font mine de l'emporter.)

ŒNOBARBE

Assassins ! C'est ma fille ! Arrêtez !

BRUNO ET MYRIO, se regardant.

Un cercueil !

BRUNO, tenant un bout du coffret.

Ainsi ce qu'il livrait à cet humus acide
Et rongeur, c'est l'objet d'un lâche infanticide !

MYRIO, tenant l'autre bout.

Mais quel soupçon affreux ! Dante, vieux Gibelin,
Le blanc de champignon, ça se mange !...

BRUNO ET MYRIO, ensemble.

Ugolin !

(Ils laissent tomber le coffret. Œnobarbe se précipite pour le reprendre. Myrio et Bruno mettent chacun un pied dessus.)

ŒNOBARBE, vaincu.

Écoutez... je les prête !

BRUNO

Ah ! vous devenez sage !
La charité demande un peu d'apprentissage.

ŒNOBARBE, sombre.

Je l'ai dit. Je les prête ! A deux conditions.

MYRIO

Des intérêts d'abord ? Monsieur, nous y pensions.

ŒNOBARBE, de plus en plus sombre.

Point d'intérêts.

MYRIO

Eh ! quoi ! pour une nuit entière ?

ŒNOBARBE

Primo : Vous me rendrez le prêt en sa matière.

MYRIO

En or, soit.

ŒNOBARBE

Mais en l'or même dont il est fait,
Et non en un autre or !

BRUNO

Ceci me stupéfait !
Vous distinguez entre eux les florins, Œnobarbe ?

ŒNOBARBE

Demande au chauve s'il confond ses poils de barbe !
Je les connais au tact, au goût, au cliquetis
Qu'ils ont, comme une mère aveugle ses petits.
Mes florins sont les miens et non pas ceux des autres !

MYRIO

J'accepte cette clause : on vous rendra les vôtres.

ŒNOBARBE

A l'aube !

MYRIO

C'est promis.

ŒNOBARBE

Écrivez-moi cela
Lisiblement sur la muraille que voilà.

(Il lui montre le haut mur de droite.)

MYRIO, écrit.

C'est fait.

ŒNOBARBE, formidable.

Quand le soleil atteindra cette treille
Si je n'ai pas l'argent, je vous coupe une oreille !
Consentez-vous ?

MYRIO

Fort bien. Mais pourquoi pas le nez ?

ŒNOBARBE

Non, c'est mon goût. Signez.

MYRIO

Donnez.

ŒNOBARBE

Signez.

MYRIO

Donnez.

ŒNOBARBE, ouvre sa caisse et compte les deux cents florins. Myrio, debout près du mur, se prépare à signer, quand il aura fini de compter.

Buvez, voici le sang d'Œnobarbe !

BRUNO, prenant l'argent à Myrio :

Il aligne !

ŒNOBARBE

Cent quatre-vingt dix-neuf...

BRUNO

Et puis deux cents ! Va, sign

(Myrio signe au mur. Bruno à part, et de loin à Œnobarbe.)

A l'aube, tu pourras les voir et les toucher
Sur la table de nuit de ta chambre à coucher !

(Myrio et Bruno sortent.)

SCÈNE II

ŒNOBARBE, puis FATIMA et FLORINELLA

ŒNOBARBE, seul.

J'ai prêté !!! Qui m'eût dit une chose pareille,
Hier matin ! Deux cents florins pour une oreille !
Comment ai-je conclu ce marché hasardeux ?
A cent florins l'oreille il me devait les deux !

(Fatima et Florinella entrent par la porte du jardin.)

Mais qui vient encor là ? La terreur me suffoque ?...
Ah ! quelle nuit !

(Il se retire au fond avec sa cassette.)

FLORINELLA, à voix basse, une bêche à la main.

J'entends comme un souffle de phoque.
Eh ! madame, rentrons ! S'il n'était pas parti
Pour Malte !

FATIMA

Il l'est. D'ailleurs, j'en ai pris mon parti :
Il me faut de l'argent, dussé-je avec les ongles
Labourer ce jardin comme un tigre les jungles !

FLORINELLA

Le poète est plus sûr, madame : je l'ai vu.
Il viendra tout à l'heure, et pourvu !

FATIMA

Quoi, pourvu ?

FLORINELLA

Pourvu de ce qu'il faut, nanti...

(On entend le coucou.)

Le coucou pleure.
Rentrons. C'est un présage heureux.

ŒNOBARBE

A pareille heure,
Ma femme et ma servante !...

FLORINELLA

Écoutez le coucou.
Demain, nous serons loin. Le jardin du grigou
M'effraie, et ces cocos qui brillent ont des ombres
Énormes.

FATIMA

Tes cocos ne sont que des concombres !

FLORINELLA

Je n'en ai jamais vu d'aussi gros au marché !

FATIMA, arrivant au trou de la cassette.

Un trou, Florinella !

FLORINELLA

Madame, on a marché !

FATIMA

Éclaire-moi, négresse, et donne-moi la bêche.
(Elle prend la bêche.)
Ne tremble pas ainsi : tu me fais peur. Dépêche.

ŒNOBARBE, apparaissant.

Faut-il un jardinier !

FLORINELLA, avec un cri.

Ah ! le diable !...
(Elle jette sa lanterne et s'enfuit.)

FATIMA, très calme.

C'est vous ?
Je vous croyais à Malte ! et... je creusais des trous
Pour me désennuyer !... Vous fîtes bon voyage ?
Votre jardin avait besoin de nettoyage...

ŒNOBARBE

Oui ?

FATIMA, éclatant de rire.

Vraiment !...

ŒNOBARBE

Ne ris pas. Que fais-tu là, réponds ?

FATIMA

Mais je donne de l'air, monsieur, à mes jupons.

ŒNOBARBE

Assez ! Parle.

FATIMA

Aussi vrai que Fatima vous aime,
Je cherchais de l'argent où Votre Honneur en sème !

ŒNOBARBE

De l'argent ?... Dans quel but ?

FATIMA

Dans le but d'en avoir
D'abord, et puis, si vous tenez à le savoir,
Pour en donner !

ŒNOBARBE

Pour en ?... Il faut que je t'étrangle !

FATIMA

Faites !... L'étranglement m'apparaît sous un angle
Heureux : l'angle de la guillotine !

ŒNOBARBE

En donner ?
Tu n'as personne à qui...

FATIMA, l'interrompant.

Veuillez me pardonner :
J'ai mon amant !

ŒNOBARBE

Tu n'en as pas. Billevesées !

FATIMA

Alors qui donc en a ?

ŒNOBARBE

J'ai muré les croisées !
Je n'en crois pas un mot, puisque tu me le dis.
Trompé ?... Quand la semaine aura quatre jeudis !

FATIMA

Elle les a pour vous cinquante fois l'année !

ŒNOBARBE

Non. La confession est bien trop spontanée
Et trop hardie. Il doit y avoir là-dessous
Quelque chose.

(S'adoucissant.)

Voyons, veux-tu ?...veux-tu vingt sous ?

FATIMA

Je veux deux cents florins !

ŒNOBARBE, à part.

Elle aussi ?

FATIMA

Pour un cierge.
J'ai fait vœu sur ce chiffre à la Très-Sainte Vierge.

ŒNOBARBE

Ne fait-on pas de vœux sans qu'il en coûte rien ?

FATIMA

De maigres ! Mais non pas des vœux comme le mien !
Je désire ardemment, monsieur, devenir veuve !...
Ma prière à la Vierge a semblé comme neuve,
Tant j'ai mis de ferveur à me l'apitoyer.

ŒNOBARBE

De ferveur ?

FATIMA

Elle m'a promis de vous noyer
Pour cinquante florins ! C'était pour rien, cinquante.

ŒNOBARBE

Oh ! la gueuse ! voyez comme elle est provocante !

FATIMA

Pour cinquante de plus, elle vous brûlait vif,
Comme un juif !

ŒNOBARBE

Comme un juif ? Elle dit : comme un juif !

FATIMA

Exécrable que vous êtes !... Et pour vous pendre,
C'est de deux cents florins qu'elle le fait dépendre.

ŒNOBARBE

Un bâton !...

FATIMA

C'est pourquoi, parmi les potirons,
Je cherche, nuit et jour, où nous conjecturons,
Florine et moi, qu'il est, le joli trou qu'habite
Votre chère cassette avec sa cucurbite..

ŒNOBARBE, il trouve la bêche.

Attends, mamour, je vais t'en donner pour ton vœu
Et pour ta cucurbite !
(Il la saisit.)

FATIMA, criant.

Au feu ! tout brûle ! au feu !

(Paraissent Bruno et le reître.)

SCÈNE III

ŒNOBARBE, FATIMA, BRUNO, Le Reitre

BRUNO, intervenant.

Je crois que vous tuez votre femme, Œnobarbe !

LE REITRE, ivre-mort.

Qu'on étrille un cheval, et même un cheval barbe,
Je l'admets. Mais brosser le duvet des houris,
C'est d'un Turc ! Et les Turcs...
(Il dégaine.)
Ainsi que des souris,
Je les embroche !

BRUNO, l'arrêtant.

Paix !... Esquivez-vous, madame.

(Fatima se sauve.)

LE REITRE, prenant la bêche à Œnobarbe.

Une bêche, maroufle ! Et pourquoi pas la dame
Des paveurs ? ou la grue à forer les tunnels ?
Est-ce là ton engin pour les jours solennels ?

ŒNOBARBE, épouvanté.

A la garde !

(Il s'enfuit.)

LE REITRE

Oh ! monsieur, l'abominable singe !
L'aiguille que voilà lui brodera son linge
Tôt ou tard !

SCÈNE IV

BRUNO, Le Reitre

BRUNO

C'est mon oncle.

LE REITRE

On est soldat français !
Et le sexe !... Le sexe, on lui doit des succès !...
Mais de quoi tourne-t-il ? Car si je comprends goutte
A ce que vous chantez !...

(Subitement, il s'interrompt.)

Ce vieillard me dégoûte :
Laissez-moi lui courir après...

3.

BRUNO, le retenant.

Ah ! qu'il est gris !

LE REITRE

D'abord où sommes-nous ? Parole ! je maigris
A vous suivre ! Je grimpe aux murs et j'escalade.
Nous voici maintenant dans un parc à salade.
Qu'y faisons-nous ?

BRUNO

Ce parc, copieux en melons,
Longe, borne et finit la rue où nous allons.

LE REITRE

La rue où gît la dame aux florins ?

BRUNO

Elle-même.

LE REITRE, se méprenant.

Vous aussi ?... J'entendais, pardon, qu'elle vous aime.
Ce serait embêtant, à cause du quibus
Qu'il faudrait partager. *Sol lucet omnibus !*
Comme disait Turenne... à Tolbiac (Hanovre).
Si vous saviez combien le capitaine est pauvre !

BRUNO

Il aura tout, mais oui, si vous vous acquittez
Des ordres de la dame.

(Bruno fait quelques pas vers la rue.)

LE REITRE

Eh ! quoi, vous me quittez ?
Restez donc. Il s'agit, voyons, sous la fenêtre,
De me déambuler jusqu'au jour ?

BRUNO

Il va naître.
Vous avez le florin que je vous ai donné ?

LE REITRE

Tiens, parbleu ! sur mon cœur et pourpoint boutonné.

BRUNO

Dès qu'on vous hèlera du haut de la croisée
Ouvrez l'œil !

LE REITRE

Ce sera la dame et la rosée
Exquise !

BRUNO

Pas du tout. Ce sera Myrio,
Qui, d'une voix charmante, *allegro con brio*,
Vous sollicitera de lui rendre un service :
Soit le prêt d'un florin. Que ferez-vous ?

LE REITRE

Novice !
Je l'enverrai brouter !

BRUNO

Au contraire, morbleu !
Vous le lui donnerez.

LE REITRE

Je n'y vois que du bleu !
Le florin n'est donc pas pour moi ?

BRUNO

Non, triple buse.

LE REITRE

Qu'est-ce que je viens faire alors sous la cambuse ?
Le métier de passant qu'on « tape » d'un florin,
C'est assez proprement un rôle de serin.
Me prenez-vous pour un bourgeois ? Ceci me vexe !

BRUNO

Ah ! si vous discutez les ordres du beau sexe !

LE REITRE

Vénus l'a dit ?

BRUNO

Non, non, débrouillez-vous, mon cher !
Aussi vrai qu'à l'autel le Verbe se fait chair,
Demain le capitaine aura figure d'ange.
J'en retiens de la corde.

LE REITRE

Eh ! là ! qui vous démange
D'y mettre cette aigreur et cette cruauté ?
On fera le passant au florin. La beauté
L'ordonne ?

BRUNO

Elle l'ordonne !

LE REITRE

Ah ! si j'avais la veine
De rencontrer le vieux ! Ce serait pour ma peine !
Avec quel sentiment je lui tuerais les poux
Aux pieds de la houri !

BRUNO

Mais il est son époux.

LE REITRE

Raison de plus. J'ai lu, c'est, je crois, dans Tibulle,
Ce vers d'amour : « Il cogne ?... Encornifistibule ! »
Tout votre oncle qu'il est, j'exècre ce vieillard !
Tenez, je vous le joue en cent points au billard !

BRUNO

Non, mais si vous voulez, à l'épée, en trois bottes !

LE REITRE

Ça me va. Des glaçons me fondent dans les bottes.

(Ils sortent dans la rue.)

ACTE TROISIÈME

La chambre de Fatima, très pauvre et nue. Meubles de bois. Bancs et banquettes. Une table avec un verre d'eau. A droite, au troisième plan, en pan coupé, l'avancée d'un balcon. Porte au fond, ouvrant sur un escalier extérieur.

SCÈNE PREMIÈRE

FATIMA, seule, assise devant une table.

Fuir, oh fuir! Mais il faut pouvoir! Je ne peux pas!
Car comment arriver toutes les deux là-bas
Sans argent? — A la forme et souvent à la coupe
Que le marc de café prend dans une soucoupe
On connait l'avenir. Interrogeons le marc.

(Elle verse du marc de café dans une assiette.)

Il se recourbe en arc. Nous partirons! Un arc,
C'est deux cornes aussi! Le croissant du Prophète,
Et le blason de mon mari! La chose est faite.
J'aurai l'argent ce soir. Ce poète aurait-il
Hérité de Rothschild? Ah! ce serait subtil!
Entre les stupéfaits, je serais la première.
Mais on monte… Éteignons prudemment la lumière.

(Entre Myrio, guidé par Florinella.)

SCÈNE II

FATIMA. MYRIO. FLORINELLA

MYRIO

Quoi ! dans l'obscurité ?

FLORINELLA

Monsieur, notre grigou
Aimerait mieux cent fois vous voir rompre le cou
Que d'éclairer. Le soir, nous nous couchons sans lampe,
Comme des albinos. Un pas. Lâchez la rampe.

MYRIO, *jouant la naïveté.*

Sens comme mon cœur bat.

FLORINELLA

Ah ! monsieur, quel tic-tac !

MYRIO, *à part.*

C'est l'escalier !

FLORINELLA

Il est timide.

MYRIO

Prends le sac.

FLORINELLA

Des bonbons ? Oh ! monsieur, la charmante surprise !

MYRIO

Non : des portraits du roi. Je sais qu'elle les prise.
Place-les, Florinelle, en sorte qu'au réveil

Elle les voie, ainsi qu'au lever du soleil,
Etinceler, pareils à des roses vermeilles
Où viennent butiner les essaims des abeilles.

FLORINELLA

Stupide ! — Non, ces fleurs attirent les frelons !
Et nous en avons un dont les dards sont si longs
Qu'ils pomperaient d'un coup tout le suc de vos roses.
Je préfère les mettre en pot, pour mille causes.

MYRIO

Ne les comptes-tu pas ? Compte-les !... Je ne veux
Pour me rémunérer qu'un seul de ses cheveux !

FLORINELLA

Elle les perd un peu, ce sera très facile.

FATIMA, à part.

Ce poète m'a l'air d'un parfait imbécile !

MYRIO

Dis-lui, si tu la vois, qu'aussitôt que j'ai su
Son désir, j'ai volé !... Que je ne veux reçu
Ni quittance, content seulement de lui plaire !
(Il va à la porte.)

FLORINELLA, stupéfaite de cette retraite feinte.

Ne voulez-vous vraiment qu'un cheveu pour salaire ?
A ce prix-là, monsieur, sans crainte du péché,
La servante est à vous par dessus le marché.

MYRIO

Bonne nuit.

FATIMA

Il s'en va !

MYRIO

Si jamais elle m'aime,
Ne me l'apprends qu'avec une prudence extrême,
Car j'en mourrais ! J'en meurs d'avance !

(Il se penche sur Florinella.)

FLORINELLA

Eh ! donc ! oison !
Est-ce sur moi qu'il faut tomber en pâmoison ?
Lorsque l'on est si bête, on a droit d'être riche !

(Elle allume une bougie.)

C'est de ces huîtres-là qu'il nous faut la bourriche,
Madame !

MYRIO, jouant l'émotion.

Elle était là, négresse, elle était là !

FLORINELLA

Et maintenant, bonsoir.

MYRIO

Reste, Florinella !...

FLORINELLA

Pourquoi faire, monsieur ? Pour tenir la chandelle ?
Je l'allume, c'est tout !

MYRIO

Demeure ! J'ai peur d'elle !...

FATIMA

Myrio, j'ai souvent, sous mes rideaux, le soir,
Écouté vos chansons !... Venez donc vous asseoir
A mes pieds ! Ah mais, vois, servante, quel teint rose !

(Il feint une pudeur de chérubin.)

Vos chansons sont en vers, et j'entends mieux la prose.
J'ai donc voulu savoir de vous le sens précis
Des mots que vous chantez!... Ils sont comme étrécis
Par la musique! Ainsi, quand vous dites : « Je t'aime ! »
Brodez-vous seulement des gammes sur le thème,
Ou sollicitez-vous ce qu'à mon époux seul
Je dois donner ?...

MYRIO, dramatique.

Non, non ! Je ne veux qu'un linceul !
Car vous appartenez au farouche Œnobarbe !...

(A part.)

Tu m'offres le séné, je t'offre la rhubarbe !

FLORINELLA, au fond, à part.

Oh ! poète, à ce point !... Ce n'est pas naturel !..
Visitons donc le sac où gît le temporel.

(Elle vide le sac et compte les florins.)

FATIMA, se levant.

Ainsi ce bel amour auquel je ne demande
Qu'à croire, je n'en suis que le texte ?

MYRIO, à part.

Gourmande !...

(Changeant de ton peu à peu. Haut.)

Madame, hier encor vous en étiez l'objet
Unique !

(Fatima se retourne étonnée.)

Je voudrais vous dire à ce sujet
Une chose très farce, avant que l'alouette
Ait sonné le matin. — Hier, j'étais poète,
Figurez-vous !... J'avais sous l'aisselle un ressort
Absurde, qui marquait mon avenir, mon sort

Et ma vie éternelle ! Ah ! j'en hausse l'épaule !
J'étais, de ce cadran, l'aiguille, vous le pôle.
Madame, imaginez ce bizarre cadran.
Le ressort en allait toujours ! A chaque cran
Qu'il mordait, comme on voit dans une vieille horloge,
Un oiseau surgissait et chantait votre éloge.
Et puis... J'étais malade !... A chaque cran mordu,
Et tandis que l'oiseau gazouillait éperdu,
Voilà que des tableaux, sous ses ailes ouvertes,
Passaient... C'étaient des coins de solitudes vertes,
Des bois élyséens, des bouts de paradis,
Doux traquenards d'amour par quelque fée ourdis,
Où nous tombions tous deux et l'un aux bras de l'autre.
Tantôt de vieux jardins, ciselés par Lenôtre
Dans la mousse, glissaient, emportant leurs tritons !
Comme ceux dont jamais, hélas ! nous n'héritons,
Des palais, étageant leurs terrasses de marbre
Dans la mer, s'élevaient ! Et toujours, sur son arbre,
L'oiseau battait de l'aile et chantait sa chanson.
Vous étiez dogaresse et j'étais l'échanson
Qui guette le désir comme on guette un suffrage.
Tout à coup, sous l'oiseau, se formait un naufrage :
Dans la mer bouillonnante, immense, deux corps nus
Flottaient, par un Enfant immortel soutenus...
Puis, c'était le désert où vont les caravanes
Et mille autres tableaux mobiles, diaphanes,
Dont nous étions toujours l'unique peuplement,
Hier ! ! !... — Mais aujourd'hui votre bon sens clément
M'a guéri. Je vous dois, madame, d'être sage.
L'oiseau ne chante plus sur aucun paysage
Et l'absurde ressort est brisé pour jamais.
Hier, j'étais poète ! hier, je vous aimais !

FATIMA

L'imparfait est galant !... Le mot « hier » l'amende !

Alors que faites-vous ici, je le demande,
Si vous m'aimiez hier ?

FLORINELLA

Le bizarre Lindor.
On dirait qu'il la raille et son sac est plein d'or !

MYRIO

Hier, je vous aimais, mais comment ? En poète,
En rêveur, en artiste, enfin en girouette
Et je jetais du sable au vent pour l'y semer.
Je vous aime aujourd'hui comme il faut vous aimer,
En homme ponctuel, voire bureaucratique,
Dégagé de la boue idéale, pratique,
Bien humain, bien moderne et qui connaît le prix
Des choses et du temps, madame.

FATIMA

J'ai compris.
Sortez.

FLORINELLA

Eh ! quoi, madame ! un tel sac à la porte !
Cent quatre-vingt-dix-neuf florins vivants, main forte !
En or vierge !...

MYRIO, à Florinella.

Comment, cent quatre-vingt-dix-neuf ?
Tu veux dire deux cents. L'or en effet est neuf,
Mais la somme est complète et telle, mulâtresse,
Que tu me l'as fixée au nom de ta maîtresse.

FLORINELLA

Je vais donc recompter.

FATIMA

J'ignore en vérité,
Myrio, ce qui fait que j'ai démérité

De ce charmant amour si chaste et si novice.
Est-ce qu'on ne peut plus demander un service
Aux personnes qu'on aime ? Est-ce à ses ennemis
Qu'on recourt dans les cas pressants où l'on est mis
Par les durs traitements d'un Harpagon infâme ?
Je sais que plus d'un clerc parmi vous me diffame.
Enfant ! le mot méchant dont l'esprit te séduit
Est chargé du venin d'un amant éconduit.
Ce Bruno !... Mais c'est ton ami, je lui pardonne !...
S'il te voyait ici !... J'en ris ! Que la Madone
Nous protège ! Il irait, de quel pied diligent,
Dire que je... t'estime, enfant, pour ton argent.
Non : ce que j'aime en toi, c'est ce cœur bénévole,
Qui, sans rien demander, s'élance, court et vole
S'il s'agit d'être utile et d'obliger quelqu'un.

FLORINELLA

Cent quatre-vingt-dix-neuf ! Sortez, il en manque un ! ! !

(On entend un bruit d'épées.)

FATIMA

Ce bruit ?

SCÈNE III

LES MÊMES, BRUNO, LE REITRE

FLORINELLA, courant au balcon.

C'est un duel !

MYRIO

Holà ! couple de braves,
Qui de vous peut, ce soir, pour des affaires graves

Me prêter un florin ? Mon nom est Myrio.
Je demeure vià Santo Porphyrio.

LE REITRE, apparaissant.

Voilà.

(Il passe un florin sous le store.)

MYRIO

Merci. — Parbleu, je vous connais. Vous êtes
Le brosseur d'un soldat français des plus honnêtes,
Le capitaine Emile ou Milet... Entrez donc.

LE REITRE

C'est que j'ai là quelqu'un qui m'attend, l'espadon
Au coude, et que je dois tuer, s'il ne me tue.
Nous jouons tous les deux à la chose pointue.

MYRIO

Priez-le de monter.

(Bruno passe la tête.)

Bruno ?

BRUNO

Mon compliment !

FLORINELLA

Madame, ce hasard ressemble joliment
A quelque traquenard ! Sauvons-le sac. — En somme,
Pour un florin de moins fort jolie est la somme.

BRUNO, à Fatima.

Comment vous portez-vous depuis une heure ?

FATIMA

Et vous ?

J'ai suivi vos conseils. Ils n'étaient pas si fous.
N'êtes-vous pas content. Voici votre poète
Heureux... pour son argent !

BRUNO

Vraiment, je le souhaite.
En a-t-il pour un sou ?

MYRIO

Messieurs, soyez témoins.
Cent quatre-vingt-dix-neuf florins. C'est un de moins
Que deux cents. Je complète.

(Il ajoute le florin du reitre.)

LE REITRE

Il complète !

FLORINELLA

Il complète !

FATIMA

Messieurs, que signifie ?

MYRIO

Il s'agit d'une emplette
Que j'ai faite au seigneur Œnobarbe, à crédit.
Vous attesterez donc, ainsi que je l'ai dit,
Que sa femme, madame, est assez obligeante
— En l'absence du roi je parle à la Régente !... —
Pour se charger du soin de verser ce paiement
A son mari. — Messieurs, allons finir gaiement
La nuit, le verre au poing !

FATIMA

La feinte est bien trouvée

Et témoigne à coup sûr d'une adresse éprouvée.
Quel homme est celui-ci ? L'ai-je pris au rebours ?

FLORINELLA

Et le sac est à nous, madame, sans débours.

LE REITRE, à Bruno.

Diable ! à propos de sac, et ma lettre ?

BRUNO

Remise !

(Entre Œnobarbe.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, ŒNOBARBE

ŒNOBARBE

Je vois que l'on s'amuse et que la table est mise !

LE REITRE

Le cocu !

(Il dégaine.)

FATIMA

Mon mari !

FLORINELLA

Retour des océans !
Le sac est en lieu sûr.

(Elle le cache sous sa robe.)

ŒNOBARBE

Que faites-vous céans ?
Et comment êtes-vous entrés dans ma demeure ?

BRUNO

Mon cher oncle, voici. Nous voulions savoir l'heure !
Votre coucou retarde.

LE REITRE

Abominablement.

BRUNO

Et déjà le soleil tourne à l'entablement
Où reposent la poutre (et ses pariétaires)
Que vous avez dans l'œil, roi des propriétaires !

FATIMA

Monsieur, ces jeunes gens se battaient en duel,
Et comme ils avaient soif, j'ai cru...

LE REITRE

C'est textuel !
Nous avions soif !

FATIMA, *reprenant.*

J'ai cru qu'il était charitable
De leur offrir à boire au coin de cette table.

ŒNOBARBE

A boire de mon vin ?

FLORINELLA

Ce serait un devin
Celui qui trouverait dans vos caves du vin !
Les rats qu'on voit courir à l'entrée de vos tonnes
Sont des rats d'eau, patron !

ŒNOBARBE

Tes plaintes monotones

Me fatiguent! Faut-il du... lacryma-Christi
Pour étancher la soif d'un ouistiti ?

LE REITRE, l'épée en l'air.

Cristi !

ŒNOBARBE

Paix-là ! Seigneur soudard !

LE REITRE

Il insulte l'ébène
Après l'ivoire !

(Il se jette sur Œnobarbe.)

ŒNOBARBE

Ouais !

BRUNO, maintenant le reitre.

Je le contiens à peine !
Viens m'aider, Myrio.

MYRIO, qui est resté à l'écart, à Fatima.

Je vous suis obligé,
Madame, et vous demande à regret mon congé.

ŒNOBARBE

Pardon, monsieur, il faut que je vous essorille !

BRUNO, au reitre.

Guerrier ! vous allez voir grimacer un gorille !

MYRIO

Monsieur parle, je crois d'essoriller quelqu'un ?
Je ne vois pas ici de chien !

BRUNO

Aucun !

LE REITRE

Aucun !

FLORINELLA, à Bruno, terrifiée.

Il aiguise un couteau !...

BRUNO

Mon enfant, s'il l'aiguise
C'est qu'il ne coupe pas, j'imagine, à sa guise !
Les graveurs de la sorte affûtent leurs burins !

ŒNOBARBE, à Myrio.

Votre oreille, jeune homme, ou mes deux cents florins !

MYRIO

De quels deux cents florins traite cet honnête homme ?

BRUNO

Je l'ignore !

MYRIO

Ah ! j'y suis ! vous parlez de la somme
Que vous m'aviez prêtée hier, sans intérêts,
Lorsque vous enterriez...

ŒNOBARBE

Oui, lorsque j'enterrais...

MYRIO

Ce blanc de champignon...

ŒNOBARBE

Oui, ce blanc que vous dites !

MYRIO

Je veux être rangé parmi les troglodytes

Peuple informe, monsieur, qui mange avec les doigts,
Si l'on m'a jamais vu nier ce que je dois
Surtout lorsqu'il s'agit d'une somme pareille !

LE REITRE

Vous trouvez acheteur à cent florins l'oreille ?

ŒNOBARBE

Qui donc a sur le mur signé de votre nom
Le pacte que j'y lis. Est-ce le Grand Turc ?

MYRIO

Non.

ŒNOBARBE

Quelle est cette lueur qui brille ?

MYRIO

C'est l'aurore.

ŒNOBARBE

Péroraison ?

MYRIO

Allez, pérorez !

ŒNOBARBE

Je pérore
Par l'essorillement. Votre oreille, mon cher ?
Vous ne sentirez rien. Ce n'est pas de la chair
L'oreille, c'est à peine une corne assez laide !
Mon coutelas d'ailleurs est d'acier de Tolède.

MYRIO

N'y comptez pas.

ŒNOBARBE

Pourtant les florins restent dus.

MYRIO

Osez-vous donc douter qu'on vous les ait rendus ?

ŒNOBARBE

Rendus, qui, mes florins ? Vous daubez !

MYRIO

Moi, je daube ?
Mais ils étaient chez vous un quart d'heure avant l'aube.

ŒNOBARBE

Mes florins ?

MYRIO

Vos florins personnels, grains à grains,
Les vôtres et non ceux des autres, vos florins !
S'ils n'étaient pas ici qu'y ferais-je moi-même ?

ŒNOBARBE

Mais je ne les vois pas.

FATIMA

Quel est ce stratagème ?

FLORINELLA

Parez le coup, madame, il nous vise ! niez !
Le mensonge est permis aux excommuniés.

ŒNOBARBE, *reniflant.*

Humph ! Je les sentirais. Ils n'y sont point.

MYRIO

Je nage
Dans la stupeur ! Eh ! quoi ! C'est en concubinage
Que vous vivez avec madame ?

LE REITRE

Oh ! quelle horreur !
Vieillard sinistre !

BRUNO

Gnome impie !

LE REITRE

Accapareur !

ŒNOBARBE

Qu'a de commun ma femme et mon argent ?

BRUNO

Vos cornes !

MYRIO

Voyez combien, monsieur, ces chrétiens restent mornes
D'apprendre tout à coup que vous concubinez !

ŒNOBARBE, *à part.*

La moutarde me monte en ce moment au nez

FATIMA

Vous vous trompez, messieurs, je suis dame Œnobarbe.
Très légitimement, hélas !...

LE REITRE

Par sainte Barbe
Patronne des poilus, je vous plains ! quel orang !

MYRIO

La femme et le mari ne sont qu'un, et qui rend
A l'un ce qu'il devait à l'autre est tenu quitte
De la dette commune à chacun et s'acquitte.
Vous êtes mariés, je ne vous dois plus rien.

ŒNOBARBE

Que veut dire ceci, madame ? entends-je bien
Que vous auriez commis pareille vilenie
De garder les florins qu'on me doit ?

FATIMA, résolument.

Je le nie.

FLORINELLA

Hardi, madame, ferme, et sus à ces Bédouins !
Nous le nions. — D'ailleurs la preuve, et les témoins ?

MYRIO

Eh ! quoi, me résigner à vivre sans oreilles,
Florinelle, est-ce là ce que tu me conseilles ?
Toi qui les as comptés sous mes yeux, dieux puissants !
Même qu'il en manquait un, je crois, aux deux cents.

LE REITRE

Ça c'est vrai. Je l'atteste et j'irais en justice !...
C'est moi-même, monsieur, qui par cet interstice
De store, ai complété d'un florin que j'avais
Un tas d'or si charmant à voir que j'en bavais !

(A Bruno.)

Mens-je ?

BRUNO

Non, j'en témoigne, il en bavait.

ŒNOBARBE, à Florinella.

Pécore !

LE REITRE

Et rien que d'en parler, vois-tu, j'en bave encore.
Ce qui me fait songer tout d'un coup...

ŒNOBARBE

Mon argent !

FLORINELLA tire le sac et le fait danser devant Œnobarbe en se sauvant.

Cherche !...

ŒNOBARBE

Mon or ?

FATIMA, même jeu.

Attrape !

ŒNOBARBE

A la garde !... Un sergent !

FLORINELLA

Madame, en Orient !...

(Elles se sauvent.)

ŒNOBARBE

Rends-le-moi !... Je divorce !...

(A la porte.)

Mon or ! Tu me feras cocu si Dieu t'y force !...

(Il pleure.)

BRUNO

Que leur embarquement s'effectue en repos
C'est assez se venger d'une femme.

LE REITRE

A propos,
Le capitaine ?

BRUNO, regardant l'heure.

Dieu, dans son omnipotence,
Vient de le recueillir au bout de sa potence !

ŒNOBARBE au public.

Mesdames et Messieurs, ne sifflez pas encor,
Du moins si vous sifflez, que ce soit le décor,
Les acteurs, les quinquets, le souffleur et le lustre
Seulement, non l'auteur. — Cet auteur très illustre,
A qui Molière doit l'École des Maris
S'appelait Jean Boccace et naquit à Paris.
Il eut l'honneur encor, je m'en souhaite un pire,
D'être comme en un bois détroussé par Shakspeare,
Et d'autres qu'il convient de ne pas oublier,
Tel ce divin pillard nommé le Fablier.
Or il serait honteux, plus que honteux, cocasse
Que sans vous en douter vous sifflassiez Boccace,
Et nous pensons devoir vous prévenir à temps.
Buvez frais. Mangez chaud et reposez contents.

1er octobre 1884.

MYRANE

DRAME EN TROIS ACTES

Représenté au Théâtre Libre le 13 juin 1890.

PERSONNAGES :

MYRANE, comédienne dramatique . .	Mmes	RÉGINE MARTIAL.
MARTHE DE BASTENAY, femme de Gérard		MARIA AUBRY.
FUSÈLE, comédienne comique		SYLVIAC.
AGLAÉ SYMON, mère de Marthe . . .		BARNY.
GÉRARD DE BASTENAY, mari de Marthe.	MM.	CHRISTIAN.
AROUN-AGA, ambassadeur de Perse. .		ANDRÉ ANTOINE.
LE DOCTEUR MÉQUILLOU		RENARD.
LE GÉNÉRAL DE ROTONDÈS, général chilien.		GODEFROY.
BOIS (DU NORD), sénateur.		PINSARD.
GODEAU, régisseur.		ARQUILLIÈRE.
DUBOIS, domestique.		DORVAL.
UN DOMESTIQUE.		

A Paris, de notre temps.

MYRANE

ACTE PREMIER

Le salon de l'hôtel de Bastenay, dans le faubourg Saint-Germain, à Paris, de nos jours.

SCÈNE PREMIÈRE

AGLAÉ, DUBOIS, vieux domestique

AGLAÉ, debout.

Dites-moi bien tout ce que vous savez, Dubois.

DUBOIS

Je n'ai rien à cacher à la mère de madame.

AGLAÉ

A quelle heure cette personne s'est-elle présentée ?

DUBOIS

Hier encore, vers quatre heures.

AGLAÉ

Sans voiture ?

DUBOIS

Elle venait à pied, elle s'en est retournée de même.

AGLAÉ

Vous êtes bien sûr qu'elle ne se trompait pas d'adresse? C'est l'hôtel de Bastenay qu'elle cherchait, et non pas quelque autre, dans la rue? Du reste, qui a-t-elle demandé?

DUBOIS

Monsieur le comte Gérard de Bàstenay, en propres termes.

AGLAÉ

Il n'y en a pas deux. Qu'avez-vous répondu, Dubois?

DUBOIS

Ce que j'avais à répondre.

AGLAÉ

A savoir?

DUBOIS

Un mensonge.

AGLAÉ

Ah?

DUBOIS

Qui du reste n'a pas pris!

AGLAÉ

Mais encore?

DUBOIS

Que non seulement monsieur le comte n'était pas en son hôtel, mais qu'il n'était même pas à Paris, pour le moment, se trouvant en villégiature avec toute sa famille.

AGLAÉ

En quoi est-ce un mensonge, Dubois?... La com-

tesse de Bastenay, ma fille, n'habite-t-elle pas à Saint-Cloud, dans ma propriété, depuis un mois? Le comte, mon gendre, ne vient-il pas nous y rejoindre tous les soirs?

DUBOIS

Tous les soirs, oui, madame, c'est le mot d'ordre.

AGLAÉ, elle passe.

Et qu'a dit cette femme?

DUBOIS

Rien. Elle a souri, simplement, et elle s'est retirée.

AGLAÉ

Tout de suite?

DUBOIS, riant.

Tout de suite, non. Elle a fait d'abord la petite station voulue chez la concierge et elle y a taillé la petite bavette requise.

AGLAÉ

Dans la loge?

DUBOIS

Naturellement. Elle y est née, madame!

AGLAÉ

Qu'est-ce que vous dites?...

DUBOIS

Ce qui est.

AGLAÉ

Ah çà! mais vous la connaissez donc?

DUBOIS

Si je connais Myrane ?... Depuis qu'elle est au monde !

AGLAÉ

Eh bien alors, Dubois ?

DUBOIS

Quoi, madame ?

AGLAÉ

Parlez. (Elle s'assied.)

DUBOIS

Il y aura demain trente-huit ans, madame l'ignore peut-être, que je suis au service de la famille de Bastenay. J'ai vu naître M. Gérard, et c'était moi qui le conduisais à Sainte-Barbe. En ce temps-là le pavillon de notre huissier de porte avait pour titulaire un vieux vainqueur de Sébastopol, le père Dureau. Un ivrogne fini, le père Dureau, mais un brave ! S'il ne tirait le cordon que d'un bras c'est qu'il avait perdu l'autre à parer un obus, dans les tranchées russes. On le gardait à cause de sa fille, une délicieuse enfant, que tout le monde aimait à l'hôtel. Je la vois encore à douze ans, avec son air réfléchi, dans une drôle de petite robe à pois, quand elle revenait de l'école des sœurs, à la tombée du jour !... On eut dit, révérence parler, la fleur rose de cette antique cour verdâtre. Feu la comtesse mère, dont Dieu ait l'âme, en raffolait !...

AGLAÉ

Qui ? la mère de Gérard, cette grande dame ? Quelle histoire me contez-vous là ?

DUBOIS

Madame n'a pas oublié que feu la comtesse était

privée du sens de la vue et qu'elle n'avait guère d'autre distraction que d'entendre lire. Aussi m'envoyait-elle à chaque instant chercher la fillette « rien que pour sa voix, disait-elle, une voix de séraphin, dont le timbre m'enchante ! » L'enfant se prêtait de bonne grâce à cette fantaisie d'aveugle. Il paraît d'ailleurs qu'elle lisait admirablement. Elle avait déjà ce talent. Mais nul ne se doutait alors qu'elle dût un jour finir comédienne, ni le vieux débris de Crimée, ni la comtesse, ni moi, et certes pas davantage le jeune amoureux de quinze ans qui, penché sur le fauteuil maternel, regardait pour deux sa charmante Elmire.

AGLAÉ

Et cet amoureux de quinze ans, c'était déjà ?... Miséricorde !

DUBOIS

Quoi donc madame ?

AGLAÉ

Rien. Je dis : Miséricorde, Dubois... ce que c'est que le Conservatoire ! Car votre Elmire, avec sa robe à petits pois, c'est... Myrane, n'est-ce pas ?

DUBOIS

Je pensais étonner moins la belle-mère de M. le comte !

AGLAÉ

M'étonner, moi ? Je sais trop qu'en fait de malheur tout arrive. Dites-moi, qu'est-ce que vous faites de votre temps en ce moment ?

DUBOIS

Rien d'autre que d'attendre monsieur le comte, qui va

passer à quatre heures, comme d'habitude, prendre ses lettres et y répondre. Voici le papier, l'encre et la cire.

AGLAÉ, s'asseyant à la table.

Il vient tous les jours, vraiment ?

DUBOIS

Mais oui, madame, à quatre heures.

AGLAÉ, regardant la pendule.

Il en est deux. Attendez un instant. Elle écrit : « Comtesse Marthe de Bastenay, Saint-Cloud... Viens. Allons ce soir au théâtre. Gérard. » (Elle plie le papier et le donne à Dubois.) Tenez, pour vous occuper, allez me porter vous-même cette dépêche au bureau télégraphique le plus proche. Allez, et merci.

(Dubois sort.)

SCÈNE II

AGLAÉ, puis MARTHE

MARTHE, avec agitation.

J'ai entendu, maman, c'est décidé, je divorce !

AGLAÉ

Écoute-moi.

MARTHE

Non, je m'en vais avec mon petit ; nous nous cacherons, loin de cette ville infâme où l'on souffre tant !... Oh ! ne plus voir, ne plus savoir, ne plus lire, ne plus entendre, et mourir s'il se peut !...

AGLAÉ

Voilà qui est de la dernière habileté !... Et quel est

le roman distingué où tu as pris, cette nuit, cette leçon de diplomatie conjugale ?

MARTHE

C'est trop de honte, maman. Cette comédienne ici !... Je me révolte.

AGLAÉ

D'abord elle n'y est pas encore.

MARTHE

Elle va y venir. Et puis n'importe. Elle me le vole, et je ne me défends pas ?... Tu ne veux pas que je me défende ! Ah ! sous mon masque d'indifférence mes larmes ruissellent !... Je souffre. Je ne suis pas une comédienne, moi ! Cette vie de feinte me brise et me souille.

AGLAÉ, haussant les épaules.

Pourtant il t'aime, je te le jure.

MARTHE

Qu'il choisisse donc, entre elle et moi. Et si c'est elle qui l'emporte, finissons-en. Tu ne veux pas que je lutte, je disparais.

AGLAÉ

Voyons : mais de quelle façon entendrais-tu la lutte en pareil cas ?

MARTHE

J'aurais une explication très franche avec Gérard d'abord.

AGLAÉ

Et tu lui dirais ?

MARTHE, résolument.

Ceci : « Monsieur le comte, vous vous êtes mépris en

m'épousant. Vous deviez vous marier dans votre caste, là où il ne tire pas à conséquence de tromper sa femme. Dans la bourgeoisie, nous nous donnons entièrement et nous voulons en échange être aimées seules. Chez nous les mots reflètent des faits et l'adultère commence où commence la trahison. Reprenez donc votre liberté, gardez la fortune commune, et que la loi rompe les liens qu'elle a forgés. » Voilà, maman.

AGLAÉ

Et alors monsieur le comte prendrait sa canne et son chapeau et tu ne le reverrais plus. Or tu l'aimes !

MARTHE, nettement.

Lui non plus, ma mère, il ne me reverrait plus.

AGLAÉ

Naturellement ; ni votre petit garçon. Cela ferait trois existences heureuses !

MARTHE, levant les bras.

Mais enfin que voulez-vous donc que je fasse ?

AGLAÉ

Ce que je te fais faire, et ce que j'ai fait : dédaigner !

MARTHE

Ah ! on se lasse !

AGLAÉ

Ton mari va te revenir. Il n'est pas loin ! Déjà sa conscience est mordue par des comparaisons permanentes entre des mondes, des milieux, des caractères et des mœurs dont tu sors victorieuse, sans coup férir, par ta grâce sans fard, ton amour candide, ta belle foi

d'honnête femme, et par cette jeune maternité qui lui divinise ton foyer. C'est un homme faible, mais d'un cœur droit. Les choses de l'honneur lui sont spécialement sensibles, car il est de race. Il a été élevé à les placer au-dessus de tout le reste. Il a été entraîné par des circonstances d'autant plus passagères qu'elles furent plus irrésistibles. Sache à présent te servir du mariage, et ne va pas traiter de « Monsieur le comte » un homme qui a cru ne t'épouser que pour ta dot et qui est stupéfait d'avoir gagné un ange à la loterie des mésalliances !

MARTHE

Oh ! maman. Je t'en prie.

AGLAÉ

(Elle se lève et marche.) Non, c'est vrai, cela ! On veut les armer de l'expérience qu'on a acquise, Dieu sait à quel prix, et elles vous parlent de fuite et de divorce ! Ces recrues !... Sais-tu ce que c'est que le divorce ? Une cérémonie auguste et grotesque qui consiste à recoller la pomme sur l'arbre en présence d'Adam et d'Ève adossés, pendant que le serpent tire la langue !... Je ne te vois pas en face de Gérard, dans une mairie, lui rendant son anneau emblématique et coupant ton fils en deux avec le glaive de la Justice ! Quant à la fuite, on connaît celle d'Agar dans le désert. Elle ne lui a pas réussi. C'est pourtant la plus célèbre !...

MARTHE

Mais ce système de patience et de dédain, pendant combien de temps encore dois-je le suivre ?

AGLAÉ

Jusqu'à ce soir peut-être. Peut-être trois mois encore !... C'est ici que le temps ne fait rien à l'affaire.

MARTHE, *se levant.*

Alors adieu.

AGLAÉ

Mais c'est çà, le mariage !... Crois-tu donc qu'on est la femme d'un homme parce qu'on l'a épousé ? Ah ! grand Dieu ! qui créera des chaires de science conjugale dans les lycées de jeunes républicaines ? J'en demande une ! L'art d'être la femme d'un homme, sa moitié, comme disent les bonnes gens, voilà qui est autrement utile à apprendre pour nous autres que le piano ! Les malheureuses n'en savent pas le premier mot. Assieds-toi là et écoute. (*D'un ton professoral.*) Mesdemoiselles !... Le mariage, tel qu'il vous est dépeint dans les romans qu'on vous laisse lire, est une pure fiction ! Tel qu'il est promulgué par le code, il est une hypothèse et une convention. Tel que la religion vous le présente, c'est le paradis perdu et son mirage. La vérité est celle-ci : le mariage n'est point un état de repos de l'amour heureux ; il n'offre aucune garantie, même de fidélité, aux conjoints les plus loyaux. Mesdemoiselles, la fidélité n'est pas dans la nature ! Il n'y a jamais eu, n'y aura jamais un mâle et une femelle en communion tellement absolue que l'un n'ait pas une seule fois trompé l'autre, au moins en rêve. Par conséquent...

MARTHE

Je t'en prie, maman.

AGLAÉ, *comiquement.*

Un mauvais point à l'élève Marthe de Bastenay qui interrompt son professeur ! Par conséquent, dis-je, ne voyez dans le mariage que ce qu'il est, moins un établissement qu'un comptoir à l'île du bonheur ! La loi

vous donne la concession, mais elle ne vous en garantit pas la sécurité. Défendez-la jour et nuit, et soyez toujours sous les armes, mesdemoiselles. Ce qui peut vous arriver de plus heureux est ceci : que les sauvages viennent vous attaquer dans la forteresse même, car elle est inaccessible et imprenable. S'ils s'y risquent, bénissez Dieu, ils vont s'y briser et rouler des échelles dans le fossé.

MARTHE

Ainsi tu crois que cette femme osera !

AGLAÉ

Venir ici ? J'espère que non pour elle. Mais je le souhaite presque pour toi.

MARTHE

Et que dois-je faire selon toi si elle y vient ?

AGLAÉ

Oh ! c'est bien simple, lui rendre sa visite.

MARTHE

Que veux-tu dire ?

AGLAÉ

Voici. Remonte en voiture et cours à Saint-Cloud recevoir la dépêche que je viens de t'y envoyer pour masquer ta présence ici. Moi, je resterai à l'hôtel ou aux environs, en surveillance. Dans deux heures reviens ; si cette femme est venue, je te le ferai comprendre et alors tu auras reçu la dépêche.

MARTHE

Que ferai-je ?

AGLAÉ

Tu prendras le bras de ton mari et tu iras avec lui, au théâtre, dans une avant-scène, bien en vue.

MARTHE

Quoi ? au théâtre où elle joue ?

AGLAÉ

Sans doute.

MARTHE

Et puis ?

AGLAÉ

Et puis voilà tout. Ne t'inquiète pas du reste. Il y a un Dieu pour les honnêtes gens aussi. La visite sera rendue et bien rendue !

MARTHE

Si je comprends bien, c'est une comédie que tu me demandes de jouer !

AGLAÉ

La dernière, oui. Va, fie-toi à ta mère. Voici le docteur Méquillou, que j'ai mandé. Dans deux heures ?

MARTHE

Je fais tout ce que tu veux, maman. Mais serai-je de force à soutenir cette politique qui me brise.

AGLAÉ

Mais oui, tu es femme et tu l'aimes.

(Marthe sort.)

SCÈNE III

AGLAÉ, MÉQUILLOU

MÉQUILLOU, du seuil.

Qu'est-ce qu'il y a ?

AGLAÉ

Vous allez le savoir. Merci d'être venu. Asseyez-vous.

MÉQUILLOU

Je ne fais que poser ici, je vous en préviens. Tous mes malades... le sont !

AGLAÉ

Quoi ?

MÉQUILLOU

Mais... malades ! (Il s'assied.) Quelles nouvelles de Saint-Cloud ?

AGLAÉ

Excellentes, ce matin encore. Le jeune vicomte, mon petit-fils, renforcit et embellit à vue d'œil. Marthe vous bénit tous les jours de lui avoir prescrit l'air des bois et la campagne.

MÉQUILLOU

Paris ne vaut rien aux enfants.

AGLAÉ

Paris ne vaut rien... à personne.

MÉQUILLOU

Ah ! la consultation est là ? J'écoute.

AGLAÉ, debout et tenant un dossier de chaise.

Docteur, vous savez que mon gendre est adultère !

MÉQUILLOU

Sacrebleu !

AGLAÉ

Gérard a, depuis trois mois, une liaison. Sa maîtresse est une de vos clientes, vous êtes médecin de son théâtre, et, pour économiser les mots, elle s'appelle Myrane.

MÉQUILLOU, riant.

Vous ne désirez pas que je lui donne une pilule ? On me guillotinerait, madame !

AGLAÉ

Je vois que vous êtes au courant de la situation.

MÉQUILLOU, se levant.

Est-ce tout ? Bonjour, j'ai des malades sérieux.

AGLAÉ

Pardon, mais pour qu'une femme comme moi, bronzée par cinquante ans d'expérience, s'inquiète d'une aventure aussi banale que celle-là dans la vie parisienne, il faut qu'il y ait un vrai péril, et vous me connaissez ?

MÉQUILLOU

Je vous admire depuis trente ans ! Vous êtes en fait de femme moderne, ce que j'ai vu de plus fort et j'ajoute : de plus respectable, car c'est là qu'est le problème. Il n'y a peut-être dans votre vie qu'une erreur, madame Symon !

AGLAÉ

Laquelle ?

MÉQUILLOU

Devinez.

AGLAÉ

D'avoir marié ma fille au comte de Bastenay ?

MÉQUILLOU

Juste !... Ce que je vous en dis !...

AGLAÉ

Allez donc, je sais tout entendre.

MÉQUILLOU

Maxime : Il n'y a pas d'homme qui évite la crise de la débauche, et celui qui ne l'a pas subie avant le mariage la subit après. A plus forte raison un gentilhomme !

AGLAÉ

Vous oubliez que Gérard aimait Marthe, et que Marthe aimait Gérard. De part et d'autre il y avait passion sincère, manifeste, impérieuse. Je vous déclare que, quoiqu'il doive arriver, je ne regrette pas d'avoir payé de quelques millions le spectacle céleste de leur lune de miel ! Si c'est là ma faute, j'y retomberais encore. Reste la question de mésalliance. Elle est tranchée par mon petit-fils. C'est un Bastenay, mon petit-fils.

MÉQUILLOU

Eh bien alors laissez passer la crise. Une bonne bordée est parfois la rançon du bonheur conjugal, car le mariage !... Tenez, mettez-moi à la porte tout de suite. J'en dirais trop sur le mariage ! Oh ! le mariage, en 1890, au siècle d'Édison !

AGLAÉ

Vous êtes pourtant célibataire ! Vous ne vous en portez pas mieux.

MÉQUILLOU

L'anthropologie...

AGLAÉ

Oh !

MÉQUILLOU

C'est une science sérieuse, celle-là, madame ! Voici son dernier mot sur l'hypothèse de l'adultère. « Il n'existe pas dans la nature. Scientifiquement l'homme n'est pas monogame ! »

AGLAÉ

Et la femme donc ! Ah ! si vous connaissiez la femme ! En voilà une qui se sent plurigame !... Aussi la société a-t-elle inventé le mariage, ce compromis, pour avoir des enfants qui soient un peu de leurs pères ! Dites-lui cela de ma part à l'anthropologie.

MÉQUILLOU

Bon ! Tous les enfants lui sont bons, quand ils vivent.

AGLAÉ

Est-il utile pour cela de tuer leurs mères ?

MÉQUILLOU

Est-ce que la jeune comtesse est informée de la liaison ?

AGLAÉ

Oui.

MÉQUILLOU

Par qui ?

AGLAÉ

Par moi.

MÉQUILLOU

Non ?

AGLAÉ

Si !

MÉQUILLOU

Sacrebleu !... On a raison de dire que les plus grands capitaines ont leurs éclipses. Mais celle-là, je ne la comprends pas. Comment, vous avez dit à votre fille que son mari a une maîtresse et que cette maîtresse est Myrane ?

AGLAÉ

Docteur, connaissez-vous bien Marthe ?

MÉQUILLOU

Autant qu'on peut connaître un être humain que l'on a mis au monde d'abord et dont ensuite on a suivi pendant vingt ans le développement physique, intellectuel et moral. Sous des dehors modestes, réservés même, la comtesse de Bastenay, quoique très tendre, cache une âme résolue. Elle est très brave. C'est votre fille et votre élève. Elle ira au feu comme un petit zouave. C'est ce que je crains. Ne l'y envoyez pas. Laissez-lui sa foi. L'escapade du comte n'est pas grave. Ça ne dure pas ces amours de théâtre ! Allons, ne faites donc pas votre belle-mère.

AGLAÉ

Je connais cette liaison depuis trois mois et vous voyez que je n'avais pas bronché !

MÉQUILLOU

Eh bien alors !

AGLAÉ

C'est que cette fois c'est très grave. Le foyer est profané ou il va l'être ! J'ai sur le foyer une théorie de matrone gauloise très ferme, et même inébranlable. Tant que l'adultère s'arrête, comme autrefois, au seuil de la maison conjugale, il n'y a que demi-mal et rien n'est perdu. Le père ramène le mari tôt ou tard. Le foyer, docteur, c'est la dernière cour du vieux donjon croulant du mariage, c'est le refuge suprême des amours honnêtes, qui sont (saluez, vieux garçon !) les fécondes... Mais nos courtisanes sont devenues téméraires depuis qu'on les régénère ! Elles n'ont plus peur de l'institution qui, hier encore, les tenait à distance. Elles nous attaquent de front, en plein midi, sans vergogne. Les fortes escaladent les sept enceintes démantelées du mariage, forcent la tour, pénètrent dans la chambre de famille, et elles y violent le lit sacré ! Elles ne résistent plus au désir effréné de cette souillure triomphale qui les sacre reines des mœurs et elles ne se sentent « régénérées » que lorsqu'elles ont bouleversé un intérieur régulier comme une cavale furieuse disperse à coups de sabots la litière d'une bonne jument paisible !

MÉQUILLOU

Fichtre ! quelle verdeur d'images !

AGLAÉ

C'est que j'ai passé par là, mon ami.

MÉQUILLOU

Qui vous amène à supposer que Myrane songe à atten-

ter au foyer des Bastenay ? La pauvre fille est incapable de pareilles vilenies. Elle débute à peine, si elle est déjà célèbre ; elle est encore dans l'aurore fraîche des premiers succès, et elle n'a que vingt ans. Vous la voyez trop noire, je vous assure. Le théâtre est un monde un peu déréglé peut-être, mais où le talent s'accorde plus souvent qu'on ne croit avec le caractère. Dans les mœurs de ce monde-là la vertu c'est de ne pas se vendre, mais c'est un droit que de se donner. Quant à l'amour, il est l'accident imprévu, la tuile comme ils disent. Elle aime Gérard très sincèrement, de tout son cœur, et je ne vous cache pas que je la trouve assez à plaindre.

AGLAÉ

Anthropologue ! Combien a-t-elle eu d'amants avant lui ?

MÉQUILLOU

Mais... aucun, dit-on. Et je le croirais assez. C'est une fille exceptionnelle, avec ses attaches fines, son élégance naturelle, et son atavisme doit être curieux.

AGLAÉ

Vous tombez bien ! Elle est née dans ce pavillon que vous voyez d'ici, dans la cour. Son nom est Elmire, dont elle a fait Myrane. Elle est la fille de l'ancien concierge de l'hôtel Bastenay.

MÉQUILLOU

Eh bien, raison de plus pour qu'elle le respecte.

AGLAÉ

Allons donc !.... Celle à mon pauvre Symon était une ex-première de magasin élevée et comblée de bienfaits

par ma famille. Elle est pourtant venue me braver dans ma chambre à coucher !

MÉQUILLOU

Pas de comparaison possible. Myrane ne s'avilirait pas à relancer chez lui l'amant qu'elle a chez elle tous les jours.

AGLAÉ

Non ?

MÉQUILLOU

Non !

AGLAÉ

Voilà pourtant deux fois qu'elle se présente audacieusement ici, et qu'elle gratte à la porte !... Je vous ai dit que c'est irrésistible.

MÉQUILLOU, secouant la tête.

Au fait, il faut s'attendre à tout avec les femmes. Mais qu'importe, si Gérard ne la reçoit point, et vous voyez qu'il ne la reçoit point. Cela revient au même.

AGLAÉ

L'aime-t-il ou ne l'aime-t-il pas ? S'il l'aime, et si elle le veut, avant une heure d'ici, elle sera dans la place, et assise, ô anthropologue, là où vous l'êtes. Car s'il ne la reçoit pas encore, il vient déjà l'attendre !

MÉQUILLOU

Mais il aime aussi sa femme, et il ne lui fera pas cette injure, ou je rends mes grades !

AGLAÉ

Est-ce vrai, cela, que les hommes peuvent aimer deux femmes à la fois ?

MÉQUILLOU

C'est vrai et c'est même une situation enviable, qui leur fait honneur scientifiquement.

AGLAÉ

Ils peuvent les aimer toutes deux également ?

MÉQUILLOU

Egalement, inégalement, différemment, simultanément, avec tous les adverbes que vous voudrez, mais en même temps. C'est comme ça. Nous n'y pouvons rien.

AGLAÉ

C'est ce que nous verrons. Voici mon gendre.

(Entre Dubois.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, GÉRARD

GÉRARD, il entre.

Tiens, le docteur ! Je pensais à vous... (Il lui serre la main.) Bonjour, belle maman. (Il lui baise la main.)

AGLAÉ

Je vous laisse. J'ai des courses à faire pour Marthe, dans les magasins bien entendu ! Pas de commissions pour Saint-Cloud, Gérard ?

GÉRARD

Mais j'irai ce soir. Attendez donc ; si, j'irai ce soir. Cependant, mettez-vous à table à sept heures, comme d'habitude. J'y tiens !

AGLAÉ

A demain alors.

GÉRARD, distrait.

A demain !

(Aglaé sort.)

GÉRARD sonne. DUBOIS entre.

Je ne reçois personne. Je ne suis pas à Paris.

(Dubois sort.)

SCÈNE V

MÉQUILLOU, GÉRARD

MÉQUILLOU

Ah çà ! mais, et mes malades ? Je me sauve.

GÉRARD

Demeurez donc un peu. Je ne vous vois plus, mon cher docteur.

MÉQUILLOU

Excepté tous les soirs, au théâtre !...

GÉRARD

Ce n'est pas la même chose. Je ne sais pas pourquoi, mais je vous trouve plus médecin ici. Vous m'inspirez plus de confiance, je veux dire plus d'amitié. Vous devriez bien me guérir.

MÉQUILLOU

De quoi ?

GÉRARD

De ce que j'ai.

MÉQUILLOU

Qu'est-ce que vous avez ?

GÉRARD

Je n'en sais rien.

MÉQUILLOU

Je le sais, moi, et rien de plus facile que de vous guérir. Le remède est bien simple.

GÉRARD

Dites.

MÉQUILLOU

L'air de Saint-Cloud. Restez à Saint-Cloud.

GÉRARD

Tout le temps ?

MÉQUILLOU

Tout le temps, oui, jour... et nuit.

GÉRARD

Je ne peux pas.

MÉQUILLOU

On essaie. On commence. Le tout est de commencer... bravement.

GÉRARD

Saint-Cloud, oui, c'est le bonheur, mais je m'y ennuie : Expliquez cela !

MÉQUILLOU

Mais le bonheur est ennuyeux. C'est comme la vertu.

L'homme est un drôle d'animal, il ne se sent vivre que dans le chagrin et le désordre.

GÉRARD

Je gage que vous parliez de moi, ma belle-mère et vous, lorsque je suis entré ! Elle sait tout, hein ?

MÉQUILLOU

Ma foi, mon cher comte, elle est bien fine.

GÉRARD

Mais la comtesse ignore, dites ? Oh ! si ma pauvre Marthe était informée, je crois que je me ferais sauter la cervelle.

MÉQUILLOU

S'il en est ainsi, permettez-moi de vous le dire, il vaudrait mieux rompre.

GÉRARD

Rompre avec Marthe ! mais j'aime ma femme !

MÉQUILLOU

Aussi, ne parlais-je de rompre qu'avec Myrane.

GÉRARD

Si vous croyez que je ne suis pas brave et que je ne lutte pas ! Mais on ne sait pas ce que c'est. Tenez, docteur, elle s'est mis en tête d'entrer ici pendant l'absence des miens et de visiter avec moi l'hôtel que j'habite. Je le lui ait interdit formellement. Et pourtant ce ne serait pas la première fois qu'elle y serait venue.

MÉQUILLOU

Et si elle vous désobéissait ? Si elle y venait ?

GÉRARD

Je la congédierais, soyez-en sûr.

MÉQUILLOU, bas à l'oreille de Gérard.

Et si elle ne venait pas ?

GÉRARD

Aujourd'hui ? (Myrane paraît au fond.) Qui est-ce ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, MYRANE

MYRANE, écartant son voile.

Regarde.

GÉRARD

Toi, ici ? Oh ! non, je ne peux pas !

MYRANE

Ah ! J'ai la lèpre alors ?

GÉRARD

Je t'en supplie. Tu sais si je t'adore et combien, hélas ! je suis faible. N'abuse pas de ton empire. Exige de moi tout ce que tu voudras, je le ferai. Mais c'est ici la maison de famille, celle de mon père et de mon enfant ! Le lieu est sacré comme un temple. Ah ! puisque le reste de la terre est à nous, que t'importe, viens, sortons tous les deux.

MYRANE à Méquillou.

Votre bras, docteur.

GÉRARD

Quel caprice cruel est-ce là ? Est-il digne de toi ?... L'avoir conçu était déjà me mépriser trop. Le satisfaire ainsi c'est ne plus m'aimer. Oh ! Myrane ! toi qui comprends si bien les choses de l'honneur !

MYRANE, sortant au bras de Méquillou.

Adieu, monsieur le comte.

GÉRARD

Adieu, alors !

(Méquillou et Myrane sortent.)

SCÈNE VII

GÉRARD, seul, puis MYRANE

GÉRARD, seul. Un silence. Il reste les regards attachés sur la porte, puis se retourne vivement, fait quelques pas rapides et revient tomber dans un fauteuil.

Ah ! la cruelle ! (Elle est rentrée à petits pas, tête nue et sans manteau. Elle se glisse derrière lui et lui parle à voix basse dans les cheveux.)

MYRANE

Aussi, pourquoi y a-t-il deux Gérard, le mien, — et l'autre ? Je veux l'autre aussi... pour t'avoir tout entier !

GÉRARD, amoureusement.

Ensorceleuse ! Va-t'en !

MYRANE

Mon cher bien-aimé, les choses ne sont pas égales

entre nous. Tu es trop libre!... Moi, partout où je vais ou réside, je suis toujours tienne. De près ou de loin, dans la rue, chez moi, en visite, en scène même, jour et nuit, absent ou présent, tu m'habites et me possèdes. Tu n'as qu'à fermer les yeux pour m'avoir. On parle de la puissance suggestive, tu l'as sur moi, je vis sous ta volonté. Depuis que je t'aime, je ne sais plus ce que c'est qu'une pensée qui ne me souffle pas quelque chose de toi.

GÉRARD

Ah! folle!... Alors, que viens-tu faire ici?

MYRANE

Je te le dis : prendre de toi ce qui m'en manque. Il y avait sur la terre une place voilée, un lieu clos, où tu m'échappais. Je ne t'y voyais point!... Quand je te savais là, j'étais veuve : mon sang s'arrêtait, je vivais à tâtons!

GÉRARD

Myrane, il y a quelques heures par jour qui ne peuvent pas t'appartenir, qui sont au monde, au devoir, à la famille, à un engagement sacré que tu connaissais quand nous nous sommes retrouvés. Respecte ces heures-là pendant lesquelles je ne cesse de penser à toi, mais où je ne puis t'avoir auprès de moi, surtout ici, sans faillir à toutes les délicatesses.

MYRANE

Du mari?

GÉRARD

Et du père!

MYRANE, *se relevant.*

Soit. Eh bien, j'avais la fantaisie de revoir cette mai-



son quand tu y es seul, lorsque ta femme n'y est pas. Quel mal y a-t-il à cela ? Enfin, je sais où je suis, Gérard, et tu n'as pas à craindre que Myrane profane une maison qui lui est aussi sacrée qu'à toi-même. Voici le grand fauteuil où ta mère était assise !...

GÉRARD

C'est vrai, tu l'as connue !

MYRANE

Et je me la rappelle comme d'hier, avec ses grands yeux immobiles et blancs de statue. Tu étais derrière elle, debout, et tu me regardais pour... deux !

GÉRARD

Je t'aimais déjà, petite Elmire.

MYRANE *lui fermant les lèvres.*

Silence ! Les morts reviennent ! (*Elle prend un album de photographies.*) Ce bel enfant, dans ses dentelles, c'est ton fils ?... Oh ! que je l'aurais aimé.

GÉRARD

Laisse cet album, je t'en prie.

MYRANE

Il n'a pas tes yeux, c'est dommage ! En somme, je ne trouve pas qu'il te ressemble autant qu'il le devrait. Mais c'est dans l'ordre : les garçons sont à leurs mères... Tiens, la voici, sa mère !... Je ne l'ai jamais vue et je parie que c'est elle. C'est elle, dis ?

GÉRARD, *fermant l'album.*

Allons, assez ! Viens.

MYRANE

Oui ?

GÉRARD

Sois raisonnable. Le danger est évident. On peut nous surprendre ensemble.

MYRANE

Qui, on ? Ta femme ? Elle est à Saint-Cloud, bien tranquille, plus heureuse que moi !

GÉRARD

De qui le sais-tu ?

MYRANE

De toi-même.

GÉRARD

Non ! Jamais je ne te parle, et ne t'ai parlé de Mme la comtesse de Bastenay.

MYRANE

Malheureux ! Ton silence ne me parle que d'elle !

GÉRARD

Ah ! c'est mal ! Tu as accepté la situation et c'est là où j'ai vu que tu m'aimais, car l'amour ne marchande pas ses sacrifices. Hélas ! si le partage dont tu souffres est fatal, est-ce que mon aveugle passion ne le rend déjà pas inégal, presque illusoire ? Aide-moi donc plutôt, si tu m'aimes, ah ! aide-moi bravement à défendre mon honneur contre toi-même, et emmène-moi d'ici, puisque tu ne veux pas en sortir.

MYRANE

« L'amour ne marchande pas ses sacrifices ! » Voilà

ce qu'ils disent et voici ce qu'ils font ! Mais tu as raison, je suis brave, je t'aime, c'est à moi de souffrir. Demande une voiture et rapporte-moi mon mantelet que j'ai laissé avec mon chapeau dans le petit salon. (Gérard sort. Rouvrant l'album.) Jeune mère, au front orgueilleux, me rendras-tu la pitié que j'ai pour toi ? (Gérard rentre avec le mantelet et le chapeau. — Ajustant son chapeau.) Tu me donnes toute ta soirée ?

GÉRARD

Oui. Comme hier.

MYRANE

Et comme demain. (On entend un roulement de voiture.)

GÉRARD

Voici la voiture. Pourquoi Dubois la fait-il entrer dans la cour ? Je lui avait dit : à cent pas de l'hôtel. (Il regarde et recule.) Marthe ?... Que signifie ?...

(Entre Aglaé.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, AGLAÉ

AGLAÉ, elle entre brusquement et s'arrête.

Ah ! pardon ! Je vous croyais seul, Gérard.

GÉRARD

Mais restez donc, belle-maman, je vous en prie Voici une artiste de talent qui nous fait l'honneur de compter sur notre offrande pour une œuvre de charité, et j'étais en train de l'en remercier. Voudriez-vous aller au-devant de la comtesse qui rentre en ce moment

chez elle, pendant que je reconduis mademoiselle à sa voiture ?

AGLAÉ, à part.

La cavale !

(Elle entre à gauche.)

MYRANE

Que se passe-t-il donc ? Ce retour soudain de l'épouse, l'entrée brusque de la mère !... On dirait que l'on m'attaque.

GÉRARD

Viens, cette fois, voyons !

MYRANE

Oui, mais à une condition : je veux toute ta soirée..., même après le spectacle... jusqu'à demain matin. Tu me le jures ?

GÉRARD

Oui. Je te le jure.

(Ils sortent. Marthe paraît avec Aglaé.)

SCÈNE IX

MARTHE, AGLAÉ, puis GÉRARD

MARTHE, regardant par la fenêtre.

Maman... je crois que j'ai reçu la dépêche ?

AGLAÉ

Oui, du courage. Elle vient de se perdre elle-même. Tu verras !

(Rentre Gérard.)

MARTHE

Tu seras contente de moi.

GÉRARD, *revenant.*

Je te demande pardon, Marthe... J'étais tenu par cette visite. Ta mère t'a dit, n'est-ce pas ?... Du reste, je ne t'attendais pas.

MARTHE, *avec effort.*

Comment, tu ne m'attendais pas ? Et le télégramme ?

GÉRARD

Je n'en ai pas reçu.

MARTHE

Mais je n'avais pas à te répondre. Tu me télégraphies de venir, je viens ! Nous dînons ici avant le théâtre ?

GÉRARD

Le théâtre ?

MARTHE

Ce n'est donc pas pour ce soir ? Alors ta dépêche, quel en est le sens ?... (*Elle lui tend la dépêche.*) On devient peut-être très bête à Saint-Cloud !

AGLAÉ, *intervenant.*

C'est pourtant bien simple, ma chérie. Ton mari est un... mari, il t'aime, et il est un peu jaloux de l'enfant, lequel te prend presque tout entière. Alors, il saisit une occasion pour te tendre un charmant petit piège et il t'envoie une dépêche mystérieuse, tu accours, tu tombes dans ses rêts, et c'est maman Symon qui, pendant ce temps-là, s'en va là-bas garder le petit vicomte.

Ah ! vous me donnez là un joli rôle, monsieur mon gendre.

GÉRARD, embarrassé.

Mais, belle-maman !

AGLAÉ

Bon, taisez-vous si j'accepte. — Et j'accepte ! — A demain, chers enfants. Je file à Saint-Cloud.

(Exit Aglaé.)

SCÈNE X

MARTHE, GÉRARD

GÉRARD

L'aimable femme ! Elle fait mentir la légende. Une belle-mère qui sait n'être que grand'mère, c'est rare, et c'est précieux. D'autant plus qu'elle est très bien encore, maman Symon ! Elle a dû être bien belle !

MARTHE

Mais elle l'est toujours.

GÉRARD

En effet, puisqu'elle est ta mère.

MARTHE, rougissant.

Oh ! mon ami !

GÉRARD

Tu rougis ?

MARTHE

Dame ! Gérard, c'est un compliment ! Au bout d'une

année de mariage on se déshabitue d'en recevoir... de son mari.

GÉRARD

Est-ce un reproche ?

MARTHE

Au contraire, ce me semble !

GÉRARD

Tu touches un point sensible. Souvent je me demande si je t'aime autant que tu le mérites ?

MARTHE

Tu dois le savoir mieux que moi.

GÉRARD

Es-tu heureuse, Marthe ? Oh ! dis-moi oui, je t'en supplie. J'ai besoin d'en être sûr.

MARTHE

Heureuse, la femme l'est quand elle a tout ce qu'elle aime. J'ai ma mère et mon enfant, mais depuis trois mois il manque un convive à la table de mon cœur.

GÉRARD, *ému.*

Doutes-tu que je t'aime ?

MARTHE

L'amour, Gérard, c'est la présence.

GÉRARD

Ceci veut dire que je m'absente trop de Saint-Cloud ? Je te croyais plus raisonnable. J'ai des relations mondaines, des devoirs de position et même des affaires qui ne me permettent pas de délaisser absolument Paris,

surtout en cette saison. Tu serais la première à m'y renvoyer si je m'oubliais dans une lune de miel éternelle.

MARTHE

Éternelle ? Oui. C'est ma faute sans doute si je ne te retiens pas davantage. (Se dominant.) Quelle robe veux-tu que je mette pour le théâtre ?

GÉRARD

N'importe. Elles te vont toutes.

MARTHE

Cette comédienne qui sort d'ici, est-ce qu'elle est à la mode ?

GÉRARD, troublé.

Mais...

MARTHE

Nous avons peut-être le même couturier, Mlle Myrane et moi.

GÉRARD

Comment sais-tu que c'est Myrane ?

MARTHE

Je suis très contente de la voir jouer, ce soir, pour la première fois...

GÉRARD

C'est à son théâtre que tu veux aller ce soir ?

MARTHE

Sans doute. Ne vaut-il pas mieux en finir une bonne fois ? Je ne sais que dire quand on me parle d'elle, de

son talent, de sa beauté et de ses succès de toute espèce.

GÉRARD

On te parle de cela, à toi?

MARTHE

Dans le monde, les actrices et leurs toilettes sont à peu près l'unique entretien des honnêtes femmes. Et cela se comprend : on ne peut pas toujours parler de ses enfants et de son mari. Ce sujet épuisé, je restais coite et je ne te faisais pas honneur !

GÉRARD

A moi ? Que signifie ?

MARTHE

Sans doute. Cela se lit si bien dans les regards des bonnes amies qu'on a !... Ce pauvre comte de Bastenay, il n'a vraiment pas une femme à sa hauteur ! Elle ne sait rien, ne va nulle part, et n'est avisée d'aucun événement parisien ! C'est une petite bourgeoise ! Il la cache !... A partir de demain, j'aurai une opinion sur cette personne populaire !

GÉRARD

C'est que je n'avais pas prévu cette curiosité un peu subite. Le théâtre où nous allons ce soir est un théâtre gai, où l'on rit. C'est si bon de rire.

MARTHE

J'ai plutôt envie de pleurer aujourd'hui.

GÉRARD

Décidément c'est un drame que tu veux voir ?

MARTHE

Je veux voir Myrane, Gérard.

GÉRARD

Soit, mais pourquoi elle plutôt qu'une autre ?

MARTHE

Pourquoi une autre plutôt qu'elle ?

GÉRARD

Enfin, dis tout ce que tu penses. Un pareil caprice n'est pas dans ton caractère.

MARTHE

Il n'est pas défendu d'être un peu curieuse. Voici : J'ai entendu conter, qu'elle avait été... comment dit-on... lancée par un diplomate persan nommé Aroun-Aga, je crois. Et je veux voir !...

GÉRARD

Quel nom dis-tu ?

MARTHE

Aroun-Aga ! Je prononce peut-être mal.

(Entre Dubois.)

MARTHE

(A Dubois.) Le landau pour huit heures. Je vais m'habiller.

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE XI

GÉRARD, DUBOIS

GÉRARD

Dites-moi, Dubois, est-ce qu'il est parti d'ici, aujourd'hui, une dépêche pour Saint-Cloud?

DUBOIS

Oui, la vôtre! C'est moi qui l'ai expédiée.

GÉRARD

Vous avez eu entre les mains un télégramme écrit par moi à Mme de Bastenay?

DUBOIS

Écrit par monsieur, non; signé de son nom, certainement.

GÉRARD

Par qui?

DUBOIS

Mais par la mère de madame.

GÉRARD

Bien, bien, je sais maintenant. Merci. (Seul.) Très forte, belle maman, elle sait tout! Aroun-Aga? J'ai lu ce nom ce matin quelque part!... Dubois? Le *Mémorial diplomatique?*

ACTE DEUXIÈME

Le foyer d'un théâtre parisien.

SCÈNE PREMIÈRE

MYRANE en costume de théâtre devant la glace; GODEAU

GODEAU, entrant

Es-tu prête à entrer en scène ?

MYRANE

Oui. Sonne.

GODEAU

Tiens, qu'est-ce que tu as ce soir ? La salle est bonne. Le premier acte a porté. Fusèle y est drôle. Mais c'est toi qu'on attend comme toujours.

MYRANE

Merci, Godeau.

GODEAU

Tu es nerveuse. Te manque-t-il quelque chose ?

MYRANE

Non, il me manque quelqu'un.

GODEAU

Ah ! oui. Pourquoi ne veux-tu pas me croire ? Tu passes à côté du bonheur.

MYRANE

Le bonheur... c'est toi ?

GODEAU

Oui.

MYRANE

« Mme Godeau ! » Je ne vois pas cela sur une affiche !

GODEAU

Tu ne m'aimes pas, je le sais. Tu ne m'aimeras peut-être jamais. Il vaut mieux pourtant être la femme d'un simple régisseur que de souffrir toujours. Pour être heureux en ce monde, il faut aimer dans sa profession et dans son art. La vérité est là, et je te l'ai dit dès le Conservatoire. Tu me rendras cette justice.

MYRANE

Je te la rends. — Appelle, va !

GODEAU, *d'une voix de stentor.*

En scène pour le deux !

MYRANE

Passons par le petit couloir. J'ai horreur de tous ces vieux qui sont là, avec leurs bouquets ridicules !

(*Elle sort à gauche avec Godeau.*)

SCÈNE II

AROUN et FUSÈLE

VOIX DE GODEAU, dans la coulisse.

En scène pour le deux !...

FUSÈLE, entrant avec Aroun.

Ah ! ce Godeau ! Quelle voix de tonnerre ! Mais il faut ça !

AROUN, à Fusèle.

L'entr'acte est terminé, je me retire, Fusèle.

FUSÈLE

Venez donc, au contraire, je ne suis pas de l'acte.

AROUN, s'inclinant.

Tant pis pour l'acte !

FUSÈLE

Toujours galant ! Il n'y a plus que les Turcs pour être régence !... Asseyez-vous donc. Enfin, vous revoilà... C'est vous le bon, le beau, le gai, le charmant Aroun-Aga !... Vous qui représentiez Mahomet sur le boulevard !... Ce que vous manquiez à l'art dramatique !... On ne voit plus que des bourgeois, mon cher, devant et derrière la toile !... Quelle époque de transition !... Mais vous ne dites rien ?...

AROUN

Je...

FUSÈLE, l'interrompant.

Nous nous demandions toutes ce que vous étiez devenu ?

Où est notre Turc ?... On racontait sur votre compte des histoires d'un triste !... Vous aviez été forcé de vous ouvrir le ventre pour plaire au Sultan !... Vous aviez épousé une vieille Anglaise par désespoir d'amour pour Myrane !... Est-ce que je sais !... Enfin tout ce qu'on invente lorsqu'un Parisien connu disparaît de la circulation. Parlez donc !

AROUX

Vous...

FUSÈLE, même jeu.

Ce n'est pas vrai, dites, tous ces potins ? Vous aimez toujours Myrane et sans espoir ! c'est entendu. Vous êtes encore à marier, et l'on vous a recousu le ventre. évidemment ! Mais si vous ne dites rien, moi, je ne suis pas bavarde et la conversation va tomber...

AROUX, se levant.

On ne s'ouvre pas le ventre en Turquie, c'est au Japon. Je ne suis pas Turc, je suis Persan. Le souverain de mon pays s'appelle le schah et non le sultan. (Il se rassied.)

FUSÈLE, avec un grand geste.

Ah ! je ne suis pas Mme Sand !... Toujours est-il que vous revenez de Perse. Avez-vous de la chance !

AROUX, surpris.

Pourquoi ?

FUSÈLE

Mais je ne sais pas. Lorsque quelqu'un, à Paris, arrive de quelque part, on trouve toujours qu'il a de la chance ? Est-ce que vous apportez des tapis ?

AROUN, se relevant.

Je suis surtout ambassadeur. (Il se rassied.)

FUSÈLE

Allons donc ? Mais vous ne dites rien non plus. On avertit. Ça ne se voit pas.

AROUN

Mais non, c'est bien plus drôle !... Et vous, Fusèle, depuis trois ans, êtes-vous contente ?

FUSÈLE

Peuh !... Pour des rôles, j'ai des rôles !... Mon genre plaît au public. Je n'ai pas le talent de Myrane, non. Beauté, moyens, une voix superbe, elle a tout pour elle. Chacun son lot ; moi je fais rire. Mais les auteurs ne me comprennent pas. J'ai joué la tragédie en province, eh bien, dans la Tour de Nesle, j'ai fait des passions... Sincèrement me trouvez-vous engraissée ?

AROUN, galamment.

En Orient nous disons d'un beau fruit qu'il est mûr lorsqu'il invite les lèvres et commande l'appétit.

FUSÈLE

Oh ! que c'est joli !... Si vous étiez bien gentil, mon petit Aroun, savez-vous ce que vous feriez ? Vous m'emmèneriez dans votre Constantinople, nous nous marierions, et je vous raccommoderais vos turbans !... (Tristement.) Je crois que je ne ferai pas de vieux os !

AROUN

Surtout à Constantinople. C'est si humide, ce Bos-

phore !... Je vous conseillerais plutôt Étretat, c'est bien meilleur pour ce que vous avez.

FUSÈLE

C'est dit, nous y allons ?

AROUN

Où, Fusèle ?

FUSÈLE, à voix basse.

Je ne le dis qu'à vous, mon dédit est insignifiant.

AROUN

Permettez-moi de n'en rien croire !...

FUSÈLE

Tenez, j'en ai jusque-là du personnel des coulisses françaises !... Ne me parlez pas de la bourgeoisie libérale ; en voilà une qui a volé sa réputation !... Je vous réponds qu'elle ne fait pas aller l'art de la joaillerie ! Avec elle, c'est tout à treize, soit soixante-cinq centimes ! La voilà, la munificence du Tiers ! Et dépravés ! En conscience peuvent-ils s'étonner qu'on les trompe ?

AROUN, fermement.

Non ! mais...

FUSÈLE, l'interrompant.

Il y en a un, un fort meunier, qui m'a positivement dit que je n'étais pas une honnête fille, pourquoi ? Parce qu'un jour, il m'a pincée avec un jeune homme pauvre à qui je recousais un bouton de chemise ! ! Pas honnête, qui, Fusèle ?... Est-ce que je joue sur les grains, moi, marchand de famine ?

AROUN

On ne raisonne bien qu'à Paris !

FUSÈLE

Celui qui l'a précédé, ou suivi, je ne sais plus, un politicien farouche, à lunettes, comme les serpents, qui n'avait pas eu de jeunesse. Quel pion, sauveur ! Il paraîtrait qu'il était influent ! Ça peint une époque. Je lui demande un bureau de tabac pour ma sœur qui est infirme. Du bureau de tabac, je n'en ai vu que la carotte ! Cet influent était intègre !... As-tu fini, Robespierre ?

AROUN

A Téhéran, cette logique ferait fortune !

FUSÈLE

A présent, il est comte !... Je veux dire c'est un comte !

AROUN

Et vous voilà tranquille !

FUSÈLE

Ah ! bien ouiche !... Rallié et pané !... Tous les dimanches il m'offre de me conduire devant le maire et de me bombarder comtesse. Mais j'ai pitié de lui, car il n'est pas méchant, il n'est que bête. Il pourrait faire encore le bonheur d'une vieille fille !... Eh bien, non, Fusèle en a assez de la haute protection de son temps ! Vous ne pouvez pas vous imaginer, mon petit ambassadeur, à quel point vous tombez à pic dans ma carrière. J'ai besoin d'un Turc ! ! !

AROUN

Je ne suis que... Persan, je le regrette !...

FUSÈLE

J'oubliais que vous aimez Myrane. Oh ! comme vous

avez raison. Elle est si belle, si brave aussi. Elle honore la corporation. Les directeurs commencent à se l'arracher. Elle ira loin, je vous en réponds.

AROUN, se levant.

Comment va-t-elle ?

FUSÈLE

Vous ne l'avez pas encore vue depuis votre retour ? Venez.

AROUN

Oh ! pas si vite ! Comment s'appelle-t-il ?

FUSÈLE

Qui ?

AROUN

Celui qu'elle aime ?... Car on m'a dit qu'elle était amoureuse.

FUSÈLE

Vous ne le savez pas ? On ne reçoit donc pas les journaux en Perse ? M. Gérard de Bastenay. Elle a de la chance, allez ! Un vrai gentilhomme et de race, celui-là. Et gentil, et généreux, et distingué. Avec un homme comme celui-là, je me chargerais de décrocher le premier prix de fidélité n'importe à quelle académie.

AROUN

Il est marié ?

FUSÈLE

Évidemment.

AROUN

Il l'aime ?

FUSÈLE

Parbleu !

AROUN

Elle l'aime ?

FUSÈLE

Ah ! vous pouvez le dire !

AROUN

Et cela dure depuis ?

FUSÈLE

Depuis... mais ça ne se raconte pas ces choses-là.

AROUN

Entre Turcs, Fusèle !

FUSÈLE

Tiens, oui. Eh bien, mon bon, cet amour lui a pris comme le feu aux jupes. Avant cela, pas ça... à dire. Vous en êtes la preuve vivante. Malgré tout ce qu'en ont écrit les journalistes, les plus irrésistibles des princes, mon cher, s'en retournaient bredouilles. Elle était tout à son art. On ne se représente pas Jeanne d'Arc autrement ! J'étais obligée d'aller la prendre pour lui faire respirer un peu l'air. Elle ne vivait pas ! Toujours une tragédie à la main. Figurez-vous que son père existait encore et qu'elle espérait, à force de talent, obtenir de ce vieillard le pardon de sa vocation. Vous vous rappelez qu'elle est de très bonne famille ?

AROUN

Oui, son père était...

FUSÈLE

Concierge d'un des plus beaux hôtels du faubourg

Saint-Germain. Ce sont des places considérables, des postes de confiance. On est logé magnifiquement, des pavillons complets ! J'en voudrais bien un pour ma sœur. Quand vous achèterez un hôtel, je vous retiens la loge.

AROUX

C'est entendu. Mais vous plairait-il d'en revenir à M. de Bastenay ?

FUSÈLE

Voici : un soir, dans ce foyer même, à la place où vous êtes, on présenta à Myrane un admirateur. La présentation fut faite par un « phalène ».

AROUX

Un phalène ?...

FUSÈLE

Vous ne connaissez pas les phalènes ?

AROUX

Pardon, je connais les phalènes, papillons de nuit, qui se brûlent à la lumière. D'ailleurs phalène est du féminin : on dit une phalène.

FUSÈLE

En voilà une chose qui m'est égale par exemple ! Nous appelons nous, les phalènes, ce groupe de vieux amateurs qui papillonnent autour des étoiles dramatiques. Ils forment une sorte de chœur antique à Myrane et ils l'embêtent !... Oh ! ils l'embêtent ! Mais c'est traditionnel. Il faut ça. D'ailleurs vous allez les voir arriver. Tous les soirs ils sont là et nous traînent dans les cotillons. De rudes types. D'abord le général Rotondès de Biscaras, un rasta !... Du Chili, dit-il ! Mais allez-y

donc voir ! Bon homme, du reste, mais s'il n'y avait eu que lui pour inventer la poudre, jamais il n'aurait été militaire. Puis c'est Bois (du Nord) un père conscrit, à qui l'on doit onze traductions d'Horace, plus fidèles les unes que les autres. Ensuite Cocanson et Morniche, inséparables, toujours en bisbille et co-actionnaires du théâtre. Enfin le docteur Méquillou, médecin du théâtre, c'est son excuse.

AROUX

Donc on présenta M. de Bastenay à Myrane ?

FUSÈLE

Oui, et dites donc qu'il n'y a pas une fatalité ! Il l'avait connue fillette. Sous Myrane il retrouvait la petite Elmire Dureau... Il y a des gens que ces choses-là font rire, moi elles m'attendrissent. Nous passons notre vie à représenter l'amour des autres devant les autres, et l'on croirait que ça nous bronze ? Eh bien, moi, je caponne encore devant une déclaration bien faite, et quand ce sont des vers, je perds la boule.

AROUX

Achevez, Fusèle.

FUSÈLE

Mais c'est fini. Qu'est-ce que vous voulez donc que fasse un galant homme pour lequel une belle fille se meurt d'amour visiblement ? On a beau être marié, père de famille et noble comme feu le roi, on ne résiste pas à Myrane amoureuse.

AROUX

Oui, je sais, dans vos mœurs ce serait ridicule.

FUSÈLE

Dites donc, vous ! Et dans les vôtres ? Mme Putiphar n'était pas de Pontoise !...

AROUN

Encore un mot, Fusèle, sur Mme de Bastenay ?

FUSÈLE

Quoi ?

AROUN

Je vous demande comment Myrane supporte cette situation ambiguë de maîtresse d'un homme marié ?

FUSÈLE

Je suppose qu'elle n'en perd pas une bouchée !... S'il fallait s'arrêter à de pareils détails dans la vie !

AROUN

Elle n'est pas jalouse, elle ? Vous me surprenez !

FUSÈLE

Elle l'est peut-être. Mais je ne m'en suis jamais aperçue.

AROUN

Vous vous y connaissez si peu en jalousie, Fusèle ! Mais Mme de Bastenay, est-ce qu'on en parle ?

FUSÈLE

Jamais. C'est même curieux. Vous m'y faites songer pour la première fois. Elle ne doit pas être heureuse, la pauvre femme ! Mais elle est mariée, ça compense bièn des choses. Ah ! être mariée ! Quel rêve !

AROUN

Bonne Fusèle! Ainsi il n'est jamais question ni au théâtre, ni dans les journaux, ni ailleurs de cette respectable dame?

FUSÈLE

Ma foi, pas plus que si elle n'existait pas.

AROUN

Si elle n'existait pas, croyez-vous que Gérard épouserait Myrane?

FUSÈLE

Tout ce que je peux vous dire c'est qu'il le pourrait. Quant à savoir ce qu'il ferait, il faudrait être homme et je n'ai jamais pu!... Au fond, vous revenez pour voir si Myrane ne serait pas mieux disposée pour vous qu'autrefois, si elle n'aurait pas eu quelque chagrin qui augmentât vos chances? C'est cela, hein? Je vous perce!... Eh bien, non, elle ne pense pas du tout à vous, oh mais pas du tout. C'est drôle comme on se bute quelquefois dans mon sexe! Car enfin il n'y a pas de raisons pour qu'on ne veuille pas de vous : vous êtes très bien! Et pourtant elle ne veut pas. C'est parce qu'elle aime, soyez-en sûr! Je ne vois pas d'autre motif!

AROUN

Merci, Fusèle! et bonsoir. A propos, ne m'aviez-vous pas chargé d'une commission, quand je suis parti pour la Perse, il y a trois ans?

FUSÈLE

Je ne m'en souviens pas, Aroun.

AROUX

Mais si, vous savez bien, une descente de lit en peau de panthère.

FUSÈLE

C'est vrai. Vous y avez songé ?

AROUX

Sans doute !

FUSÈLE

Vous me la rapportez ?

AROUX

Oui. La peau de panthère est chez moi. Seulement elle est encore sur la panthère. J'ai pensé qu'ainsi vous l'auriez plus fraîche. Où faut-il vous l'envoyer ?

FUSÈLE

Quoi donc ? quoi donc ?

AROUX

Mais la... Elle est toute jeune, très caressante. Elle couche dans ma chambre au pied de mon lit. Elle est très propre.

FUSÈLE

Une panthère vivante chez moi, au-dessus de l'entresol. Vous êtes fou ?

AROUX

Dans toutes les bonnes familles, en Perse, il y en a une. Si vous n'en voulez plus qu'est-ce que je vais en faire ? La tuer ? C'est dommage.

FUSÈLE

Donnez-la au Jardin des plantes.

AROUN

Bien. De votre part alors. « Panthère de Perse offerte par Mlle Fusèle. »

FUSÈLE

Si vous voulez. Ça fera toujours un peu réclame. Voici les phalènes.

AROUN, à Fusèle.

Voudriez-vous me présenter ?

(Entrent Villerault et Bois du Nord.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ROTONDÈS, BOIS (du Nord) avec des bouquets, puis COCANSON, puis MÉQUILLOU, puis MORNICHE

ROTONDÈS, continuant une conversation commencée.

... Et si vous voulez m'obliger, Bois du Nord, vous jetterez votre bouquet, cette fois, avant ou après le mien, choisissez votre moment que diable ! Mais si tout le monde jette son bouquet en même temps, cela fait une omelette de bouquets. N'est-il pas vrai, Fusèle ?

FUSÈLE

Mon général, permettez-moi de vous présenter l'ambassadeur du Schah, Son Excellence Aroun-Aga. Le général de Rotondès del Biscaras. (Présentant Bois du Nord.) M. Bois du Nord, sénateur. (Ils se saluent.) Je vous laisse !

(Fusèle sort.)

ROTONDÈS

La Perse est un beau pays. Le Schah est un grand prince. On m'a fait boire de votre fameux vin de Schiraz, c'est très bon, mais j'aime mieux le bourgogne.

AROUN

Le meilleur vin, général, est celui avec lequel on boit à la santé d'un brave ou d'une belle.

ROTONDÈS à Bois du Nord.

Il est charmant. Dites donc, Bois du Nord, vous qui êtes sénateur, la France n'a rien avec la Perse en ce moment ? On peut se laisser aller ?

BOIS DU NORD

On peut toujours se laisser aller. Cela dépend de ce qu'on dit. Quant au bouquet, j'ai trouvé le moment. Je le jetterai sur la scène quand elle prononce le vers imité d'Horace : « L'âpre hiver se dénoue... *Solvitur acris hyems*... J'aurais préféré : « se détend », pour « *Solvitur* ».

ROTONDÈS

Ça, Bois du Nord, c'est votre affaire. L'important c'est que nous ne fassions pas une omelette de bouquets...

(Entre Cocanson.)

COCANSON

Vous n'avez pas vu Morniche ?

MÉQUILLOU, entrant.

Mon cher Cocanson, il vous cherche. Il était tout à l'heure sur la scène, du côté cour.

COCANSON

J'étais du côté jardin. La salle est bonne ce soir, tous les effets portent et il s'en produit de nouveaux. Il est vrai que Myrane se surpasse. Je ne sais pas ce qu'elle a, mais elle est extraordinaire.

MÉQUILLOU

Oui, je l'ai trouvée un peu fièvreuse, tout à l'heure.

ROTONDÈS

On n'a pas vu M. de Bastenay. Est-ce qu'il est malade?

MÉQUILLOU

S'il était malade, je le saurais, c'est moi qui soigne la famille.

ROTONDÈS

Asseyez-vous donc, Méquillou, vous êtes fatigant avec votre promenade continuelle. On s'asseoit, que diantre ! Vous savez bien vous asseoir ?

MÉQUILLOU

Ce n'est pas que je ne sache pas m'asseoir, mais j'aime mieux marcher.

COCANSON

Je retourne sur la scène. Si vous voyez Morniche, dites-lui que je le cherche.

(Il sort.)

(Entre Morniche.)

MORNICHE

Avez-vous vu Cocanson ?

BOIS DU NORD

Il sort d'ici, *pede libero*.

MORNICHE

S'il me fuit, qu'il le dise. Vous savez que Myrane vient de manquer sa réplique ?

TOUS

Oh !!! (Ils se lèvent et se rapprochent de Morniche.)

ROTONDÈS

Vous en êtes sûr, Morniche ?

MORNICHE

Comment, si j'en suis sûr !

ROTONDÈS

C'est qu'il ne faut pas avancer ces choses-là sans preuve.

BOIS DU NORD

Surtout quand il y a des étrangers dans le théâtre.

ROTONDÈS

Et des étrangers distingués. (Il montre Aroun.)

MORNICHE

Dirait-on pas que c'est ma faute si Myrane a eu un vertigo en scène ! J'en souffre assez comme actionnaire.

MÉQUILLOU

Un vertigo ! Elle n'est pas tombée au moins !

MORNICHE

Peu s'en est fallu, s'il faut tout vous apprendre !

ROTONDÈS

Bois du Nord, un vertigo !...

BOIS DU NORD

Devant un représentant du Schah !

(Tumulte dans les coulisses.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, COCANSON

COCANSON

Vite, docteur, on vous cherche. Myrane vient de perdre connaissance. On baisse le rideau.

MÉQUILLOU

J'y vais. (Il sort.)

COCANSON

Impossible de comprendre ce qui lui a pris. Elle allait très bien en entrant en scène. Le public est excellent. Moi je crois que c'est le gaz ! Tant que nous n'aurons pas la lumière électrique ! Mais c'est Morniche qui s'y oppose.

BOIS DU NORD

La lumière électrique pour la tragédie, ce serait un contresens ! Les chandelles, oui !

MORNICHE

Je ne lui fais pas dire. Mais tu es ivre de modernité.

ROTONDÈS

Gàz ou chandelles, qu'est-ce qu'elle a ?

COCANSON

La voici.

SCÈNE V

LES MÊMES, MYRANE, FUSÈLE, MÉQUILLOU, GODEAU

MYRANE, elle entre soutenue par Fusèle et Méquillou.

Merci, docteur. Merci, Fusèle. C'est fini. Laissez moi. (Elle se dégage.)

FUSÈLE

Oh ! que tu m'as fait peur. J'ai cru que tu allais te précipiter dans l'orchestre. On ne se met pas dans des états pareils. Tu avais l'air d'être grise.

MÉQUILLOU

Il faut remonter dans votre loge et vous reposer une demi-heure. Vous ne pouvez pas reparaître en ce moment. Godeau fera une annonce au public. Je vais envoyer prendre une potion que vous avalerez d'un trait pour vous couper la fièvre. (Il écrit sur son calepin.)

MYRANE

Inutile, je ne rentrerai pas en scène !

GODEAU

Comment! et la pièce ! Il faut terminer la pièce. On ne peut pas ne pas terminer la pièce !

MYRANE

Fais-la terminer par qui tu voudras. Mlle Régina sait le rôle. Envoie-la chercher. Moi, j'en ai assez.

COCANSON

Mais, et la recette, mon enfant!

MYRANE

Rendez-la, monsieur Cocanson.

MORNICHE

C'est une rupture, alors. Vous ne le pouvez pas.

MYRANE

Faites vendre chez moi, monsieur Morniche!

FUSÈLE

Mais enfin qu'est-ce qui t'arrive? Des coups de tête pareils, toi, Myrane, la conscience et la modestie même! Reviens à toi, je t'en supplie, tu te perds.

MYRANE

Tu veux dire que je me retrouve. Qui veut des colliers, des bracelets et des vêtements de reine? Qui veut ma couronne de carton et mon sceptre de papier peint? Myrane s'en va!... à qui le tour?

FUSÈLE

Elle devient folle. (A Godeau.) Envoie vite chercher M. de Bastenay. Il n'y a que lui qui puisse la calmer.

MYRANE

M. de Bastenay? Il est dans la salle, Godeau, dans l'avant-scène de droite, avec Mme de Bastenay, sa femme légitime.

AROUN, à part.

Ah! C'est donc cela! J'arrive à point. (A Fusèle.) Eh bien, Fusèle, est-elle jalouse?

FUSÈLE, à Aroun.

La pauvre fille, c'est effrayant.

GODEAU, bas à Myrane.

Prends sur toi, fais un effort.

MYRANE

Tu m'ennuies !

GODEAU

Non. Mais moi, je t'aime comme il faut t'aimer, au service de ton bonheur et de ta gloire, en bon chien fidèle.

MYRANE, lui serrant la main.

Oui, je le sais. Merci. Mais je ne jouerai pas. C'est résolu. Qu'on rende la recette et qu'on ferme. Adieu, messieurs, et au plaisir de ne jamais vous revoir. Viens, Fusèle.

ROTONDÈS

Bois du Nord, elle nous chasse.

BOIS DU NORD

L'ingrate ! Nous en inventerons une autre.

(Ils sortent.)

AROUN, à Myrane.

J'ai deux mots à vous dire, madame.

MYRANE, surprise.

Aroun ! Vous ?

AROUN

Deux mots seulement.

MYRANE

Un seul suffirait, mais ce n'est pas vous qui le direz !...

(Elle sort avec Fusèle.)

GODEAU, à Cocanson et à Morniche.

Vos ordres, messieurs. En l'absence du directeur, je n'ose rien prendre sur moi. Je ne suis que le régisseur.

COCANSON

Ton avis, Morniche ?

MORNICHE

Le tien, Cocanson ?

AROUN

Voulez-vous me permettre, messieurs ; que M. Godeau demande un quart d'heure au public. Si dans un quart d'heure Mlle Myrane n'est pas en scène, c'est moi qui vous rembourserai la recette et vous payerai le dédit. Par conséquent, rien à craindre.

GODEAU

Son Excellence veut-elle que je la conduise ?

AROUN

Non, je vous remercie. Elle va venir.

(Godeau, Cocanson et Morniche sortent.)

SCÈNE VI

AROUN, puis MYRANE

AROUN, seul.

Plus belle que jamais !...

MYRANE, entrant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

AROUN

J'allais vous le demander.

MYRANE

Si vous ne savez rien, que me voulez-vous ?

AROUN

Mon excuse est en ceci, que j'arrive du fond de l'Asie. J'ai compris toutefois que vous souffrez. Daignez utiliser votre serviteur.

MYRANE

Oh ! vous avec votre sourire éternel de fataliste !... D'ailleurs, je n'ai rien, je suis très heureuse. J'ai la destinée qui me convient. C'est moi qui me la suis faite. Ne vous tourmentez pas de moi, Aroun.

AROUN

Vous voudriez bien pouvoir pleurer en ce moment.

MYRANE

Pas devant vous.

AROUN

Vous voyez bien que vous souffrez. Je vous assure que c'est un bon génie qui me ramène à vous, ce soir, après trois ans d'absence. Je n'ai pas changé, Myrane, toujours le même. Quand vous voudrez ?

MYRANE

Décidément, vous ne savez rien. Fusèle ne vous a donc rien dit ?

AROUN

Je ne saurai jamais que ce que vous aurez daigné m'apprendre. Fusèle a babillé.

MYRANE

Eh bien, alors, finissons-en. J'ai un amant, je l'aime et il m'aime. Il s'appelle Gérard de Bastenay. Je suis sa maîtresse depuis trois mois. La mort seule nous désunira. Voilà.

AROUN

Je le savais. Mais est-ce tout?

MYRANE

C'est tout ce qui vous importe, je crois.

AROUN

Je vous répète donc : quand vous voudrez.

MYRANE

Vous êtes fou !... Oh ! Allez-vous-en.

AROUN

Ne me chassez pas encore. Votre mal est visible et votre esclandre est public. Tous les journaux en parleront demain ; je les lirai.

MYRANE

Il est des sentiments qui vous échapperont toujours. Vos mœurs sourient là où nous pleurons. Si mon mal est un mal, comment vous l'expliquer, à vous, qui pouvez m'aimer encore lorsque j'appartiens à un autre.

AROUN

Il est vrai, Myrane. Mais vous, du moins, vous n'êtes pas mariée.

MYRANE

Et mon amant est marié, c'est là ce que vous voulez dire ?

AROUN

Je l'ignore, madame.

MYRANE

Eh bien, il l'est. Mais qu'importe. Me supposez-vous jalouse ? Jalouse de qui ? De cette petite bourgeoise insignifiante, neutre, sans résistance, que ses parents lui ont vendue pour son titre et dont il paie la dot avec un nom ! La pauvre femme, mais je l'épargne, et j'ai pitié d'elle. Elle est comtesse, elle a ce qu'elle a voulu. Mais lui, il est à moi. Je l'aime et il m'aime. Jalouse de Mme de Bastenay ? Qui ? Myrane ? Vous voulez rire, elle a ce que je lui laisse, si elle l'a !

AROUN

A la bonne heure s'il en est ainsi !... Mais, croyez-moi, ne continuez pas la lutte. C'est un ami bien dévoué qui vous le conseille... et un polygame.

MYRANE

Le conseil se trompe d'adresse, c'est à ma rivale qu'il fallait le donner. Elle attaque. Elle est venue me braver dans cette avant-scène... Et elle m'applaudissait, elle !... Elle vient me défier là où je règne. C'est lâche ou téméraire, car je connais ma force. Qu'elle tremble si j'en use ! J'ai répondu tout de suite à son insulte par mon esclandre de tout à l'heure. Nous allons voir ce qu'il fera à l'annonce de mon refus de rentrer en scène.

AROUN

Est-ce là que vous l'attendez ?

MYRANE

Oui, elle ou moi. Qu'il choisisse.

AROUN

Observez que Mme de Bastenay n'a d'autre cavalier que son mari. Le comte est avant tout un gentilhomme. Il escortera la comtesse au retour comme il l'a fait à la venue. Vous ne le verrez pas ce soir.

MYRANE

Vous osez dire qu'il ne viendra pas prendre de mes nouvelles ? Que gagez-vous ?

AROUN

Vous êtes décidément atteinte plus profondément que je ne le pensais. L'épreuve où vous le mettez est d'une personne qui a perdu le sens des choses les plus évidentes. Vous n'êtes pour lui qu'une liaison. Elle est la famille.

MYRANE

Ah ! meure la comédienne ! Il va venir, vous dis-je. Je l'attendrai plutôt ici toute la nuit dans les ténèbres de ce foyer désert !... (Elle va à la porte.) Soyez sûr qu'il vient en ce moment.

AROUN

Ma pauvre Myrane !

MYRANE

Je n'entends plus rien. La salle s'est vidée... Il l'a mise en voiture et, certainement, il monte l'escalier du théâtre... Oh ! ce serait une injure atroce et je ne l'ai pas méritée. Je n'ai jamais aimé que lui, je ne suis pas une Fusèle. Ah ! mon Dieu !... Il ne vient pas !...

GODEAU, entrant, à Myrane.

Je te préviens qu'on éteint. La recette est rendue, tout le monde est parti.

(Il sort.)

AROUN

Je n'ai plus rien à vous dire. Mais je vous le répète : quand vous voudrez.

MYRANE

Ah ! c'est ainsi. Restez, Aroun. Il est minuit moins le quart. Si, à l'heure sonnante, M. Gérard de Bastenay, mon amant, n'est pas ici, vous me reconduirez.

AROUN

Myrane !

(Un silence. Tout s'est éteint.)

MYRANE

Dites-moi, qu'est-ce que vous pensez en Perse d'une femme qui aime un homme et qui se donne à un autre ?

AROUN

Qu'elle obéit à sa destinée.

MYRANE

Mais si c'est par volonté ?

AROUN

La femme n'a pas de volonté... en Perse !

MYRANE

Et si cette femme qui n'aimera jamais que le premier, et qui en est sûre, se livre cependant au second, par lassitude ou désespoir, quelle opinion en avez-vous ?

AROUN

Celle-ci : que Dieu l'éclaire enfin et la remet dans son chemin.

MYRANE

Alors que vous faut-il pour nous mépriser ?

AROUN

Ne pas vous aimer.

MYRANE

Je vous dirai donc à mon tour : comment êtes-vous faits, en Perse, pour pouvoir aimer une femme qui en aime un autre, et de quoi êtes-vous pétris ?

AROUN

Le livre le dit : de limon, mais de limon du paradis terrestre !

MYRANE

De telle sorte que vous, par exemple, vous me voulez encore ; en dépit de ce que vous savez de mes sentiments pour vous, vous m'aimez ?...

AROUN

Vous êtes belle !

MYRANE

Suis-je la seule ?

AROUN

Oui.

MYRANE

Votre étrange passion, qui renait de ses cendres, est encore plus énigmatique que vous-même. Je ne vous ai jamais compris ou plutôt je n'ai jamais osé vous com-

prendre. L'un de nous deux se trompe sur la vie, et je commence à craindre que ce ne soit moi... car il ne vient pas !

AROUN

Dans les romans français et dans vos comédies, l'amour se manifeste de l'homme à la femme par ce que vous appelez une déclaration. Nous n'avons point, en Asie, ces allures emportées ni ces effervescences. Le désir chez nous est muet comme il est sans larmes. Je ne saurais, je n'ai jamais su exprimer l'attrait tenace et probablement durable que vous exercez sur moi et qui m'a ramené à Paris. Je m'y livrerais encore si je n'étais point fataliste, car, quoique parfois un peu cruel, il est toujours charmant ! Je m'étonne, Myrane, que vous ne vous en rendiez pas compte, au moins devant le miroir, et si vous ne sentez pas que je vous aime, c'est que vous ne voulez pas être femme pour moi.

MYRANE

Mon Gérard s'était fait aimer tout de suite, et du premier regard.

AROUN

A défaut de cette science, je sais attendre. Le temps ne vous défleurit point.

MYRANE

Le temps, soit. Mais l'amour ?

AROUN

La fleur n'est point flétrie parce qu'un jeune insecte en a respiré le parfum du matin. Le soleil du midi la regonfle d'aromes et jusqu'au crépuscule, tant qu'elle embaume enfin, elle enivre son papillon.

MYRANE

Il ne vient pas !... Allons ! au fond vous avez bien raison. Un beau cheval, une fine bouteille, ou une femme belle, tout cela équivaut à vos yeux et vous n'y faites point de différence. Aussi, bien folle est celle qui, avec son corps, donne le surcroît de son âme en un baiser. Votre manière d'aimer est la bonne, c'est celle de Fusèle et des sages : elle fait tenir l'éternité dans une minute et elle ne laisse d'autre soif aux lèvres que celles du néant chanté par vos poètes. Je m'y rallie. Me voilà persane (Elle lui donne la main.) puisqu'il ne vient pas.

AROUN

Myrane, il n'y a sur la terre de femmes heureuses que les nôtres. Nulle part on ne les aime mieux et comme elles doivent être aimées. Le voile de soie qui leur couvre le visage est le symbole d'une civilisation antique qui les protège contre les illusions sociales, d'où viennent vos déboires, et dans le gynécée fermé, elles vivent à l'abri des orages de cette mer furieuse que vous appelez l'âme et pour lesquels elles ne sont point créées ! Myrane, le soir, en Perse, toutes les fleurs sont pourvues de leurs papillons, car leurs calices sont des lèvres et c'est l'empire du plaisir !

(Minuit sonne.)

MYRANE

Ah ! si l'on n'y souffre pas, allons-y !... Car il n'est pas venu !

SCÈNE VII

Les Mêmes, FUSÈLE, GÉRARD

LA VOIX DE FUSÈLE, dans la coulisse.

Venez vite. C'est le ciel qui vous envoie.

MYRANE

Lui... C'est lui...

FUSÈLE ouvre la porte.

Le voici !

(Gérard apparait.)

MYRANE lui saute au cou.

Oh ! que je t'aime, toi !

FUSÈLE

A présent, bonsoir. Venez-vous, Excellence ?

GÉRARD

Non Fusèle, je vous en prie, vous m'obligerez de demeurer. Je suis tenu de me retirer immédiatement.

MYRANE

Ah !

GÉRARD, à Myrane.

Daignez m'excuser. Le temps de vous baiser la main et d'apprendre ce qui vous est arrivé. Je sais déjà, mademoiselle, que vos admirateurs n'ont rien à craindre pour votre santé ! J'étais comme eux fort inquiet.

MYRANE

Sur quel ton tu me parles ! Ah ! je comprends. C'est la présence de... (Elle le présente :) Aroun-Aga, ambassadeur de Perse.

GÉRARD

Ah ! c'est lui.

AROUN

Oh ! quel regard !

GÉRARD

Bonsoir.

MYRANE

Reste.

GÉRARD

Impossible !

MYRANE

Reste, je souffre.

GÉRARD

Non.

(Minuit sonne.)

AROUN, à Myrane.

Vous avez bien voulu me demander mon bras dans le cas où monsieur vous retirerait le sien, je suis à vos ordres.

GÉRARD

Soit. (Il tire sa carte et la donne à Aroun.) Excellence, voici ma carte. Deux de mes amis iront demain matin la reprendre à l'ambassade.

AROUN

Je la leur ferai remettre par deux des miens.

(Gérard sort.)

SCÈNE VIII

MYRANE, AROUN, FUSÈLE, puis COCANSON et MORNICHE

MYRANE

Est-ce que vous allez vous battre avec lui ? Je vous le défends, vous savez, je vous le défends !

AROUN

Je suis provoqué cependant. Vos mœurs sont exigeantes. D'un autre côté nous n'avons pas le duel en Perse, une solution exclusivement occidentale. Enfin, je suis ambassadeur !... Il est vrai que je suis aussi... parisien !

FUSÈLE

Alors c'est une question de témoins. Quand on a de bons témoins tout s'arrange. (A Myrane.) Viens, je te reconduis. (Entrent Cocanson et Morniche. A Aroun.) Tenez en voilà deux tout trouvés. Je vous les recommande.

(Myrane et Fusèle sortent.)

AROUN

Merci bonne Fusèle ! (A Cocanson et Morniche.) Messieurs, je dois me battre avec M. le comte Gérard de Bastenay. Voulez-vous être mes témoins ?

COCANSON

C'est un vif honneur, Excellence.

MORNICHE

Vous maniez l'épée, n'est-ce pas ?

AROUN

Ah ! oui, comme tout le monde. Mais cela m'est défendu par ma religion. Le pistolet aussi. J'ai une idée que je crois drôle. Elle peut tout concilier, messieurs.

COCANSON

Une idée de duel ? Ça, c'est rare, même au théâtre !

AROUN

Faites-moi l'amitié de venir souper avec moi, nous en causerons. Paris est toujours bien amusant.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME

CHEZ MYRANE

Un salon très modeste. Porte, baie au fond ouvrant sur une serre. Porte sous tenture à gauche et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MYRANE, FUSÈLE, un domestique.

FUSÈLE, à Myrane qui entre à gauche.

Eh bien ?...

MYRANE

Chut ! à voix basse !... Il dort en ce moment, très calme. C'est la première fois depuis vingt-quatre heures que je le laisse seul un instant.

FUSÈLE

Grave, la blessure ?...

MYRANE

Méquillou ne paraît pas inquiet. Voilà tout ce que je puis t'en dire. La balle a été extraite dès hier. L'appareil est posé. Plus de fièvre aujourd'hui. Il repose là, dans mon lit.

FUSÈLE

Il est robuste, ce ne sera rien...

MYRANE

Je l'espère, s'il veut être prudent. Il ne doit pas quitter le lit jusqu'à nouvel ordre. Quant à sortir d'ici... ce serait... le suicide...

FUSÈLE

Est-ce qu'il en parle ?

MYRANE, tristement.

Il ne m'a pas encore dit un mot, Fusèle.

FUSÈLE

Il y songe alors ?... Veux-tu que je reste ?

MYRANE

Toi ?... Pourquoi faire !

FUSÈLE

Mais pour t'aider à te défendre.

MYRANE

Contre qui ?...

FUSÈLE

Est-ce que tu ne crains pas qu'on te l'enlève ?... Ce que je t'en dis, c'est par affection pour toi. La situation est terriblement fausse. Le comte est marié. Il a un intérieur... régulier. Y as-tu pensé ?...

MYRANE

Je ne pense qu'à cela...

FUSÈLE

Que comptes-tu faire si la comtesse vient te le réclamer ?

MYRANE

Crois-tu qu'elle ose ?...

FUSÈLE

Ecoute donc, il est possible qu'elle l'aime aussi ! Et puis, il y a les convenances.

MYRANE

Oh ! les convenances... c'est de le sauver d'abord. Ce n'est pas ma faute si on me l'a apporté, à moi, et maintenant que je l'ai, je le garde. D'ailleurs, il s'est battu pour moi.

FUSÈLE

Evidemment. C'est le général qui te l'a amené après le duel ?...

MYRANE

Oui, il était son témoin avec le sénateur. Il m'a même aidée pour les premiers soins, ce bon général, car il se connaît aux blessures d'armes à feu, et j'avais perdu la tête !

FUSÈLE

C'est drôle tout de même !

MYRANE, se levant.

Si tu savais comme je suis heureuse de l'avoir là, mon Gérard, chez moi, bien à moi, sans partage cette fois ! C'est peut-être affreux ce que je vais t'avouer, mais ce duel qui me le donne entièrement comme je

voulais le posséder, eh bien, ce duel, je n'ai plus le courage de le maudire ! J'en veux moins à Aroun !

FUSÈLE

Ah ! Tu l'aimes vraiment ! Qu'y a-t-il ?

(Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE, avec une lettre.

Une lettre qu'on apporte pour Madame. (Il remet la lettre à Myrane et sort.)

MYRANE, tenant la lettre.

C'est drôle, cette lettre, elle me fait peur. Croirais-tu que je n'ose pas l'ouvrir. Tiens, lis-la d'abord. (Elle donne la lettre à Fusèle.)

FUSÈLE décachette la lettre et la parcourt.

Rassure-toi, c'est du docteur. Il te prévient qu'il ne viendra que ce soir. C'est un bon signe pour le malade s'il n'en est pas plus inquiet... « Rien à changer au traitement. Repos absolu et surtout éviter toute émotion. Ne recevoir personne et ne laisser sortir le malade à aucun prix sous peine de catastrophe !... M'attendre pour le pansement : Méquillou. » Ainsi, tu ne veux pas de moi ?

MYRANE, pensive.

Si tu n'as rien à faire, reste tout de même.

FUSÈLE, ôtant son chapeau.

Cela vaut mieux, va ! Ce n'est pas trop de deux en certains cas ! Quand je ne te servirais qu'à éloigner les gêneurs. Et puis, comme garde, j'ai fait mes preuves : deux de mes amants sont morts entre mes bras !

MYRANE, écoutant.

Ecoute, il a parlé.

FUSÈLE, à la porte.

Je n'entends que le tic tac de la pendule. Ne me disais-tu point qu'il ne t'a pas encore adressé la parole ? Tu ne sais rien du duel alors ?...

MYRANE

Rien que le résultat. Et toi ?

FUSÈLE

Pas davantage. Les journaux sont muets ce matin. J'en ai bien lu quarante. Il y a mot d'ordre probablement de la famille du comte. Je n'aime pas ce silence de la famille. Elle ne t'a détaché personne depuis vingt-quatre heures ?

MYRANE

Personne heureusement...

FUSÈLE

Il y a pourtant là une belle-mère assez énergique. Et lui, le comte, quand il a repris connaissance, il n'a pas paru surpris d'être dans ton lit ?

MYRANE, impatientée.

Ah ! Fusèle, il le connaît !

FUSÈLE

Du reste, s'il voulait s'en aller, nous sommes deux pour l'en empêcher à présent. J'ai eu dans le temps une histoire à peu près pareille. (Myrane va à la porte sans l'écouter.) C'était un petit que sa mère était venue me réclamer. Elle croyait que je voulais lui faire du mal ! Seulement, je suis si bête ! Le lendemain je le lui ai remis à sa porte moi-même. Elle n'avait que lui, la malheureuse !...

(Entre un domestique.)

MYRANE, à la porte.

Cette fois, il se réveille !...

LE DOMESTIQUE

Madame, c'est le général.

MYRANE, à Fusèle.

Reçois-le et excuse-moi.

(Elle entre à gauche.)

SCÈNE II

FUSÈLE, ROTONDÈS

ROTONDÈS, il entre avec un bouquet.

Je viens prendre des nouvelles... (Voyant Fusèle.) Tiens ! Vous êtes là, vous ?... Vous allez bien ?...

FUSÈLE

C'est à vous qu'il faut demander cela, général, après cette série d'émotions !...

ROTONDÈS

Ah ! j'en ai vu bien d'autres !... Si je vous racontais !... Comment va Bastenay ?

FUSÈLE

Heureuse d'être déléguée pour vous en donner de rassurantes nouvelles !...

ROTONDÈS

Déléguée ?... Est-ce que je ne verrai pas Myrane ? Ce ne serait pas gentil !...

FUSÈLE

Elle le veille.

ROTONDÈS

Sans doute, mais qu'est-ce que je vais faire de mon bouquet ?...

FUSÈLE

Je le lui remettrai, si vous le permettez...

ROTONDÈS

Eh bien, c'est cela !... (Il lui donne le bouquet que Fusèle va placer dans un pot.) Elle va bien, elle ?...

FUSÈLE

Un peu lasse. Mais elle est si courageuse !

ROTONDÈS

Pourquoi ne faites-vous pas mettre de la paille dans la rue ? On fait mettre de la paille dans la rue. C'est très facile à obtenir. On n'a qu'à écrire à la Préfecture...

FUSÈLE

Mais la blessure est à la poitrine. Il ne se plaint pas du mal de tête.

ROTONDÈS

C'est pour elle ! le bruit des voitures doit la fatiguer. Je pensais à cela en venant. Quant à lui, du moment que la balle a été extraite, je suis tranquille. Dans huit jours, il n'y paraîtra plus. Il pourra recommencer si le cœur lui en dit.

FUSÈLE

Comment recommencer ? Un autre duel ? Mais avec qui ?...

ROTONDÈS

Avec l'ambassadeur. Il est si enragé contre l'ambassadeur!... C'est à n'y pas croire! Du reste, le duel le prouve. Moi, je le trouvais trop dur. Je l'ai dit à Bois du Nord. Qu'on se batte pour une femme, c'est le seul duel que j'admets. Mais même pour Myrane, ce duel est trop dur.

FUSÈLE

Que s'est-il donc passé ?

ROTONDÈS

Il s'est passé que Bastenay... est enragé. Il a fallu accepter ses conditions. Il aurait fini par souffleter le Persan. Un ambassadeur, cela pouvait tourner au *casus belli*. Le plus drôle, c'est que le Persan ne tenait pas à se battre. Ils n'ont pas le duel en Perse. Et cependant il est très fort aux armes. Savez-vous ce qu'il nous avait fait proposer par Morniche et Cocanson ? Je vous le donne en mille ! Un duel à la panthère.

FUSÈLE

A la panthère ! Miséricorde !

ROTONDÈS

Oui, il en a une à l'ambassade, dans la serre, très belle.

FUSÈLE

La mienne ?

ROTONDÈS

Elle est à vous, la panthère ? Compliments ! Ils seraient entrés, tous les deux, Bastenay et lui, dans la serre, avec une cravache et un petit couteau, et celui qui aurait tué la panthère aurait gagné. Quoi ? Je me le demande ! Enfin, ça n'avait pas le sens commun. Lui,

le Persan, il trouvait cela très boulevardier. « Cela concilie les deux civilisations », disait-il en riant ; car, il est drôle pour un Turc !

FUSÈLE

Enfin ! qu'a-t-on décidé ?

ROTONDÈS

On a décidé que cette chasse n'était pas un jugement de Dieu assez... civilisé. Et on s'en serait tenu là si Bastenay n'avait pas été si enragé. Lorsque le Persan a vu que c'était sérieux et qu'il n'y avait plus à badiner, il a fini par consentir au duel des peuples policés, à la condition toutefois que le secret serait gardé, à cause de sa position officielle, et il a laissé galamment le choix des armes à Bastenay.

FUSÈLE

Et alors ?

ROTONDÈS

Vous savez, Fusèle, qu'il ne faut pas le dire ? Alors, on a pris deux pistolets, dont l'un chargé et l'autre à blanc, et ils ont choisi au hasard, sous une serviette. C'est le Persan qui a eu le bon.

FUSÈLE

Le bon, général ! Pouvez-vous dire !...

ROTONDÈS

Attendez donc !... « Nous n'avons pas le duel en Perse, nous a-t-il répété, mais, comme tous les peuples, nous y avons le suicide ! Je puis donc tirer sur moi-même, mais non pas sur le prochain. » Et, avant que nous ayons eu le temps de l'en empêcher, il s'est ajusté... et il a

lâché le coup dans sa propre poitrine. Mais, comme je vous dis, son pistolet était le bon ! Immédiatement, Bastenay s'est visé de la même manière, et lui, il est tombé, parce que le sien était le mauvais.

FUSÈLE

Et alors, vous avez rapporté le comte à Myrane ?

ROTONDÈS

Il ne restait plus que cela à faire.

FUSÈLE

Mais, général, pourquoi à elle plutôt qu'à la comtesse ?

ROTONDÈS

Un blessé, en duel, appartient toujours à celle pour qui il s'est battu. C'est la règle partout, au Chili comme en France. Et ça se comprend. Ce pékin de Bois du Nord voulait faire ce que vous dites. Je m'y suis opposé. Vous voyez-vous ramenant Bastenay à sa femme avec un trou dans le torse ! Elle aurait tout deviné. On ne commet pas de ces impairs ! Allons, je crois que je ne la verrai pas aujourd'hui. Je me retire. Motus sur le duel. C'est la consigne. Les journaux sont muselés. A l'avantage. N'oubliez pas le bouquet.

FUSÈLE

Soyez tranquille ! (Villerant sort.) Eh bien ! On a raison de dire que la bêtise est plus dangereuse que la méchanceté !... (Aglaé paraît à droite.) Tiens, cette dame, comment est-elle entrée ?...

SCÈNE III

FUSÈLE, AGLAÉ

FUSÈLE

Qui demandez-vous ?

AGLAÉ

Mlle Myrane, s'il vous plaît.

FUSÈLE

Elle n'est pas visible.

AGLAÉ

Elle l'est pour moi.

FUSÈLE

Votre nom, madame ?

AGLAÉ, mystérieuse.

Chut !

FUSÈLE, interloquée.

Mais !...

AGLAÉ

Vite !

FUSÈLE

Ah !... alors !... (Elle va à la porte de gauche, à Myrane. Psitt !...

(Myrane paraît à la porte.)

MYRANE

Vous, madame, c'est vous que l'on me dépêche ! Soit !... (A Fusèle.) Remplace-moi ! va !...

(Fusèle entre à gauche.)

SCÈNE VI

MYRANE, AGLAÉ

AGLAÉ

Puisque vous me remettez tout de suite, voilà la présentation économisée. (Elle descend en scène.) Mais personne ne me dépêche... Je viens de moi-même en mon nom. Or, voici ce qui m'amène. Pendant la visite que vous nous avez faite avant-hier à l'hôtel de Bastenay, pour votre quête de charité, vous avez oublié de vous adresser à moi. Peut-être ignoriez-vous que, si je suis aussi riche à présent que j'ai été pauvre autrefois, je compatis à toutes les misères... même à celles du théâtre... (Elle jette un regard circulaire sur l'appartement.) Je vous apporte donc mon obole !... (Elle tire un carnet de chèques.)

MYRANE

Je n'ose pas deviner, madame.

AGLAÉ

Osez donc ! J'ai mon carnet de banque. Veuillez y inscrire vous-même la somme qui vous manque pour vos pauvres, je signerai le chèque et c'est moi qui resterai votre débitrice.

MYRANE, reculant.

Oh !... vous me méprisez trop !

AGLAÉ

Pardon, mais est-ce que le comte de Bastenay n'est pas chez vous ?...

MYRANE

Permettez-moi de vous dire que cela ne vous regarde pas. Vous n'avez sur lui aucun droit.

AGLAÉ

Il est vrai que je ne suis que la grand'mère de son fils...

MYRANE

Hé, madame !...

AGLAÉ

Ainsi vous refusez mon pauvre chèque ? Cependant si j'en juge à ce mobilier modeste, vous débutez dans la carrière. Enfin, n'en parlons plus ! (Elle s'assoit.) Alors, vous êtes honnête, vous ? Je vous félicite et... je vous plains ; dans votre art, c'est le martyre : je venais, en effet, vous payer la rançon de mon gendre.

MYRANE

Sa rançon ?... Mais il est libre. Est-ce ma faute si nous nous aimons ?... On me l'a rapporté blessé, et blessé pour moi ; fallait-il que je le misse à la porte ?... L'auriez-vous fait ?

AGLAÉ

Non point. Mais vous pourriez le rendre même à la grand'mère de son fils...

MYRANE

Contre de l'argent. Ah ! fi, Madame. Je l'aime, sachez-le bien, et croyez-le. Je l'aime et j'ai le droit de l'aimer. Cet amour est toute ma vie, et je ne veux pas penser à ce qui m'arriverait si je perdais Gérard, car, ce serait quelque chose de plus horrible que la mort. Mais voici

la chambre où il est, ouvrez-la vous-même, et s'il vous suit, je le laisse partir.

AGLAÉ

Tant d'héroïsme !... Il faut que la blessure soit assez sérieuse pour qu'il ne puisse se tenir debout.

MYRANE

Ceci, c'est votre affaire et je cesse d'être responsable !

AGLAÉ

C'est bien cela. Vous ne vous livrez qu'à bon escient. Ah ! vous êtes déjà très forte pour votre âge. Mais, j'ai cinquante ans, mon enfant ; on ne me prend plus aux pièges, même à ceux de l'amour désintéressé Ça, c'est du théâtre !

MYRANE

Ce qui n'en est pas, madame, c'est que je l'aime et que je le garde...

AGLAÉ

Voyez comme la vérité est simple tout de suite. Maintenant, causons. Je vais bien vous étonner, mais, je suis absolument sûre que vous aimez Gérard. Et même, Méquillou avait raison, je crois qu'il est votre premier amour.

MYRANE

Et le dernier.

AGLAÉ

Ah ! vous comptez sans la bonté de la Providence ! Soyez sûre qu'elle a des compensations pour les filles intelligentes comme vous l'êtes. Ne parlons donc que du présent. Je vous répète que vous aimez et très sin-

cèrement, comme on aime enfin dans toutes les classes, en haut, en bas... ou à côté. Par conséquent, vous êtes intéressante. C'est cela que j'ai voulu savoir en venant ici, car pour ce qui est de vous enlever Gérard, je ne serais pas la femme d'expérience que je suis si j'y avais songé un seul instant : un gendre ne suit jamais une belle-mère. Vous l'aviez parfaitement calculé.

MYRANE

Mais, madame !...

AGLAÉ

Laissez donc, c'est dans votre intérêt que je parle. Si vous aviez accepté le chèque tout à l'heure, il y a longtemps que cet entretien serait terminé... Un simple représentant de la loi, aidé de deux gardiens de la paix...

MYRANE

Vous auriez fait cela ?...

AGLAÉ

Mais oui !... Voici donc nettement la situation que la loyauté de votre amour nous crée. Vous êtes deux femmes, jeunes, belles et diversement distinguées, à aimer le même homme. Il paraît qu'il vous aime aussi toutes les deux. La science l'admet en attendant qu'elle l'autorise. Mais il faut que l'une des deux le cède à l'autre, disons si vous voulez, qu'elle se sacrifie. Je crois vous donner une preuve d'estime véritable en vous demandant à vous-même, laquelle des deux femmes doit se sacrifier ?...

MYRANE

Celle qui aime le moins.

AGLAÉ

Alors... c'est vous.

MYRANE

Au contraire.

AGLAÉ

Par où savez-vous que ma fille aime moins son mari que vous n'aimez votre amant?

MYRANE

Je vous retourne la question.

AGLAÉ

C'est donc insoluble de ce côté. Mais la société a prévu le cas. Depuis la forêt originaire, le genre humain s'est mis à constituer des familles. L'une des deux femmes a accepté d'en fonder une. Elle a donné à l'homme qu'elle aime cette preuve incomparable de son amour... L'autre...

MYRANE

Oh! madame, vous allez trop loin, l'autre est à plaindre, voilà tout.

AGLAÉ

De quoi donc?... D'échapper aux douleurs de la maternité? Je vous jure qu'elles sont considérables. Voilà donc déjà une supériorité dans l'amour de l'une : le courage.

MYRANE

Eh bien! je ne suis pas courageuse. Je l'aime, je l'aime! je l'aime!... Mon courage commence et finit à lui.

AGLAÉ

Restez-en donc à la passion pure. L'amour compte pour lui-même. C'est vrai. Mais alors, il est plus simple encore de décider entre les deux rivales, et cette fois, je vous parle votre langue. A amour égal, égale fidélité. N'est-ce pas ? C'est bien la conséquence.

MYRANE

Oui.

AGLAÉ

Le jugement est là ?

MYRANE

Il est là !

AGLAÉ

Vous ne le récuserez point ?

MYRANE

Non, madame.

AGLAÉ

Eh bien voici : depuis que l'une des deux femmes est l'épouse de l'homme disputé, elle n'a jamais eu une pensée qui ne fût à lui, pas un rêve dont il ne fût l'objet, pas un battement de cœur qui n'allât à son adresse. Rien ne l'a distraite un instant, un seul, de cette possession absolue, pas même son enfant, entendez-vous ? Pouvez-vous en dire autant de l'autre ?

MYRANE

Oui.

AGLAÉ

C'est donc que Gérard s'est battu pour une autre que Mlle Myrane et que ce Persan est un mythe.

MYRANE

Aroun-Aga ! Mais je le hais !

AGLAÉ

Vous acceptiez son bras cependant, m'a-t-on dit ?

MYRANE

Par désespoir. J'étais folle. C'était une feinte.

AGLAÉ

Celle dont je vous parle n'a jamais désespéré. Elle n'est pas devenue folle. Elle n'a recouru à aucune feinte. Vous voilà donc engagée à lui restituer son mari.

MYRANE

Eh bien... non !...

AGLAÉ

Parbleu ! je sais ce que je voulais savoir !...

MYRANE

Défendez-vous ! Allez chercher votre commissaire !

AGLAÉ

J'ai mieux !

(Elle sort.)

SCÈNE V

MYRANE, FUSÈLE, puis GÉRARD

FUSÈLE, sortant de gauche.

Il a tout entendu. Il s'est levé, habillé, et il veut partir. Que vas-tu faire ?...

MYRANE

Je n'en sais rien. Mais laisse-nous, et viens si je t'appelle...

FUSÈLE

Le voici...

(Gérard paraît à la gauche. Fusèle sort.)

GÉRARD

Adieu, Myrane.

MYRANE

Tu me quittes, alors ! Tu crains que je ne te soigne pas assez bien, que je ne te guérisse pas, tu as peur de mourir ici, car c'est cela, je te devine.

GÉRARD

C'est cela, si tu veux. Adieu. Laisse-moi passer.

MYRANE

Mais malheureux, tu ne tiens pas debout. Tu n'arriveras pas jusqu'à la rue. Attends au moins que je te fasse aider. (Gérard vacille et s'assied.) Tu vois.

GERARD

Oh ! qu'on me porte alors !

MYRANE

Pourquoi veux-tu partir ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?...

GÉRARD

Tu m'as... Tu m'as perdu !... Le malheur est entré avec toi dans mon foyer. Tout vient de ta curiosité fatale.

MYRANE

Allons donc ! Ce sont des mots, cela. Ta perte, si perte il y a, veux-tu que je te le dise, c'est cette femme qui sort d'ici, car c'est elle qui te mène. Ah ! elle te fait payer ses écus !

GÉRARD

Myrane ! Assez !

MYRANE

Oh ! elle est forte, cette bourgeoise. Mais elle croit trop à l'argent aussi. Cela ne prend pas sur tout le monde. Il y a de pauvres filles qui se donnent pour rien, tout simplement parce qu'elles aiment. Voilà ce qui l'étonne. Cela se voit pourtant, Gérard, ces choses-là !

GÉRARD

Je t'en prie, ma place n'est pas ici. Nous devons nous séparer.

MYRANE

Pour toujours ?

GÉRARD

Hélas !...

MYRANE

Aimez donc ! ! Comme Fusèle a raison tout de même, et comme l'on est bête. Qu'est-ce que je vais devenir, moi, à présent ?

GÉRARD

Et moi ?

MYRANE

Tu m'aimes donc ? Eh bien, reste, alors.

GÉRARD

Ce n'est pas possible. Tu le sens bien toi-même.

MYRANE

Si, reste ! je t'endormirai dans mes bras. Je fermerai ta chère plaie sous mes lèvres. C'est pour moi que ton sang a coulé. Elle est à moi cette blessure, elle n'est pas à elle. Il m'appartient de la guérir. Reste, Gérard. Tu t'en iras après si tu le veux, s'il le faut, si le monde l'exige, mais tu t'en iras guéri... et je souffrirai moins.

GÉRARD

A quoi cela servira-t-il puisque nous ne devons plus nous revoir ? Ne m'ôte pas le peu de force qui me reste. J'en ai besoin pour te quitter. Adieu !

MYRANE

Ah ! emporte au moins quelque chose de moi ! Je ne veux pas que tu m'oublies. Prends cette bague, prends cette broche ou cette épinglette. (Elle tire son épinglette, ses cheveux croulent.) Prends quelque chose; tiens, mes cheveux, tu les aimais. (Elle prend des ciseaux et les lui tend.) Coupe.

GÉRARD, il prend les ciseaux, les jette et se baigne le visage des cheveux de Myrane.

Ah ! Myrane ! (Il embrasse ses cheveux.) Je t'aime !...

MYRANE

Mon bien, ma vie ! Est-ce que nous pouvions nous séparer ?

GÉRARD

Nous séparer ?... Si, je le veux... Mais je ne peux plus... Ah !...

(Il se lève et tombe évanoui sur un canapé.)

MYRANE

Dieu qu'a-t-il ?... Ah ! folle que je suis !... Gérard !... Parle-moi... A l'aide... Quelqu'un !...

(Marthe paraît.)

SCÈNE VI

MYRANE, MARTHE, GÉRARD
(On voit Aglaé au fond quand Marthe est entrée.)

MYRANE, apercevant Marthe.

Elle !... (Un silence. Marthe, sans dire un mot et sans avoir l'air de voir Myrane, descend en scène et se dirige vers Gérard évanoui, Myrane veut s'interposer.) Pardon ! mais !... (Marthe, sans la regarder, l'écarte et passe Elle se penche sur Gérard, lui prend les mains, toujours silencieuse et lui essuie le front avec son mouchoir. Jeu de scène et pantomime. Myrane reste paralysée de stupeur.)

MARTHE, à Myrane, froidement.

Un peu d'eau, madame !

(Myrane, dominée par la situation, va verser de l'eau dans un verre et l'apporte à Marthe qui le prend, y trempe son mouchoir et mouille les lèvres et les yeux de Gérard.)

MARTHE

Merci, madame. Veuillez me faire aider à transporter le malade dans sa voiture.

MYRANE

Moi ?

MARTHE, cherchant des yeux un timbre.

Où y a-t-il un timbre ?

MYRANE

Vous voulez l'enlever dans cet état ? Oh ! c'est féroce !

MARTHE

Ce qui le serait, je crois, ce serait de l'abandonner.

MYRANE

L'abandonner, ici?... Ah! madame...

MARTHE

Vous ignoriez sans doute que le comte de Bastenay eut une famille. Là est votre excuse. Veuillez sonner pour qu'on vienne. Je ne suis malheureusement pas assez forte pour le porter seule...

MYRANE

Mais...

MARTHE, lui coupant la parole.

... Excusez-moi du dérangement.

MYRANE

Ah! tant pis! Grande dame, vous l'êtes, mais je n'ai personne ici pour vous aider à me prendre Gérard.

MARTHE

J'attends, madame.

MYRANE

Eh bien, non! je l'aime!

(Marthe va à la fenêtre et l'ouvre.)

MYRANE

Que faites-vous?

MARTHE

Mais il passe d'honnêtes gens dans la rue. Ils me ren-

dront le service que je vous demandais. Je suis la comtesse de Bastenay, madame.

MYRANE, elle ferme la fenêtre.

Et moi, je suis Myrane. Expliquons-nous si vous voulez.

MARTHE

Je n'en vois pas la nécessité.

MYRANE

Dites donc que vous avez peur, ce sera plus brave. Car si je l'aime, il m'aime aussi, et vous le sentez bien.

MARTHE

Ces choses dans notre monde n'ont pas l'importance que vous semblez y attacher. Il n'y a que le devoir qui compte ! Quant à la peur, je n'en ai qu'une, c'est qu'on sache !... C'est pourquoi je vous prie de vous hâter d'appeler vos gens. J'essaierai pendant ce temps de le ranimer, car il le faut.

MYRANE, elle va au timbre.

Ah ! tenez !... Je ne sais pas pourquoi je vous résiste !... s'il n'est pas mort en arrivant chez vous, demain il sera de retour ici. (Elle sonne.)

MARTHE, faisant respirer des sels à Gérard et penchée sur lui, à mi-voix.

Gérard, c'est moi, Marthe.

(Deux valets entrent.)

MYRANE

Portez M. de Bastenay dans sa voiture. Je vous l'aurais rendu guéri, madame.

MARTHE, aux valets.

Non, laissez ! Il se ranime. Il sortira d'ici tout seul, à mon bras, merci. (Les valets sortent.)

MYRANE

Franchement vous avez tort, et l'autre était plus sûr. Vous n'avez plus assez peur de moi peut-être.

GÉRARD, se ranimant.

Marthe !... (Il regarde autour de lui.) Myrane !... Où suis-je !... (Il se lève.) Votre bras, comtesse ?

MYRANE

Gérard !...

(Gérard, au bras de Marthe, se dirige vers la porte.)

MARTHE, à Gérard qui vacille.

Courage. Pèse sur moi. Je te soutiendrai.

GÉRARD

Je n'ai plus la force d'avancer. (Il retombe sur un fauteui).

MYRANE, à Marthe.

C'est indigne ce que vous faites-là, ah ! c'est indigne. voilà tout. Vengez-vous sur moi, si vous voulez, tuez moi, mais n'achevez pas ce blessé ! Ces choses-là n'on lieu dans aucun monde. (Se jetant au-devant de Gérard.) reste, il ne sortira pas.

MARTHE

Il faut rentrer chez nous, Gérard.

GÉRARD, se relevant, à Myrane qu'il écarte.

Laissez-moi passer. Marchons !

(Aglaé parait au fond avec Méquillou.)

SCÈNE VII

MYRANE, MARTHE, GÉRARD, MAQUILLOU
AGLAÉ

MYRANE, à Méquillou, qui descend en scène.

Vous venez à point docteur. Vous voyez ce qui se passe. Votre malade risque sa vie s'il sort d'ici. Vous l'avez déclaré vous-même. Voici votre télégramme de tout à l'heure. Cependant on me l'enlève. Je compte que vous allez m'aider à le défendre.

MÉQUILLOU

Oui, mais...

MYRANE

Vous hésitez ?

MÉQUILLOU

C'est que, ici, la science s'arrête. Celui qui commande en sait plus long que nous.

(Entrent Fusèle et Godeau.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FUSÈLE, GODEAU

MYRANE, allant à Fusèle.

Fusèle. Viens, toi. Secours-moi. Ils me prennent mon amant.

FUSÈLE

Oh ! c'est affreux ! Mais que faire ? Ça, c'est le mariage !

MYRANE

Et toi, Godeau. Voilà l'instant de me prouver ton dévouement. Il s'en va, regarde, et je l'aime !

(Gérard disparaît avec Marthe et Aglaé.)

GODEAU

Pourquoi ne m'as-tu pas cru ? Il n'y a de fort que la loi. (Il sort.)

MYRANE

Parti ! Vaincue ! Oh ! tas de lâches que vous êtes !...

FUSÈLE

Calme-toi. C'est la vie. J'oubliais de te dire. Il y a là quelqu'un qui voudrait te voir, un ami, un vieil ami même. Il attend dans le petit salon, en regardant tes photographies dans tous les rôles.

MYRANE

C'est Aroun, hein ? Quel instinct il a, cet homme ! On dirait qu'il plane sur moi.

FUSÈLE

Je n'ai pas de conseil à te donner. Je sais que je ne suis qu'une dinde dans la vie réelle. Mais il me semble que tu étais plus heureuse autrefois, au temps où tu n'étais pas amoureuse.

MYRANE

Il est encore là ?

FUSÈLE

Veux-tu que j'aille le chercher ?

MYRANE

Il a vu Gérard partir avec la comtesse ?

FUSÈLE

Oui, il arrivait à ce moment-là. Cela vaut mieux, vois-tu, puisque « c'est écrit ! » (Fausse sortie, elle revient.) Dis donc, je t'avertis, cette fois c'est sérieux. Réfléchis bien. Chez nous, cela commence au deuxième. Tu vas sauter le pas.

MYRANE

Qu'il entre ! Qui nous blâme ou nous plaint change l'homme ou le code.

(Entre Aroun.)

LE PREMIER BAISER

COMÉDIE EN UN ACTE

représentée à la Comédie-Française le 20 mai 1889

PERSONNAGES :

AMÉLIE DE RAZBEL, trente-six ans. . .	Mmes PIERSON.
VIOLETTE, dix-sept ans	REICHENBERG.
CONRAD DE MORTAGNE, cinquante ans.	MM. LAROCHE.
ALBAN DE MORTAGNE, vingt-cinq ans.	LE BARGY.
CAMILLE DES YVETTES, quarante-cinq ans.	LELOIR.

La scène en Touraine : dans le domaine des Acacias.

LE PREMIER BAISER

Le salon de la maison

SCÈNE PREMIÈRE

CAMILLE, ALBAN

CAMILLE, *tirant Alban.*

Venez ici que je vous parle, monsieur notre amoureux. J'ai des choses sérieuses à vous dire avant l'arrivée de votre oncle.

ALBAN

Est-ce que vous ne devez pas conduire Violette à la ville ? Je croyais que sa mère vous avait expressément chargé d'escorter à Tours Mlle de Razbel ?

CAMILLE

Mlle de Razbel s'habille, et quand Mlle de Razbel s'habille, on a une bonne heure devant soi. Vous saurez cela bientôt, mon jeune Parisien, quand Mlle de Razbel, comme vous dites, s'appellera... Mme Alban de Mortagne. Cela n'arriverait que dans un an ou deux si j'étais son père, et je ne demanderais pas mieux que de l'être, à cause de la charmante mère qu'elle a, d'abord !...

ALBAN

J'ai de la chance que vous ne soyez pas son père, cousin Camille.

CAMILLE

Vous en auriez davantage si je l'étais! Bien des bêtises auraient été évitées, suivies de leurs malheurs naturels et prévus, si j'avais eu seulement voix au chapitre!...

ALBAN, riant.

Comment, voix au chapitre ?

CAMILLE

D'abord, Violette ne s'appellerait pas Mlle de Razbel, un triste nom, et d'une!... Ensuite, elle entrerait en ménage avec de la fortune, ce qui n'est point son cas, au contraire, et de deux!...

ALBAN

Pardon! elle est riche. Elle a près de dix-sept ans de rentes.

CAMILLE

Faites des mots! Ce n'est pas avec cela qu'on emplit la marmite.

ALBAN

Eh bien, vous êtes chasseur, vous me prêterez votre fusil et nous vivrons de gibier. Les bois en sont pleins autour du château de mon oncle.

CAMILLE

Parlons-en : quel tireur ! Vous nous arrivez tous myopes de la capitale.

ALBAN

Vous faites encore l'élevage des abeilles. Vos ruches nous mèneront bien jusqu'à la mort de mon oncle, que Dieu retarde... d'un siècle !...

CAMILLE

Sans indiscrétion, Alban, combien de fois déjà vous a-t-il payé vos dettes ?...

ALBAN

Cinq fois seulement... en cinq ans, du moins, à ma connaissance. Mais il est si riche ! Pourquoi la question ?

CAMILLE

Eh bien, vous avez mené une jolie vie, vous, à Paris, mazette !...

ALBAN

Si je ne l'y avais pas menée, cousin Camille, il me resterait à la mener d'abord ! puis, je ne serais pas venu ici, au château du Mesnil, pour y faire pénitence, sur l'ordre d'un oncle à héritage, sévère et clément, que j'adore. N'y étant pas venu, je ne vous aurais pas rencontré au bord de la Loire ; nous n'aurions pas lié connaissance ; vous ne m'auriez pas amené aux Acacias, pour m'y présenter à ma voisine, la baronne de Razbel ; d'où il suit que je n'aurais pas vu sa fille, que je ne l'aurais pas aimée à première vue, et que par conséquent mon oncle ne viendrait pas de Paris, aujourd'hui, à deux heures, solliciter pour moi la main de Violette à sa mère. J'en arrive ainsi, de conséquence en conséquence, à constater que je dois à mes dettes l'honneur de causer avec vous en ce moment et d'at-

tendre les choses sérieuses que vous aviez à me communiquer avant l'arrivée de cet oncle cinq fois béni.

CAMILLE

Rrrrrr!... Quel rouet!

ALBAN

Les choses sérieuses, cousin Camille? Je vous écoute. Mais veuillez d'abord m'élucider l'une de vos propositions qui me demeure obscure. Comment se pourrait-il, si on vous avait consulté, que Violette ne s'appelât pas Mlle de Razbel, puisqu'elle est fille de feu le baron de Razbel, son père?

CAMILLE, changeant de ton.

Justement, c'est cela que j'ai à vous dire. Il faut que vous sachiez cette histoire, puisque vous allez être de la famille. Je vous répète donc, que si on m'avait écouté, de grosses sottises n'auraient point été commises, et que ma malheureuse cousine n'eût pas épousé le baron de Razbel pour commencer. C'était un homme indigne d'elle, perdu de vices, usé, brûlé de toutes manières... C'est cela qu'elles aiment! Plus le péril est visible, plus vite elles y courent! Il paraît qu'il était beau, ce chenapan! elle en était folle!... Mais quel réveil!... Bonté de Dieu! en quatre ans il l'avait totalement ruinée, elle et l'enfant qu'il lui laissait; il se fit élégamment sauter la cervelle, ce gentilhomme... car Razbel s'est tué, Alban, cela n'est pas douteux pour moi. Ah! il était complet, le personnage! Se suicider, quand on a une petite fille de trois ans qui vous retient sur la terre par le collier de ses bras roses!... Voilà pourquoi je dis que Violette aurait dû naître d'un autre!...

ALBAN

Je m'explique mal, s'il en est ainsi, la vénératiou profonde qu'elle a pour la mémoire de son père.

CAMILLE

Encore une comédie d'éducation qu'il a fallu jouer avec elle ! La morale veut que l'on mente en pareils cas. Comme c'est bête, la morale !... Vous serez forcé de continuer cette farce hypocrite, Alban, sous peine de la dépouiller de ce qu'on appelle une illusion sacrée ! Cet ange révère ce monstre ! Elle a son portrait au-dessus de son lit, dans sa chambre, et elle lui fait sa prière, comme à un saint du calendrier. Où s'en vont-elles, ces prières-là ? Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

ALBAN

Je vous écoute, mais je crois déjà savoir...

CAMILLE

Vous ne savez rien du tout. Le chenapan mort et enterré, il ne restait plus à Amélie, les dernières dettes payées, que sa robe de veuve. Le soir où j'arrivai à Paris, elle ne savait pas où dîner. Je fus assez éloquent, cette fois, pour la décider à venir vivre ici, aux Acacias, c'est-à-dire chez moi, car ce petit domaine tourangeau est mon bien héréditaire. J'y suis né, j'espérais y mourir !

ALBAN

Qui vous en empêchera, cousin Camille ?

CAMILLE

Laissez-moi achever. Elle y vint donc, et nous n'eûmes plus d'autres soucis, Amélie et moi, que la santé

et l'éducation de Violette. Elle est aujourd'hui aussi intelligente qu'elle est jolie. Il ne lui reste de ce que j'appelle « le mal parisien », soit de l'influence paternelle, qu'une sensibilité excessive, qu'exalte encore une innocence... séraphique. Prenez-y garde, Alban, prenez-y bien garde ! C'est la vierge dans toute sa pureté idéale. Elle n'a jamais souffert, en quoi que ce soit. L'ignorance de la vie et du mal rend dur quelquefois, et elle vous étonnera par certains jugements naïvement impitoyables qui nous plongent, sa mère et moi, dans la stupeur. Je persiste à croire qu'on vous la donne trop tôt, mais si l'idée vous vient de me demander mon consentement, vous me ferez plaisir, car il est certain que personne n'y songe.

ALBAN

Monsieur Camille des Yvettes, j'ai l'honneur de vous demander la main de celle qui aurait dû être votre fille et qui l'est devenue !

CAMILLE

Oh ! ce n'est pas de moi qu'elle aurait dû être la fille, c'est d'un autre, meilleur que moi !...

ALBAN

Comment d'un autre, meilleur que vous ?... J'avais cru comprendre... je ne comprends plus !...

CAMILLE

Moi, je me comprends. Suffit. A propos, j'allais oublier. Les Acacias, ils sont à elle. Oui, c'est sa dot. Il lui en faut une, n'est-ce pas, c'est l'usage... Une heure ! Diable ! Violette doit être prête : il est temps de filer à la ville. (Il va à une porte et il appelle.) Violette ! Vio-

lette !... Ah çà !... elle n'est plus là haut?... Serait-elle partie sans m'attendre?... Je vais aller voir ce qu'elle devient... A bientôt.

(Camille sort d'un côté, Violette entre de l'autre.)

ALBAN, apercevant Violette.

Mais...

VIOLETTE, lui faisant signe de se taire.

Chut ! Chut !

SCÈNE II

VIOLETTE, ALBAN

VIOLETTE, gaiement.

J'attendais que cousin Camille fût parti pour me montrer. Je sais que maman l'a chargé de m'emmener à la ville pendant la visite de votre oncle. Il paraît que c'est plus convenable et qu'on doit faire semblant de ne rien savoir. Les jeunes filles doivent toujours avoir l'air bête. Tant pis, moi, je veux le voir arriver, votre oncle !... Mais comme il tarde !

ALBAN

Il a dit deux heures. Il n'est pas deux heures... Mon oncle est très exact. C'est une de ses politesses.

VIOLETTE

Maman aussi. Elle est habillée et prête à le recevoir. Pauvre maman, son émotion est plus forte encore que la mienne ! C'est donc bien sérieux, une demande de mariage ! Qu'est-ce que les parents peuvent se dire?...

ALBAN

Vous ne l'imaginez point ?...

VIOLETTE

Si, à peu près pour les mariages de convenances, mais pour les autres, il me semble qu'il n'y a qu'à... constater !

ALBAN

Chère Violette, c'est donc bien vrai que vous m'aimez ?...

VIOLETTE

Mais, Alban, de tout mon cœur.

ALBAN, lui prenant les mains et s'asseyant.

Certes, j'en suis sûr, mais j'ai toujours besoin de vous l'entendre dire, comme si je n'arrivais pas à m'en convaincre. Quel étrange organe que le cœur de l'homme : il n'est peut-être fait que pour souffrir, car jamais on ne se décide à croire au bonheur, même quand on l'a dans la main... répétez-moi que vous m'aimez, ma chère âme.

VIOLETTE

Je vous le répéterai tant que vous voudrez. Je vous aime de tout mon cœur. Je vous aime de tout...

ALBAN, se levant, dépité.

Ah ! ce n'est pas cela !

VIOLETTE, triste.

Qu'est-ce donc alors qu'il vous faut ?

ALBAN, revenant s'asseoir.

Voyons. Écoutez-moi, Violette. Nous allons être mari

et femme. Quelque rustique qu'ait été votre éducation dans cette solitude, vous n'êtes pas sans avoir compris ou deviné ce que c'est que le mariage. Il n'y a pas là qu'un sacrement, suivi d'une assemblée où l'on danse. L'amour que doit inspirer le mari, quand on l'aime, n'est point de même essence que celui dont un père est l'objet par exemple, ou une mère, ou un cousin Camille ! Il donne d'autres gages à l'époux.

VIOLETTE

Vous me prenez pour une sotte, mon ami. Je n'ignore rien des choses que vous dites, si j'en comprends mal le mystère. Je serai heureuse d'être à vous, Alban, oh ! bien heureuse !

ALBAN, respirant.

A la bonne heure ! Camille m'avait inquiété.

VIOLETTE

Qu'est-ce qu'il vous avait dit, Camille ?

ALBAN

Que vous ne m'aimiez pas encore, du moins comme je vous aime.

VIOLETTE

Alors, comment donc m'aimez-vous ? C'est décourageant. Expliquez-moi.

ALBAN

Tenez, si en cet instant même, avant que mon oncle ait parlé à votre mère et que rien ne nous lie encore devant le bon Dieu, si je vous demandais un premier baiser, me l'accorderiez-vous ?...

VIOLETTE

Prenez-le.

ALBAN

Vous n'avez donc pas peur de moi ?

VIOLETTE

Peur de vous, Alban. Vous voulez rire ?

ALBAN, *secouant la tête.*

Eh bien, Camille a raison. Vous ne m'aimez pas encore comme je vous aime.

VIOLETTE

La première fois que je vous ai vu, Alban, il y a six mois, je vous ai aimé tout de suite. C'est vous qui êtes resté longtemps sans vous rendre. Je sentais très bien que vous vous défendiez de moi, et que, si vous aviez osé, vous ne seriez pas revenu aux Acacias. Ma résolution était prise, maman vous le dira. Je ne me serais jamais mariée avec personne. Mais vous êtes revenu, et je suis votre femme... je ne trouve plus rien à vous dire.

ALBAN

O chère âme blanche, ouverte comme un livre sacré, et dans laquelle je n'arrive pas à lire ! Pardonnez-moi, Violette. C'est ma faute. J'ai trop vécu déjà pour vous comprendre.

VIOLETTE, *gaiement.*

Est-il vrai, Alban, que vous avez été un très mauvais sujet ?

ALBAN

Il s'agit de savoir d'abord ce que vous entendez par un mauvais sujet. Je n'ai jamais volé, menti, ni trahi, mais j'ai commis... des dettes, par exemple.

VIOLETTE

Vous avez eu des duels ?

ALBAN

Cela aussi.

VIOLETTE

Et des maîtresses ? (Silence d'Alban.) Répondez-moi ?

ALBAN

Vous savez ce que c'est qu'une maîtresse, Violette ?

VIOLETTE, elle fait un signe de tête affirmatif.

Oui.

ALBAN

Et comment l'avez-vous appris ?

VIOLETTE

Par hasard.

ALBAN

Je l'espère... mais dites. Que savez-vous ?

VIOLETTE

Je sais qu'il y a deux amours.

ALBAN

Qui sont ?

VIOLETTE

Le bon et le mauvais, l'honnête et le déshonnête. Celui que vous éprouvez pour moi est autorisé par la religion, la famille et par la société. C'est un amour qui s'avoue. Il marche à tête levée. Vous pouvez m'en entretenir devant ma mère. Vous me le jurerez à l'église. Il est béni !

ALBAN

C'est vrai ! Eh bien ?...

VIOLETTE

Je vous demandais si vous n'aviez jamais éprouvé l'autre, le mauvais ?...

ALBAN

Le déshonnête, comme vous dites ?...

VIOLETTE

Celui enfin où la femme ne s'appelle plus l'épouse, mais la maîtresse !

ALBAN

Où avez-vous appris cette différence des deux amours, Violette, et celle des deux noms ?

VIOLETTE

Il y a dans le village voisin une paysanne très jolie et très douce. Elle s'appelle Charlotte. Je tricote souvent de petits souliers de laine pour son enfant... car elle a un enfant. Et tout le pays la méprise ! Pourquoi ? Elle a aimé et elle est bonne mère. Seulement l'homme qu'elle a aimé, et qui est le père de son petit, n'était pas son mari. Il l'a abandonnée. Les gens du bourg, qui pourtant ne sont pas méchants pour elle, la nomment en riant : « La maîtresse à Pierre. » C'est à ce sobriquet que je dois d'avoir compris la différence des deux amours. Dites-moi, Alban, avez-vous aimé des femmes que l'on n'épouse pas ? Avez-vous eu un enfant qui n'ait pas le droit, ni le bonheur de vous appeler papa ? Je tiens beaucoup à être instruite de cela.

ALBAN, après un silence de réflexion.

Je n'ai pas eu de maîtresse, Violette.

VIOLETTE

Ah ! tant mieux. Qu'est-ce que vous faisiez à Paris ?

ALBAN

L'apprentissage ordinaire et normal de la vie moderne.

VIOLETTE

Il est fini ?

ALBAN

Il paraît.

VIOLETTE

Alors, vous savez la vie à présent ? C'est sans doute pour cela que votre oncle veut vous marier ?

ALBAN

Non ! je l'ai prié de venir demander votre main à votre mère. L'idée est de moi.

VIOLETTE

Quel homme est-ce votre oncle ? J'ai hâte de le voir. Je voudrais tant qu'il m'aimât. Est-ce qu'il a des cheveux blancs bouclés ?...

ALBAN

Précisément, oui. Vous le connaissez donc ?

VIOLETTE

Non, mais je suis bien contente ! Je l'ai toujours rêvé avec des cheveux blancs bouclés.

ALBAN

C'est votre idéal d'oncle ?...

VIOLETTE

Voici pourquoi. J'ai tout au fond de mes souvenirs d'enfance, un être à demi effacé de ma mémoire qui était divinement bon et qui m'adorait. Il était si bon, Alban, si doux et si beau que j'ai longtemps cru que c'était mon père. Mais personne ne sait ce que je veux dire quand j'en parle, ni maman ni le cousin Camille. Il a pourtant existé, j'en suis sûre, et je le reconnaîtrais, Il suffirait pour cela qu'il m'embrassât de certaine manière, à la fois respectueuse et tendre, qui lui était particulière. Personne ne m'a plus embrassée de cette façon-là.

ALBAN

Et il avait des cheveux blancs bouclés ?

VIOLETTE

Certainement. Quel âge a-t-il, votre oncle ?

ALBAN

Il avoisine la cinquantaine.

VIOLETTE

Est-ce qu'il n'est jamais venu dans ce château que vous habitez depuis six mois ? Car il est à lui, ce château du Mesnil ?

ALBAN

Mon oncle est un voyageur forcené, toujours en route, et qui a fait deux fois déjà le tour du monde : mais il est extrêmement riche et possède beaucoup de terres et de castels où il n'a jamais probablement mis les pieds, par la raison qu'ils ne sont qu'en France. D'ailleurs, s'il était venu au château du Mesnil, votre mère le connaîtrait. Le voisinage est trop immédiat pour

que le comte de Mortagne, qui est un parfait gentilhomme, se soit dispensé de venir rendre ses devoirs à la baronne de Razbel. Il est fidèle à ces mœurs du vieux temps.

VIOLETTE

Avec tout cela, il ne paraît pas, et deux heures vont sonner.

ALBAN

Donnons-lui le temps d'arriver de la gare.

VIOLETTE

Il y a encore une chose que je voulais vous demander, Alban... Il est marié, votre oncle, n'est-ce pas ? Mme la comtesse de Mortagne existe ! où donc est-elle ?

ALBAN

Dans une communauté religieuse ; elle s'y est retirée, à cause d'un grand chagrin de femme, dont elle est inconsolable. Elle n'a point donné d'enfants à son mari.

VIOLETTE

Je comprends. C'est pour cela que votre oncle vagabonde ! (On entend sonner une cloche.) Ah ! mon Dieu ! le voilà ! je me sauve !... si je pouvais seulement l'entrevoir dans la cour ! car enfin c'est aussi mon oncle maintenant.

(Elle va à la fenêtre et regarde. Jeu de physionomie.)

ALBAN, près d'elle.

Eh bien, vous le voyez ! C'est lui ! Il a les cheveux blancs bouclés, comme votre vision du paradis. Êtes-vous satisfaite ? Qu'avez-vous, Violette ?

VIOLETTE, sans l'entendre, elle appelle.

Maman !... non, pas maman, Camille !... non, personne !

(Elle sort en hâte.)

ALBAN, seul.

Tiens !... oh ! non !... c'est absurde ! Oh ! ne pouvoir se guérir de soupçonner le mal tout de suite, et d'abord, en voilà un, ô vie moderne, des fruits amers de ton apprentissage ! Voilà que je doute de mon oncle à présent ! Enfant du siècle, j'ai le regret de vous l'apprendre, mais vous n'êtes qu'un imbécile.

(Entre Conrad.)

SCÈNE III

ALBAN, CONRAD

ALBAN

Mon cher oncle !

CONRAD

Alban ! (Ils s'embrassent.) A la bonne heure ! Tu as bonne mine. Tu as reçu ma dépêche ?

ALBAN

Non. Où l'avez-vous adressée ?

CONRAD

Au château. Est-ce que tu n'y demeures pas ?...

ALBAN

J'y couche seulement. Mais le reste du temps, mon oncle, je suis ici. C'est une vraie passion, je vous assure.

CONRAD

Je l'ai bien vu à tes lettres. Aussi, je vais faire ma

demande tout à l'heure. Tu ne sais pas où il y aurait un peu d'eau, Alban ; j'ai la gorge embrasée par cette poussière de la route.

ALBAN, lui versant un verre d'eau.

De la poussière ? il a plu toute la nuit. Mais il est de fait que vous êtes altéré. En voulez-vous encore ?

CONRAD

Merci, non. Alors tu n'as pas reçu ma dépêche ?

ALBAN

Non, vous dis-je !

CONRAD

De telle sorte que tu ne sais rien encore. Eh bien, mon enfant, ton mariage va être retardé, et par un deuil.

ALBAN

Ah ! Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ?

CONRAD

Ta pauvre tante est morte. J'ai reçu du couvent la nouvelle hier soir, avec une lettre d'elle que je t'apporte et que tu liras. Elle te bénit et te prie d'accepter tous ses biens. C'est une sainte de plus dont le ciel s'enrichit. Je l'ai aimée longtemps. Tu sais la désillusion qui nous a séparés. Dieu n'a pas visité notre couche, et, sans toi, le nom de Mortagne s'éteindrait avec moi. Je suis heureux que tu te décides à le faire revivre, Alban !... Je vais donc adresser ma demande à la baronne de Razbel, et puis, nous partirons ensemble pour rendre les derniers devoirs à ta tante. Y a-t-il quelqu'un pour m'annoncer à la mère de ta fiancée ?

ALBAN

Voilà une belle journée qui commence mal. Si j'étais superstitieux, j'en augurerais quelque menace du sort.

CONRAD

Hâtons-nous, Alban, nous devons repartir par le train de quatre heures.

ALBAN

Mais... nous reviendrons, mon oncle ?

CONRAD

Toi, tu reviendras.

ALBAN

Et vous ?

CONRAD

Ne t'inquiète de rien, je serai là le jour de tes noces. Je n'ai pas les mêmes raisons que toi de demeurer trois mois en Touraine.

ALBAN

Pas même pour jouir un peu de votre magnifique domaine. Vous n'y êtes pas venu... depuis ?...

CONRAD

Depuis dix ans...

ALBAN

Mais à cette époque vous avez dû faire connaissance, au moins par voisinage, avec la mère de Violette ? Elle habitait déjà ce pays.

CONRAD

Je connais en effet la baronne de Razbel.

ALBAN

Et le cousin Camille ?

CONRAD

Et M. des Yvettes.

ALBAN

Et... Violette, alors ?

CONRAD

Oh ! Violette, elle était bien petite ! Ce n'est plus la même, je suppose ! Veux-tu me dire ce que signifie cet interrogatoire ?

ALBAN

Mon oncle !...

CONRAD

Quelle est cette plaisanterie ?

ALBAN

Je m'étais souvent demandé pourquoi vous m'aviez envoyé au Mesnil, et non ailleurs, pour faire retraite de mes péchés. Car, vous en avez, en Bretagne et en Auvergne, des châteaux ! Je crains de comprendre aujourd'hui votre choix de la Touraine. Ah ! mon oncle, mon oncle, ce n'est pas bien, cela... car je l'aime à présent.

CONRAD, *d'une voix troublée.*

Que veux-tu dire ?

ALBAN, *bas à l'oreille de Conrad.*

Elle n'est pas votre fille, au moins ?

CONRAD

Alban !... sur mon honneur, mon enfant, non !... je

te le jure !... elle n'est pas ma fille !... Ah ! plût à Dieu qu'elle le fût ! Est-ce que je ferais cela ? Voici la vérité : d'ailleurs je te la dois, et entre hommes on peut se la dire. J'ai aimé Mme de Razbel, et elle m'a aimé. (Geste d'Alban.) Mais d'abord elle était veuve, et ensuite Violette avait déjà trois ans ! Non, mon enfant, Violette n'est pas ma fille, c'est ce qui t'importe. Ah ! plût à Dieu qu'elle l'eût été, car je la méritais mieux que son indigne père... Mais causons... J'ai donc vécu ici pendant quatre ans, et pendant ces quatre ans Dieu m'a donné, entre deux têtes adorées, toute ma part de bonheur terrestre.

ALBAN

Ce bonheur, qu'est-ce qui l'a brisé ? Car vous aimez encore la baronne, c'est visible.

CONRAD

Un jour vint où Violette eut sept ans, elle pouvait comprendre, deviner. Je partis ; mais je vous avais fiancés dans mon cœur. Je vous cédai la place !...

ALBAN

Maintenant, puisque vous êtes libre ?

CONRAD

Chut ! Mon enfant !

SCÈNE IV

LES MÊMES, CAMILLE

CAMILLE, entrant, à Alban.

Vous n'avez pas vu Violette ? Où diable se cache-

t-elle ? (Apercevant Conrad.) Monsieur de Mortagne!... sacrebleu !

CONRAD

Bonjour, monsieur des Yvettes !... J'espère que vous me remettez, quoique je n'ai pas eu depuis dix ans le plaisir de vous serrer la main. Je suis bien heureux de vous voir.

CAMILLE, embarrassé, balbutiant.

Et moi de même... et moi de même... Vous voyagez toujours?. . Est-ce qu'Amélie est prévenue? Je vais aller lui annoncer votre présence moi-même. (A Alban.) Je ne sais pas où est Violette. Il faut pourtant que je l'emmène à la ville : il le faut absolument. (Il sort à droite.)

CONRAD

Va te préparer à partir, et reviens me prendre dans une heure.

ALBAN

Voici la baronne. (Amélie entre.) Madame, je vous présente mon oncle, M. le comte de Mortagne, et je vous laisse à votre entretien. (A part.) Comme ils sont émus tous les deux !

(Il sort.)

SCÈNE V

CONRAD, AMÉLIE

(Ils restent tous deux immobiles, sans voix, très émus.)

AMÉLIE, d'une voix altérée.

Prenez donc la peine de vous asseoir, monsieur le comte !

(Elle s'assied.)

CONRAD

L'objet de ma visite vous est déjà connu, madame... (Il s'assied.) Vous avez daigné encourager vous-même la tendresse réciproque des deux jeunes êtres qui nous sont chers à l'un et à l'autre. En qualité d'oncle, de tuteur et de seul parent autorisé à une pareille démarche, je vous demande pour mon neveu, Alban de Mortagne, la main de Mlle Violette de Razbel, votre fille.

(Il se lève.)

AMÉLIE

Mon consentement vous est acquis, monsieur le comte. (Elle se lève.) Il ne nous reste qu'à nous assurer de celui de Violette.

CONRAD

Le consentement de Violette, pardon ! de Mlle de Razbel à son mariage avec Alban ? J'avoue que je ne comprends pas très bien.

AMÉLIE

Je vous assure qu'il est nécessaire... (Le regardant.) vraiment nécessaire à cause du nom qu'elle porte et qu'elle va troquer contre le vôtre...

CONRAD

Ah !... Voulez-vous me permettre de vous demander si vous avez lieu de supposer que ce troc lui paraisse un obstacle.

AMÉLIE

C'est ce que je ne sais pas encore moi-même... Ma fille est très fière de son père. Je l'ai élevée, comme c'était mon devoir, dans le respect... aveugle... de sa mémoire. Elle le pare angéliquement de toutes les ver-

tus qu'on rêve à l'homme idéal. Certes, le nom de Mortagne est des plus purs et des plus beaux, et elle le portera dignement, mais celui de Razbel est doublement saint pour elle, du moins jusqu'à présent, à cause de ce père vénéré d'abord, et puis, le cher ange, à cause de moi.

(Elle baisse la tête.)

CONRAD

Amélie!... Est-ce qu'elle sait?...

AMÉLIE

Non... j'espère... mais elle se souvient...

CONRAD

De qui ?...

AMÉLIE

Ah ! vous l'avez trop gâtée, Conrad !...

CONRAD

Il est impossible qu'en dix ans elle ne m'ait pas oublié. Lorsque je suis parti, elle avait sept ans. Elle en a dix-sept.

AMÉLIE

Peut-être nous sommes-nous séparés trop tard... et inutilement. Le cœur des enfants est effrayant. Le mot : toujours, si faux pour nous est vrai pour eux. C'est à croire qu'ils ont la mémoire immortelle. Nous avons tout fait, Camille et moi, pour effacer votre image de cette âme empreinte de vous. Jamais, depuis dix ans, votre nom n'a trouvé d'écho dans cette maison pleine de votre présence, nous l'avons laissé éteindre : oh !... douloureusement !... J'ai congédié sous un mauvais prétexte notre pauvre vieux domestique, Étienne,

qui m'avait vue naitre, et cela, parce qu'il vous avait connu et qu'il vous aimait... Les moindres objets, par où vous reviviez ici, je les ai peu à peu supprimés ou détruits, hélas !... Ne le fallait-il pas ?... Ne devions-nous pas aller jusqu'au bout ?... Je suis restée des années entières sans avoir de vos nouvelles, pour ne pas vous écrire, et surtout pour ne pas recevoir de lettres de vous. Eh bien, malgré tant de soins et de larmes, je ne suis pas sûre de mon ange... Votre réapparition dans ce cadre familier va peut-être réveiller ses souvenirs. Elle comprendra ce que nous avons été l'un à l'autre, le clair miroir se ternira d'un doute, et d'un doute sur sa mère !... Ah ! si vous consentiez à ne pas la voir.

CONRAD

Je m'y résignerai, si vous me l'ordonnez. Je n'en suis pas, moi non plus, à un sacrifice pour elle. On peut tout endurer, Amélie, quand on vous a quittée sans en mourir.

AMÉLIE

Oh ! je vous en prie ! oublions-nous ! C'est fini, cela !

CONRAD

Alors, je ne la verrai pas ?

AMÉLIE

Ce serait plus sage. D'ailleurs, je l'ai envoyée à la ville.

CONRAD

Dix-sept ans !... Qu'elle doit être jolie ! A quels indices en référez-vous pour craindre... oh !... craindre... qu'elle se rappelle son vieil ami Conrad ?...

AMÉLIE

Pas si haut !... Rien que ce nom peut-être y suffirait !... Elle vous a demandé pendant un an, sans discontinuer. Puis, elle vous a boudé de cette absence, longtemps encore. Ensuite, elle s'est mise à recueillir les jouets et les débris de jouets que vous lui aviez donnés, sans se méprendre sur un seul. Enfin, l'oubli a peu à peu envahi son intelligence, éclose aux choses de la vie. Parfois encore, cependant, elle nous posait subitement, à Camille et à moi, des questions qui ressemblaient à des pièges. C'est fini depuis trois ou quatre ans, je le crois. A de certaines heures mélancoliques, les soirs d'été, il lui arrive encore de se sentir troublée. Je l'observe du coin de l'œil... Elle a l'air de vouloir soulever un voile lourd et épais, et c'est celui qui lui masque votre image désormais brouillée, et je l'espère, effacée aujourd'hui par celle d'Alban.

CONRAD, en larmes.

Effacée... oui, il faut l'espérer !...

AMÉLIE

Ah ! mon ami, comme vous l'aimez encore.

CONRAD

Non, non, c'est Alban qui l'aime. C'est lui qu'elle doit aimer. Moi, je suis mort. Je pars, rassurez-vous, je ne la reverrai même pas. L'aurais-je retrouvée d'ailleurs ? Se ressemble-t-elle ?...

AMÉLIE

Quel père vous méritiez d'être et que le sort est injuste !

CONRAD

Je me rattraperai sur l'oncle, plus tard. Quand elle sera Mme Alban. Vous connaitrez mon monstre de neveu! C'est un homme d'élite. Vous verrez!

AMÉLIE

Je le sais. Je vous ai compris de loin, quand vous l'avez envoyé ici et je vous remercie de cette preuve d'estime et d'affection. Alban est le mari né de Violette. Cela devait être, du reste, puisqu'il est des vôtres.

CONRAD

J'ai fait de mon mieux pour corriger l'erreur fatale de nos destinées. Adieu! Embrassez-la pour moi sans le lui dire.

AMÉLIE

Vous avez aimé ma fille plus que moi-même, c'est cela qui m'a vaincue, je crois. Je ne veux pas d'autre excuse devant Dieu!

(Entre Camille.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, CAMILLE

AMÉLIE, apercevant Camille.

Comment? Tu n'es pas à la ville? Et Violette?

CAMILLE

Impossible de mettre la main sur elle. Elle se cache évidemment. Si vous croyez qu'on fait d'elle ce qu'on veut!...

AMÉLIE

Elle est encore à la maison ?

CAMILLE

Ou dans le parc. Aidez-moi à la trouver : elle vous obéit, à vous.

AMÉLIE

Je vous en prie, M. de Mortagne, allez-vous-en ! Violette, ma fille, où es-tu ?...

(Elle sort.)

CONRAD

Obligez-moi, Camille, de m'envoyer mon neveu à la gare. Il devait venir me prendre ici.

CAMILLE

Vous emmenez Alban ?

CONRAD

Pour un jour ou deux. Un deuil de famille. Par où dois-je passer pour ne pas voir Violette ?

AMÉLIE, rentrant.

Elle n'est pas dans sa chambre, ni dans la mienne. Le mieux est que vous demeuriez ici. Je vais la retrouver et je l'emmènerai moi-même hors de portée. (A Camille.) Prends d'un côté et moi de l'autre... (A Conrad.) Dans un quart d'heure vous sortirez. Adieu !

(Elle sort.)

CAMILLE

Qui donc avez-vous perdu, Conrad ?...

CONRAD

Madame la comtesse de Mortagne, ma femme.

CAMILLE

Ah ! (Significatif.) Au revoir, alors ?

(Il sort.)

CONRAD, seul.

Oui, bon Camille, au revoir, si elle m'aimait encore. Mais c'est fini, cela, m'a-t-elle dit ?... Elle ne m'aime plus !... (Entre Violette.) Mon Dieu ! Violette !... Qu'elle est grande !...

SCÈNE VII

CONRAD, VIOLETTE

VIOLETTE, à part.

Je le verrai et je saurai.

(Elle s'avance à petits pas vers Conrad immobile, et va se planter devant lui.)

CONRAD

Mademoiselle... Vos parents vous cherchent...

VIOLETTE

Vous êtes l'oncle d'Alban ?

CONRAD

Oui, mon enfant.

VIOLETTE

Je m'appelle Violette. Appelez-moi de ce petit nom... et vous, quel est le vôtre ?...

CONRAD

Conrad.

VIOLETTE, répétant le nom.

Conrad!... Conrad... Non !... Dites : Violette, pour me faire plaisir.

CONRAD

Violette.

VIOLETTE

Encore. Plus affectueusement.
(Elle tend l'oreille.)

CONRAD, avec émotion.

Violette !

VIOLETTE

Ah ! Et vous êtes l'oncle d'Alban ?
(Elle baisse la tête.)

CONRAD

Et le vôtre bientôt, je l'espère. Adieu !

VIOLETTE, relevant la tête.

C'est vous qui venez de prononcer cet « adieu » là !

CONRAD

Sans doute.

VIOLETTE

Votre main ! (Elle lui prend la main.) Regardez-moi. (Il la regarde...) Embrassez-moi. (Il l'embrasse.) Merci monsieur !
(Elle lui quitte la main et se retire loin de lui. Entre Alban.)

CONRAD

C'est toi, Alban ! Ah ! partons vite !

ALBAN

Vous êtes tout pâle, mon oncle !
(Entrent Amélie et Camille.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALBAN, AMÉLIE, CAMILLE

AMÉLIE, du seuil, à Camille.

La voici. Regarde-la. Elle l'a reconnu !

CAMILLE, à Amélie.

Au bout de dix ans, voyons, c'est impossible. Le cœur n'a pas tant de mémoire.

AMÉLIE, à Violette.

Nous te cherchions partout. Où étais-tu donc ?

VIOLETTE, perdue dans une rêverie.

Quoi, maman ?..

AMÉLIE

Viens que je te présente à M. le comte de Mortagne, l'oncle d'Alban. M. le comte, ma fille, Violette de Razbel.

CONRAD

Nous sommes déjà excellents amis. Mon neveu ne m'avait rien dit de trop de sa charmante fiancée. Un entretien de quelques secondes seulement a suffi pour m'en convaincre.

ALBAN, à Conrad.

Votre demande est faite, mon oncle ?

CONRAD

Et acceptée. Oui !

AMÉLIE

Par moi, seulement.

ALBAN

Oh ! et par cousin Camille. Je lui ai arraché son consentement.

AMÉLIE

Il en reste un à obtenir.

ALBAN

Lequel donc ?

AMÉLIE

Celui de l'intéressée.

ALBAN

C'est vrai. Mon oncle, vous avez la parole.

CONRAD, *à Violette.*

Voulez-vous nous faire l'honneur, mademoiselle, de vous appeler madame de Mortagne ?...

VIOLETTE, *énergiquement.*

Non !...

ALBAN

Violette !...

VIOLETTE

Adieu, Alban !

ALBAN

Adieu ?...

VIOLETTE

Oui, et pour toujours.

(Elle se détourne.)

ALBAN, *à Camille.*

Vous aviez raison, Camille, elle ne m'aimait pas

encore !... (A Amélie.) Adieu, Madame ! (A Camille.) Adieu, cousin ! (A Conrad.) Venez, mon oncle !

CONRAD saluant, à Violette.

Mademoiselle, vous venez de faire à une honnête et vieille famille française la plus rude injure qu'elle ait subie en cinq cents ans, et vous me causez, à moi, la douleur la plus vive que mon âme d'homme puisse supporter. Adieu, mademoiselle !...

VIOLETTE

Adieu, monsieur !...

CAMILLE, à Amélie.

Soyez tranquille. Je ne les laisserai pas partir. Ils n'en ont d'ailleurs envie ni l'un ni l'autre.

CONRAD, à Amélie.

Adieu, madame la baronne.

AMÉLIE

Adieu !

(Conrad et Alban sortent avec Camille.)

SCÈNE IX

AMÉLIE, VIOLETTE

AMÉLIE

Tu vas me dire maintenant quelle est la vraie cause de l'injure que tu as faite à la famille de Mortagne en refusant la main d'Alban que tu aimes... Oui, que tu aimes ! Je t'ordonne de me la révéler.

VIOLETTE

Je n'aime pas Alban. J'ai cru que je l'aimais. C'est cela, je t'assure.

AMÉLIE

Tu mens ! (Elle la prend.) Viens. Parle sans crainte. Je t'ai mise au monde, nourrie, sauvée dix fois de la mort ; tu as en moi cent mères en une. Ton secret douloureux, confie-le-moi, donne-le-moi... (Violette cherche à se dégager.) Non, reste dans mes bras, comme si je te berçais encore pour t'endormir. Aucun mot de ta chère bouche ne peut me blesser. Laisse-les tomber comme ils te viendront, sans en mesurer la portée, ni le sens même... Je te comprendrai. Les plus rudes n'offenseront pas mon oreille... moi aussi, j'ai douté de ceux que j'aimais. Je connais cette torture. Mais à dix-sept ans, le chagrin se double de l'injustice du mal. On a encore le cœur gros des enfants. Dis, Violette, c'est de moi que tu doutes, mon enfant ?...

VIOLETTE

Maman !... laisse-moi !...

(Elle se dégage.)

AMÉLIE

Si ce n'est pas de moi, de qui est-ce ?...

VIOLETTE

Pourquoi le répéter ?... De moi-même !... Le mariage m'effraie... j'aime mieux ne jamais te quitter... qu'est-ce que tu deviendrais, maman, sans ta pauvre petite Violette ?...

AMÉLIE

Il n'a jamais été question entre Alban et nous de la

plus courte séparation. Nous devons tous vivre ensemble. Il suffit d'un mur à abattre entre le Mesnil et les Acacias pour que les propriétés se confondent. Cherche un autre échappatoire et tâche au moins de mieux mentir...

VIOLETTE

Ah ! Que ne suis-je sourde et aveugle !

AMÉLIE

Mais tu crois donc que je ne devine pas ? Je te lis à âme ouverte. Eh bien, puisque tu ne veux pas parler, c'est moi qui vais te le dire, ton secret !...

VIOLETTE

Non, maman... Oh ! pas toi, je t'en prie !

AMÉLIE

Tu me crois donc bien criminelle ?...

VIOLETTE, se bouchant les oreilles.

Je ne t'écouterai pas... je me sauverai plutôt.

AMÉLIE

Ainsi, tu refuses de m'entendre ?... Tu ne veux pas que je me justifie ?... et si tu te trompais pourtant ?...

VIOLETTE résolument.

C'est cela. Je me suis trompée, je me trompe, oui !

AMÉLIE

Alors... épouse Alban !

VIOLETTE

Tu veux que ta fille s'appelle Mme de Mortagne ?

AMÉLIE

Oui, madame de Mortagne, Violette.

VIOLETTE

Je serais donc de la sorte la propre nièce de...

AMÉLIE

De qui ? De Conrad ? Il t'a élevée jusqu'à sept ans.

VIOLETTE

Ah ! je le savais bien que c'était lui !...

AMÉLIE

Eh bien ! Oui ! c'est lui ! Et après ?...

VIOLETTE

Oh ! maman !

AMÉLIE

Qui t'a fait juge de ta mère, toi qui n'es même pas encore femme ?... Sais-tu ce qu'on endure et comment on résiste ? Patience, tu sauras ! Conrad t'a idolâtrée et je l'ai aimé parce qu'il t'aimait plus qu'il ne m'aimait moi-même... Je te plains d'aimer à ton tour, si tu me condamnes.

VIOLETTE

Te condamner, ma mère ? Je te bénis et je veux vivre à tes genoux. Jamais je ne t'ai tant adorée que depuis que je te fais souffrir : mais je ne sais plus : qu'est-ce que vous m'avez appris tous ? Quelles leçons m'avez-vous données de ce qu'on appelle le devoir ? Quels livres ai-je lus ? Où est le mal ?... où est le bien ?... cet homme, qui sort là, est-ce mon père ? si c'est mon père, m'as-tu instruite à vénérer en lui l'incarnation du bon Dieu ?

Pourquoi ne me parliez-vous jamais de lui, ni toi, ni Camille?... mais si c'est l'autre qui est mon père, celui que je prie chaque soir, au pied de mon lit, depuis quinze ans, qu'est-ce que cet autre homme est venu faire dans la maison? Ah! maman, est-ce que je pourrais trahir Alban, même après sa mort?... Être à un autre qu'Alban? Donner son enfant à un autre? Non, mais si on le peut, dis-le-moi, car je n'y vois plus clair en moi; j'ai la nuit dans le cœur; il me semble que je deviens aveugle. Je sens que vous me trouvez méchante, dure, cruelle, et c'est vous qui me torturez!...

AMÉLIE

Ma fille, mon enfant bien-aimée!

VIOLETTE

A quel âge m'a-t-on dit la vérité? Si on me l'a dite aujourd'hui, on m'a donc menti dix-sept ans?... Ma mère, qui as-tu aimé? Mon père... ou l'oncle d'Alban? Et dans ce dernier cas, tu vois bien que je ne peux pas me marier avec son neveu. Il faut que je me sacrifie, que je disparaisse d'une manière ou d'une autre, moi, faute vivante d'une sainte, pour qu'on me pardonne d'être née!

AMÉLIE

Faute! Quelle faute! Êtes-vous folle, ma fille? Je pense que vous l'êtes de parler de faute à votre mère. Quand vous aurez recouvré la raison, vous viendrez me le dire, et je m'expliquerai. A tout à l'heure, j'espère.

(Amélie sort.)

SCÈNE X

VIOLETTE, seule.

Ainsi, l'on a dit de maman ce qu'on dit dans le village de « Charlotte ». La maîtresse à... Ah ! Ah ! (Elle fond en larmes, sur une table, la tête entre les mains.) Ah ! Ah ! (Elle s'essuie les yeux.) L'oncle d'Alban !... Oh ! je le déteste ! Il m'a volé ma mère, qui n'était plus qu'à moi, qui ne devait plus être qu'à moi !... Elle l'a aimé ! C'est lui qu'elle aimait ! Mais pourquoi a-t-il disparu subitement de sa vie ?... Pourquoi l'a-t-il quittée ? abandonnée ? Il ne l'aimait donc plus, lui !... est-ce que cela est possible, ne plus aimer maman ?... non, c'est autre chose. (Se levant.) Ah ! je comprends... mon père aura tout deviné, ou tout appris... c'est de cela qu'il est mort ! Mort de désespoir !... Le remords les aura séparés ensuite. Mais il m'a donc pris mon père aussi ? Le méchant homme ! et l'on veut que je sois la femme de son neveu, sa nièce, moi, Violette de Razbel !... jamais ! (Entrent Conrad et Camille.) Lui !... que veut-il encore ?...

SCÈNE XI

VIOLETTE, CONRAD, CAMILLE

CONRAD

Avant de partir, mademoiselle, je crois vous devoir une explication. Mais pour que vous n'ayez aucune crainte sur son caractère, j'ai prié M. des Yvettes, votre cousin, d'assister à ce dernier entretien.

CAMILLE

Et j'ai accepté tout de suite : tu dois entendre, Violette, ce que M. de Mortagne a à te dire.

VIOLETTE

Si vous en jugez de la sorte, je m'y résignerai, cousin Camille !

CONRAD

Mademoiselle, je n'ai pas le droit de récriminer contre l'arrêt impitoyable, juste, peut-être, qui vous est dicté par votre conscience de jeune fille. J'ai contribué moi-même à vous armer contre moi, n'étant pas étranger à l'éducation qui vous fait si droite... et si cruelle. Vous m'avez jugé comme j'aurais été fier d'être jugé par ma propre fille, si j'avais eu la joie d'en avoir une. Aussi serais-je parti sans me plaindre et sans vous revoir, si j'étais le seul condamné de votre angélique justice. Mais un autre en souffre, qui n'est coupable d'aucune faute, même à vos yeux. S'il y a hérédité pour certains crimes de sentiment, elle ne descend pas de l'oncle au neveu. En outre, Alban vous aime. Ce serait donc pour moi un grand allègement à ce que j'endure de savoir que le châtiment de l'un a racheté le pardon de l'autre et que vous n'enveloppez pas tous les de Mortagne dans une même animosité.

VIOLETTE

Je regrette, monsieur, d'être obligée de vous détromper.

CONRAD

Voilà une dure parole, si dure, mademoiselle, que je me demande si c'est votre voix tendre d'enfant qui

l'a prononcée. Votre refus d'épouser Alban est irrévocable, même si je disparais ?...

VIOLETTE

N'en doutez pas.

CONRAD

Même après ma mort ? (Silence de Violette.) Oh ! mais je vois que je vais être obligé de me défendre. Vous me voyez trop noir et je ne mérite pas tant de haine. Vous permettez, monsieur des Yvettes ?

CAMILLE

Ma foi !... écoutez !... défendez-vous... elle exagère...

CONRAD

Dieu m'est témoin que je m'étais juré de me taire, étant de ceux pour qui rien sur la terre n'est plus vénérable que la candeur de la fiancée. Mais l'honneur a son lis, mon enfant, et vous attentez trop à la blancheur du mien... Si je n'ai pas offert mon nom à votre mère, c'est que je n'étais pas libre d'en disposer. Il existait déjà une comtesse Conrad de Mortagne.

CAMILLE

C'est vrai !

VIOLETTE

On attend.

CONRAD

On vieillit.

VIOLETTE

On meurt.

CONRAD

On ne peut pas toujours. Madame la comtesse de

Mortagne a mis, elle, dix-huit ans à obtenir de Dieu cette faveur. La vie cependant lui était plus odieuse qu'à personne. car elle ne m'avait pas donné d'enfant et elle savait que je ne désirais que cela au monde. Elle est consolée depuis trois jours seulement. Je pense qu'elle me pardonnera, mademoiselle, si je vous prie de m'accorder votre mère pour la remplacer.

CAMILLE

A la bonne heure donc ! Qu'as-tu à répliquer ?

VIOLETTE

Cousin Camille, il n'est point d'usage de demander aux enfants leurs parents en mariage. Si c'est à moi que M. de Mortagne s'adresse, je ne puis lui répondre qu'au nom de quelqu'un qui est mort, lui aussi, que je représente et qui n'a plus d'autre voix que la mienne pour refuser l'offre avec indignation.

CONRAD

Mais, malheureuse enfant, je n'ai jamais connu votre père ! Ah ! Camille, dites-le-lui !...

CAMILLE

Tu avais trois ans quand nous avons rencontré M. de Mortagne, et c'est toi qui lui as sauté au cou la première ! Quant à ton père, il y avait belle lurette qu'il mangeait l'herbe par la racine. Personne ici n'a trompé personne.

VIOLETTE

Si ! J'aimais ma mère, moi aussi, et j'étais sans défense.

CAMILLE

Eh bien ?

VIOLETTE

Eh bien, on me la prenait.

CONRAD, *avec un cri.*

Qui, moi ?... mais je t'aimais plus qu'elle.

CAMILLE

C'est presque à dire. Il t'a adorée, gamine. Tu étais tout pour lui. Ton sourire de bébé lui limitait le monde terrestre et lui commençait le paradis... Si quelqu'un t'a idolâtrée, petite idole, c'est le papa gâteau que voilà ! Sa Violette ! Ah ! grand Dieu ! il en était bête ! on ne pouvait pas y toucher ! Tu vivais sur ses genoux. C'était lui qui te couchait. Tu l'appelais : le bon ami. Et lorsque tu étais malade, il devenait fou et perdait la tête... mais tu as oublié tout cela ! Oh ! les enfants, quels bourreaux !...

VIOLETTE

Je n'avais rien oublié, cousin Camille.

CAMILLE

Alors... puisque le revoilà, courage donc, ingrate !

VIOLETTE

Il est singulier, mon cousin, qu'une telle cause ait en vous son avocat. Le monde se renverse ou bien c'est ma raison. Je croyais que vous représentiez ici ma famille.

CAMILLE

Mais puisqu'il t'offre d'épouser ta mère !

VIOLETTE

Il eût été plus simple de ne pas la quitter, ce me semble. L'excuse de certaines affections, c'est d'être fidèle.

CONRAD

C'est vrai cela, et c'est logique : mais sur ce reproche,

j'en appelle à la jeune fille elle-même. Lorsque vous atteignîtes à l'âge de sept ans, nous comprîmes, votre mère et moi, que nous devions nous séparer. Jamais nous n'avions été plus heureux, mais votre esprit précoce s'éveillait aux choses de la vie. Voir sans savoir, là est le danger pour les âmes des fillettes, miroirs où tout se reflète. L'être nouveau qui naissait en vous et qui me devenait sacré, c'était une autre Violette. La petite femme perçait sous l'enfant... madame Alban apparaissait. Je devais donc choisir entre votre doute ou votre oubli. Quel homme eussé-je été si j'avais hésité ? C'était à moi, bien à moi de souffrir. Je choisis l'oubli. Je partis et vous ne m'avez plus revu. Demandez à Camille si j'aimais encore votre mère, puisque vous ne songez même pas à vous demander si je ne l'aime plus !... et sur ce point, au moins, absolvez-moi.

VIOLETTE, avec effort.

Je ne peux pas... je ne peux pas !...

CONRAD, éclatant.

Ah! qu'est-ce que je t'ai fait, à toi, cruelle enfant ? De quel droit es-tu si sévère avant d'avoir vécu ?.,. Qui t'a appris à juger comme le monde mauvais ? Tu me refuses ta mère que j'ai aimée à cause de toi, que j'adore en toi, parce qu'elle est ta mère et parce que tu es l'enfant qui m'avait été de toute éternité promis d'elle. Tu étais, tu es encore plus que ma fille, tu es le fruit volé de mon unique amour, je te retrouve et tu me repousses de tous les côtés ! A quelle minute as-tu surpris ma tendresse en défaut ?... Quand ai-je failli au respect de ton innocence céleste ?... Il m'a suffi de voir passer une ombre dans ton clair regard pour que je sois parti du paradis ! Pendant dix ans, j'ai usé mon

désespoir sur les routes, sans te voir, sans avoir de tes nouvelles, ne conservant de ma chère Violette qu'une petite poupée avec laquelle tu t'endormais en babillant le soir comme un oiseau !... la voici !... (Il tire une petite poupée.) Faut-il aussi te la rendre ?...

VIOLETTE

Oui !

(Elle reprend la poupée. Parait Alban.)

CONRAD ET CAMILLE

Oh !

VIOLETTE

Il fallait m'élever autrement, alors !

SCÈNE XII

LES MÊMES, ALBAN

ALBAN à Violette.

Je voudrais vous dire un mot, Violette !

CAMILLE

Vous l'avez entendue ? Qu'allez-vous faire ?

ALBAN

Je n'en sais rien. Mais peut-être sert-il quelquefois d'avoir un peu vécu. Nous allons un peu voir si ce que Paris enseigne n'est que mensonges. Emmenez mon oncle et demeurez à portée de la voix.

CAMILLE à Conrad.

Venez, mon pauvre ami !

(Camille et Conrad sortent.)

SCÈNE XIII

ALBAN, VIOLETTE

VIOLETTE

Vous voulez me parler. J'ai moi-même à vous entretenir.

ALBAN

J'écoute.

VIOLETTE

Non, vous d'abord.

ALBAN

Soit !... m'aimez-vous ou ne m'aimez-vous pas ?

VIOLETTE

Je vous répondrai tout à l'heure et quand vous aurez vous-même résolu la question que je vais vous poser. Alban, qu'est-ce que l'amour ?...

ALBAN

Je ne m'attendais pas à vous l'entendre demander : ma déception est profonde. Moi, je vous aime, Violette, et je ne cherche pas à savoir pourquoi, ni à comprendre comment. Je vous aime, voilà tout, et du seul amour qui existe, de l'amour qui ne se définit pas. Quant à vous expliquer l'essence de l'amour, je ne puis : on ne nous l'enseigne pas à l'Université.

VIOLETTE

Je suis de plus en plus sûre qu'il y a deux amours, Alban, l'honnête et... l'autre...

ALBAN

Il y a donc deux natures, s'il y a deux amours.

VIOLETTE

Votre objection est troublante. Il n'y a qu'une nature en effet.

ALBAN

A vous de m'interroger, maintenant !

VIOLETTE

Oui. Qu'est-ce que c'est qu'un amant, Alban ?

ALBAN

C'est un homme qui a une maîtresse.

VIOLETTE

La complice ?

ALBAN

L'étrange définition ! Qui vous l'a apprise ?

VIOLETTE

Personne. Elle vient naturellement. Un amant, c'est un voleur de l'amour, n'est-ce pas ?...

ALBAN

Pourquoi un voleur ? Il ne prend que ce qu'on lui donne. D'ailleurs, il y a des amants illustres, historiques, dont l'humanité est fière. Les poètes chantent publiquement leurs maîtresses.

VIOLETTE

Vous dites qu'ils les chantent ?

ALBAN

Sans doute.

VIOLETTE

Mais l'amour des amants et des maîtresses n'est pas le même que celui des époux... par exemple ?...

ALBAN

Absolument le même.

VIOLETTE

Je m'y perds... Encore un mot. Votre amour, à vous, Alban, est-il aussi l'amour des poètes ?

ALBAN

Oui, il l'est aussi.

VIOLETTE

Alors je pourrais être votre maîtresse et vous pourriez être mon amant ?

ALBAN

A cela je n'ai qu'une réponse. Si votre famille ou la mienne, si votre religion ou la mienne. si votre rang social ou le mien nous interdisaient sans recours d'être l'un à l'autre, qu'est-ce que vous feriez ?...

VIOLETTE

L'un à l'autre, par le mariage ?

ALBAN

Oui, par le mariage.

VIOLETTE

Je mourrais, Alban.

ALBAN

Tu m'aimes donc?

VIOLETTE

De toute mon âme.

ALBAN

Vrai ?

VIOLETTE

Qu'est-ce qui est vrai, si je mens.

ALBAN

Tu ne m'aimes pas assez cependant pour m'accorder ce que je vais te demander.

VIOLETTE

Quoi?

ALBAN

Quelque chose que je n'ai pas voulu te prendre, l'autre jour, quand tu me l'offrais... un premier baiser!...

VIOLETTE

Oh ! Alban ! Oh ! Alban ! Oh ! Alban !

ALBAN

Apaise-toi ! ta révolte est mon triomphe ! Je t'aimerais moins si tout ton cher être n'était point secoué par l'idée de sa profanation. Apaise-toi, chère femme !

VIOLETTE

Il est étrange que la nouvelle demande de ce baiser ait pu me bouleverser de la sorte. Il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire.

ALBAN

Non, Violette. Il ne s'y passe rien que de naturel et de sacré. Assieds-toi là et écoute-moi. Je ne sais pas ce que je vais te dire, mais je sais que les mots qui sortiront de ma bouche seront frappés à l'effigie d'un roi qui n'a pas encore été détrôné... d'abord, je t'aime.

VIOLETTE

Je le sens là, Alban, c'est vrai.

ALBAN

Ensuite, tu m'aimes : par conséquent le pacte est scellé d'homme à femme, et sans qu'il y ait volonté humaine ou fatalité divine capable de nous désunir. Est-ce vrai aussi, cela ?...

VIOLETTE

Oui. Alban.

ALBAN

Mais si tout à coup, au moment où je te parle, la foudre tombait sur moi et m'anéantissait, garderais-tu pour un autre homme le baiser que tu viens de me refuser et que tu me dois ?

VIOLETTE

Mes lèvres seraient closes pour l'éternité.

ALBAN

Jure-le !

VIOLETTE

Je le jure !

ALBAN

Donc, pour l'amour, la mort n'est rien... Mais imagine

que cet Alban, qui t'aime et que tu aimes, ne soit pas Alban, je veux dire qu'il jette le masque d'honnête homme, et qu'il te soit révélé comme un assassin par exemple, traqué par la justice humaine et poursuivi par la colère de Dieu. Que ferais-tu de ton premier baiser d'épouse ?

VIOLETTE

Votre crime deviendrait le mien, l'enfer d'Alban mon paradis.

ALBAN

Jure-le !

VIOLETTE

Je le jure.

ALBAN

Ainsi pour l'amour, le crime n'est rien. Mais si d'autres obstacles, plus grands que le crime, plus infranchissables que la mort, si la loi, armée de l'épée de feu, se dressait entre Violette et Alban, et si au nom d'une société tout entière, elle nous criait : Séparez-vous ! réponds, ô vierge, à qui donnerais-tu ton baiser ?

VIOLETTE

A Alban, hors de toute société, hors du monde habité, n'importe, à Alban !

ALBAN

Jure-le !

VIOLETTE

Je le jure encore !

ALBAN

Ainsi, lois, codes, pactes sociaux, pour l'amour tout est néant. Et si ta mère te disait... non ?

VIOLETTE

Ma mère !... oh ! alors, prends-moi tout de suite !...

ALBAN

Ce n'est pas tout. Si je t'apprenais, moi, que je t'ai menti tout à l'heure en te disant que je n'avais pas eu de maîtresses ? Si je t'avouais que j'en ai eu, comme ceux que tu méprises ou condamnes, me le pardonnerais-tu... à moi ?

VIOLETTE

Vous en avez eu, Alban ?

ALBAN

Oui.

VIOLETTE

Je vous pardonne.

ALBAN

Jure-le !

VIOLETTE

Je le jure !

ALBAN, la baisant.

Il n'y a pas d'autres amours, Violette !

VIOLETTE

C'est à ton tour de me le jurer.

ALBAN

Sur quatre mille ans de joies et de douleurs humaines, je te le jure. Sur tous les faits, sur tous les actes, toutes les traditions, sur tous les chants des poètes, les croyances, les sciences et les arts, sur tout ce qui est

mort et sur tout ce qui doit naître, sur les saisons, les moissons, les vignes, les fleurs et la neige ; sur la mer qui pleure, sur l'éther qui rit, sur le feu qui éclaire et brûle, sur la terre qui multiplie les sèves, sur tout ce que l'on sait et sur tout ce que l'on ignore, il n'y a qu'un seul amour, Violette, le nôtre, je te le jure.

VIOLETTE

Pourquoi ne m'a-t-on pas dit cela? Mon cher époux, enseignez-moi.

ALBAN

Mais tu sais tout, puisque tu m'aimes. Écoute ton cœur battre et ne prends de leçons que de lui. Pour toi, Violette, et pour toi seule, et rien que pour te voir sourire, je puis être un héros ou un monstre, sans cesser d'être un homme devant Dieu. Je puis accomplir les forfaits les plus affreux comme les travaux les plus surhumains, et il n'y aura ni à me louer ni à me blâmer puisque je n'aurai agi que par l'amour que tu m'inspires. Là où l'amour commence, on n'a pas encore trouvé un juge qui ne s'arrête et tremble dans l'angoisse de sa solidarité de misère. Car le vrai juge des choses de l'amour, n'est point encore apparu sur la terre et nul ne peut mesurer l'homme qui aime à sa mesure, ni héros, ni bandit, mais tantôt l'un et l'autre, au gré de la destinée qui ordonne avec vos voix irrésistibles, qui montre avec vos doigts dominateurs, qui récompense avec le paradis de vos baisers.

VIOLETTE

En est-il donc ainsi? Mais alors, je suis une misérable !

ALBAN

Toi, Violette, toi?

VIOLETTE

Laissez-moi. Mère ? Où est ma mère ?...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, AMÉLIE, CONRAD, puis CAMILLE

AMÉLIE, paraissant.

Me voici, mon enfant !

VIOLETTE

Et le « bon ami », je veux aussi le « bon ami ».

CONRAD

Violette, quel nom tu me rends !

VIOLETTE

Et Camille ? Où est Camille ?...

CAMILLE, paraissant.

Présent, gamine !

VIOLETTE, prenant la main d'Alban qu'elle conduit devant Conrad et Amélie. Elle le fait agenouiller devant eux.

Pardon ! maman... et papa !...

LE CAPITAINE FRACASSE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

Représentée au théâtre de l'Odéon
le 16 octobre 1896.

A MON FILS

THÉOPHILE

PERSONNAGES :

ISABELLE, 20 ans.	Mmes	DEPOIX.
CHIQUITA, 15 ans.		MELLOT.
LÉONARDE, 50 ans.		BARNY.
SÉRAFINA, 30 ans.		LESTAT.
ZERBINE. 30 ans.		PIERNOLD.
LE DUC DE VALLOMBREUSE, 25 ans.	MM.	AMAURY.
LE BARON DE SIGOGNAC, 26 ans.		RAVET.
HÉRODE, 50 ans.		LÉON NOEL.
BLAZIUS, 50 ans.		ALBERT LAMBERT.
SCAPIN, 50 ans.		COSTE.
LÉANDRE, 25 ans.		FRANCK.
LE PRINCE DE VALLOMBREUSE, 60 ans.		MONTIGNY.
LE CHEVALIER DE VIDALINC, 20 ans.		D'AVANÇON.
LE MATAMORE, 40 ans.		NOLLOT.
LAMPOURDE, 35 ans.		JANVIER.
MALARTIC, 40 ans.		SIBLOT.
PIERRE, 60 ans.		CORNAGLIA.
AGOSTIN, 30 ans.		GÉMIER.
L'AUBERGISTE, 40 ans.		DARRAS.
LE DENTISTE, 40 ans.		GARBAGNY.

Seigneurs, dames, spadassins, buveurs.

La scène sous Louis XIII.

LE CAPITAINE FRACASSE

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Le château de la Misère. — La salle centrale. — Portraits de famille sur les murailles. — Mobilier d'une gentilhommière, en province, à la fin du seizième siècle ; peu de meubles. — Au fond, grande porte à vantaux doubles, ouvrant sur une cour d'entrée, blanche de givre et éclairée par la lune. — Un vieux pont-levis à demi ruiné donnant sur la campagne se profile aux derniers plans. En scène, à droite, une haute cheminée à manteau, en grès, ornée de l'écusson héraldique des Sigognac : trois cigognes d'or aux ailes éployées, et surmontée d'attributs de chasse. — Dans cette vaste cheminée, un banc et un escabeau de bois. Une garbure, ou soupe aux choux, y cuit sur un feu de brindilles dans une marmite. — A gauche, les premiers degrés et la rampe d'un escalier monumental et vermoulu, qui conduit à l'étage supérieur du castel. — Aspect général de délabrement.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE seul, puis SIGOGNAC

(Pierre seul, assis au coin de l'âtre et écumant la marmite.)

PIERRE

Mon jeune maître tarde à rentrer aujourd'hui.
Mais ce morne castel où suinte l'ennui,

Que délabre la pluie, où le vent hurle et cogne,
Et qu'infestent tous les hiboux de la Gascogne,
Est-ce un gîte pour un beau gars de vingt-six ans ?
Dans ce manoir qui croule et que les paysans
Ont si bien surnommé « Château de la Misère , »
Ses jours vont s'égrenant comme avés de rosaire
Entre un chien famélique, un vieux chat plus pelé
Qu'un manchon hors d'usage, un cheval appelé
Bayard, héréditaire et douce haridelle,
Et moi, plus maigre qu'eux, mais non moins qu'eux fidèle !..

(Il se lève.)

Pauvre baron, si belle lame, et cœur si sûr,
Le dernier de ces preux, qui, dans un champ d'azur,
Ont trois cigognes d'or aux ailes éployées !...
Lui, dont les qualités à leur prix employées,
Propres à tous devoirs et n'y faillissant point,
Fleuriraient une cour de roi, sous le pourpoint
De soldat, le camail d'évêque ou sous la bure
De moine, — il va souper ce soir d'une garbure !
Penser qu'au pied du chou, dont ce maigre festin
Se compose, peut-être un trésor clandestin
Gît depuis deux cents ans caché par un ancêtre,
Sans qu'on sache en quel lieu du jardin il puisse être !

(Entre Sigognac.)

Il en rit quand j'en parle. Ah ! c'est lui, cette fois !

SIGOGNAC

Je viens de voir passer Yolande de Foix !
Elle courait le cerf. Toute une ribambelle
De cavaliers brillants l'escortait !... Elle est belle !...
On eût dit Bradamante au pourchâs de Roger !

PIERRE

Holà ! Mais nous pouvons l'aimer sans déroger !

SIGOGNAC

Elle est riche et je n'ai pour bien que ces ruines !

(Il s'assied et ôte son couvre-chef.)

Pierre, ce feutre mol déteint par les bruines,
Dont la plume n'a plus que l'arête, est pareil
A feu mon cœur ! J'étais en si vil appareil
Que, honteux, je me suis caché. Cette Yolande,
J'entends sonner encor son rire dans la lande !...

PIERRE

Elle vous avait vu ?

SIGOGNAC

Parbleu !

PIERRE

C'est l'important !

SIGOGNAC

Que veux-tu dire ?

PIERRE

Il est toujours réconfortant
D'intimider, quand on est femme et Béarnaise,
Un beau gaillard taillé comme Hercule Farnèse,
Fût-il vêtu du poil de bouc des chevriers.

SIGOGNAC

Je ne veux point l'aimer.

PIERRE

Mais vous le devriez !
En attendant, les choux fondent dans la marmite.
A table, cher seigneur, et qui m'aime m'imite !

(Il se met à manger.)

SIGOGNAC, assis.

Oh ! je rêve, sais-tu de quoi ?... de ce Paris.

Banque du genre humain, qui tient tous les paris
Contre la gloire et la fortune, pour les braves !

(Il se lève).

Assez planter tes choux, ô province, et tes raves !
Paris !... Jérusalem des Gascons, cadédis !..
J'y veux partir ce soir sans un maravédis
En poche, à jeun, et tel que je suis, sur ma rosse !...
Et si je n'en reviens, ami Pierre, en carrosse,
J'aurai du moins changé la rosse en palefroi.

(Avec exaltation.)

Paris ! œil et nombril du monde, où vit le roi !

PIERRE, sans se lever.

L'an du Christ quinze cent quatre-vingt-quatorzième,
Votre père, monsieur, en revint fort abstème,
De ce Paris !... Pourtant, il n'était pas un sot,
Et même il avait pris des places à l'assaut,
Étant de ceux qu'on nomme encor : « Les vainqueurs d'Arq
Le roi Henri disait : « Quand je serai monarque,
« Baron, demande-nous tout ce que tu voudras ! »
Le vainqueur d'Arque est mort au fond d'un lit sans draps,
Ayant payé les frais de sa part d'épopée,
Et pour tout héritage il vous laisse une épée !

SIGOGNAC

Je suis riche, si c'est la sienne !

PIERRE, se levant.

C'est bien dit !

SIGOGNAC

Or ça, maître émérite et bretteur érudit,
L'ennui qu'il fait ce soir est extraordinaire ;
Ouvrons la porte grande à la clarté lunaire,
Et travaillons les coups appelés coups de nuit.

PIERRE

Les coups de spadassins ?... Bon ! Jamais il ne nuit
D'étudier son art, même quand le chat pleure.
Sur les ponts de Paris, on attaque à toute heure.

(Il décroche les fleurets et en tend un à Sigognac.)

C'est la leçon suprême. Après elle, mon cours
D'armes est clos !

(Il va ouvrir la grande porte du fond. On aperçoit la cour du château éclairée au clair de lune, et, au delà du pont-levis, la campagne.)

Il gèle à confire des ours !...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PÉDANT (BLAZIUS)

LE PÉDANT, entre par le pont-levis de la cour.

Seigneurs, de bonnes gens ont besoin de votre aide.

(Il s'avance.)

Les chemins sont mauvais, l'escarpement est raide
Et notre chariot, — c'est celui de Thespis, —
Qui n'est pas par des bœufs, issus du bœuf Apis,
Traîné, — sur le versant coule comme réglisse !
Pour empêcher qu'au bas de la colline il glisse,
Il nous faut quatre bras de plus, ou même deux
Tels que les vôtres.

(Il salue jusqu'à terre.)

Donc ! messager hasardeux,
Je viens à vous, ainsi qu'Hermès va chez Hercule,
Parce qu'il faut qu'un char avance ou qu'il recule !

PIERRE

Vous êtes histrion ?

LE PÉDANT

Comédien plutôt !

A quoi le sentez vous ?

PIERRE, gaîment.

Au charme hottentot

D'un style que la fleur de rhétorique brode.

LE PÉDANT

J'ai l'emploi de Pédant dans la troupe d'Hérode.
Mon nom est Blazius.

SIGOGNAC

Entrez et seyez-vous.

LE PÉDANT

Merci, mais la nuit tombe et nos seigneurs les loups,
Barons du lieu, suivis des renards, leurs vidames,
Sortent en mascarade !... or, nous avons des dames.

SIGOGNAC

Que ne le disiez-vous ?

LE PÉDANT

Cependant les voici.

SIGOGNAC

Va, Pierre, à leur secours.

LE PÉDANT

Encore un coup, merci.

(Pierre sort avec le Pédant. On voit alors venir les comédiennes qui entrent par le préau ; d'abord Zerbine avec Sérafina, puis Léonarde

avec Isabelle. Sigognac va les recevoir, les fait entrer une à une, et garde la main d'Isabelle.)

SCÈNE III

SIGOGNAC, ZERBINE, SÉRAFINA, LÉONARDE et ISABELLE

(Elles portent les costumes de leurs emplois au théâtre.)

SIGOGNAC

Mesdames, tout ici vous appartient, — les choses
Et les gens !

(Il fait asseoir Isabelle près de l'âtre.)

Si j'avais l'art des métamorphoses,
Un souper fastueux surgirait sous vos pas.
Par malheur, je suis pauvre, et le lard des appâts
Avec lesquels je prends souris en souricière
Est ma seule provende !

ZERBINE, en soubrette, riant.

Elle est peu nourricière !
N'ayez cure, monsieur ; à défaut de jambons,
Dans notre humble métier, souvent nous enjambons
D'un jour à l'autre, ainsi qu'on dit des dromadaires
Dont les réfections sont presque hebdomadaires !...
Puis, nous venons d'un bourg où l'on nous a gâtés.
Les bourgeois ont payé leurs places en pâtés,
Saucisses d'Arles, œufs et cotignac de Cette,
Et nous avons encor toute notre recette.

SÉRAFINA, en coquette.

Fi, Zerbine ! laissez la graisse et le saindoux,
Car notre art est de ceux qu'on paie en billets doux.

Quel cas fait d'un pâté le cœur qu'on bat en brèche ?...
Je n'ai jamais eu faim que d'amour !...

ZERBINE, l'imitant.

Et d'eau fraîche !

LÉONARDE, en duègne.

La meilleure recette est quand les échevins
D'une ville, qu'entoure un pays riche en vins,
Nous font tenir de quoi juger de leurs vignobles ;
Tous les autres paiements, à mon gré, sont ignobles.

ISABELLE

Pour moi, quand le public est rétif et nerveux,
Je suis rémunérée au delà de mes vœux,
Et je m'endors gagée autant qu'on le souhaite,
Si j'ai donné la vie au rêve d'un poète...

SÉRAFINA, à Sigognac.

Elle est un peu naïve, et joue au naturel
Les rôles d'ingénue et d'ange incorporel !
Dans les pièces, madame est celle qu'on épouse.

ZERBINE, montrant Léonarde qui s'est approchée du foyer.

Notre chère duègne est cette vieille empouse ;
L'âge dans son emploi cruel la confina,
Et la grande coquette a nom Sérafina.
Quant à moi, je suis la soubrette, monsieur l'hôte ;
Je sers d'après Térence, et j'aide selon Plaute
Les éternels amants, jeunes, pauvres et beaux,
A pousser les vieillards bêtes dans leurs tombeaux !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PÉDANT, HÉRODE, SCAPIN, LÉANDRE, puis LE MATAMORE et PIERRE

LE PÉDANT

L'attelage et le char sont, à l'heure présente,
Remisés. Il convient qu'à l'hôte on se présente...

(Il présente Hérode à Sigognac.)

Cet homme rouge, à panse énorme, est le Tyran.
C'est notre directeur et notre vétéran ;
Paterne et généreux, il incarne sans honte
L'horrible Agamemnon et l'affreux Polyphonte !

SIGOGNAC

Qu'il soit le bienvenu.

HÉRODE, présentant Scapin.

Ce museau de renard
Futé, pointu, narquois, mobile et goguenard,
Est celui de Scapin, le valet des Valères.
Sous son masque de fourbe à ramer en galères,
Dieu, qui cèle la perle au fond des vils écrins,
Cacha le cœur d'un sage et d'un brave à tous crins.

SIGOGNAC

Il est céans chez lui.

SCAPIN, présentant Léandre.

Ci-joint notre Léandre.
L'amour est pour cet homme un jardin sans méandre,
Et tout fleuve à ses pieds se transmue en Lignon.

On a vu des vertus se crêper le chignon
Pour ramasser les gants qu'il jette à la sortie !...

LÉANDRE

Les fleurs de ton bouquet piquent comme l'ortie,
Scapin. Il exagère un peu. Les amoureux
N'auraient rien s'ils n'avaient le beau sexe pour eux.
Je ne suis pas toujours traité de Turc à More,
Mais, voilà tout !

PIERRE

Où donc est votre Matamore ?

ZERBINE

Pas bien loin. Mais il est fendu comme un compas
Et conserve à l'arrière un recul de cent pas,
Ne pouvant s'aligner derrière les calèches
Qu'avec le vent, le cerf, les torrents ou les flèches !

ISABELLE, *intervenant.*

Zerbine, Matamore est un brave compain.
Quant à son étisie, elle est son gagne-pain,
Vous l'oubliez !...

HÉRODE

Elle a raison... Jamais carcasse
Ne sut mieux, pour l'emploi du capitan Fracasse,
Sonner de la ferraille et cliqueter des os
Dans la rodomontade et l'escampativos,
Et, si nous le perdions, ce dont Dieu nous préserve,
Il faudrait remiser le rôle à la réserve :
Or il remplit partout les salles et toujours.

LE MATAMORE, *il entre en tranche-montagne, redressant sa moustache, et terrible, à Sigognac.*

Par l'Enfer et Pluton, roi des sombres séjours,

Monsieur, je vous salue !...

(On éclate de rire. Se tournant timidement vers Isabelle.)

Ai-je émis quelque bourde?

SIGOGNAC

Non point ! mais désarmez : votre rapière est lourde
Et semble vous peser aux flancs !

LE MATAMORE

Je couche avec !
Elle m'adhère ainsi que le manche au rebec.

BLAZIUS

Il dit tragiquement les choses les plus drôles
Et traverse la vie en récitant ses rôles
Comme le perroquet sur sa branche en roseau
Qui ne sait plus parler la langue de l'oiseau.

SIGOGNAC

A votre aise.

PIERRE, à Sigognac.

Monsieur, ne sied-il pas que j'aille
Au village voisin quérir quelque volaille ?
Notre garde-manger est vide.

SCAPIN

Il n'est besoin,
Et nous pouvons ce soir vous libérer du soin.
Les poulets de carton dont on use au théâtre,
Même pour un ascète au jeûne opiniâtre,
Sont mal substantiels, et nous avons dehors
Dans le char, outre un vin assez bon de Cahors
En fiasques, un jambon et du veau de rivière
Que nous irons chercher à bras et sans civière,

Si notre hôte nous fait l'honneur, pour son écot,
De fournir le couvert et d'être du fricot.

TOUS

Bravo, courons au char !

SIGOGNAC, à Pierre.

Le cheval à l'étable.

ZERBINE

Et nous, pendant ce temps, nous dresserons la table !

(Tous les hommes sortent par le fond, sauf Pierre et Sigognac.)

PIERRE, à Sigognac.

Ce sont de bonnes gens, monsieur, ces baladins.

SIGOGNAC, montrant ses portraits de famille.

Que vont dire de moi ces preux et paladins,
Mes aïeux, dont le cœur fut si haut sous l'aisselle ?

ZERBINE, à Pierre.

Voulez-vous m'indiquer l'armoire à la vaisselle ?

(Zerbine sort avec Pierre.)

SCÈNE V

SIGOGNAC, ISABELLE, SÉRAFINA, LÉONARDE

SIGOGNAC, à Sérafina.

Vous cherchez quelque chose ?

SÉRAFINA

Un miroir, s'il vous plaît.

SIGOGNAC

Je n'en ai qu'un ; encore est-il fort incomplet :
Étoilé comme un ciel nocturne de septembre
Et sans cadre!... Je vais l'aller prendre en ma chambre,
Ou plutôt en la vôtre ! Elle possède un lit
D'un style suranné que la mode abolit,
Très vieux, mais où l'on peut dormir sans mauvais rêve.
Une fâcheuse nuit est une peine brève,
Venez et je croirai que cet honneur m'échoit,
De recevoir Minerve et Vénus sous mon toit.

ISABELLE

Montons donc, ma fatigue excède la mesure.

(Sigognac offre son poing à Isabelle, à gauche, et, à droite, à Séra fina, et il les fait monter, de la sorte, par l'escalier conduisant aux appartements supérieurs.)

LÉONARDE, prenant une prise.

Étrange gentilhomme, et bizarre masure !

SCÈNE VI

LÉONARDE, puis, successivement, ZERBINE, PIERRE, HÉRODE, LE PÉDANT, LÉANDRE, SIGOGNAC et MATAMORE.

ZERBINE, portant des linges de table, suivie de Pierre qui porte des serviettes.

Voici de la faïence et du beau linge blancs.

(Elle commence avec l'aide de Pierre à disposer le couvert.)

HÉRODE, entre avec un pâté sur les bras.

Ce croustillant donjon enserre dans ses flancs
Toute une garnison de perdreaux et becfigues !

LE PÉDANT, avec deux bouteilles, entre.

Armons-le de remparts contre l'onde, et de digues
Contre la soif infâme !

LÉANDRE, avec des confiseries.

Ils seront déconfits
Par ces boulets de sucre et de miel !

SCAPIN, avec des pains, entre en écartant Léandre.

O mon fils,
Fais place au pain que Dieu donne à l'homme par tranches,
Par miettes à l'oiseau !...

LE MATAMORE, avec des chandeliers de théâtre, entre.

Les flambeaux à sept branches.
Pour les hymens, et les trépas par coups d'estoc !...
(A Pierre, d'une voix terrible.)

Vous les croyez en or, eh bien, ils sont en toc !

(On rit.)

HÉRODE

A table ! mais où sont nos dames et notre hôte ?

LÉONARDE

Isabelle était lasse, et dans la chambre haute
Ils sont montés tous trois. C'est l'heure des pavots.
J'ai moi-même à remplir certains devoirs dévots
Et je me défends mal du démon qui furète
Si je n'ai bu d'abord quelque vin de burette.

SCAPIN

Nous connaissons les goûts pieux que vous avez !
(Il lui verse à boire.)

Voici pour deux paters.

LÉONARDE, tendant son verre.

Ils valent sept avés !

SIGOGNAC, entrant, à Léonarde.

Madame, l'on me chasse, et c'est vous qu'on demande.

(Léonarde prend la bouteille, la cache sous son manteau et sort.)
(Aux comédiens.)

Prenez place et mangez d'abord. La faim commande.

BLAZIUS

Merci. Les affamés sont comme les amants :
Rien d'aussi doux pour eux que les premiers moments.
Poularde, je vous aime et vous le balbutie.

SCAPIN

Bouteille, mon enfant, rends-toi sans argutie !

LÉANDRE

Bâille-moi tes faveurs, saucisse.

LE MATAMORE

Et toi, veau froid,
Défends ta noble vie et pare ce coup droit !

ZERBINE, à Sigognac.

Seigneur, choquons ces œufs.

SCÈNE VII

SIGOGNAC, ZERBINE, HÉRODE, LE PÉDANT, LÉANDRE, SCAPIN, LE MATAMORE, PIERRE

(Ils se mettent à table.)

HÉRODE, à Sigognac.

A présent je réclame
La parole... Monsieur, c'est jusqu'au fond de l'âme

Que nous sommes touchés !... Bannis par les canons
De l'Église, chrétiens baptisés de faux noms,
Méprisés, déclassés, jugés bons pour la corde,
Nous errons sur la terre à la miséricorde
De Celui qui mourut pour tous et pour chacun,
Mais non pour nous. Pourtant, ce Dieu, s'il n'en est qu'un,
Ne sépare pas plus l'acteur de son poète,
Qu'un jardinier ne fait l'essieu de sa brouette,
Et, si l'on doit le marbre à Monsieur de Rotrou,
Pourquoi ses Venceslas sont-ils jetés au trou ?
Quoi ! Mairet, Cyrano, Garnier et Théophile
Entrent droit dans le ciel, et moi je m'y faufile,
Et je suis chez les boucs placé par Jésus-Christ
Pour avoir déclamé le vers qu'ils ont écrit,
Tandis qu'ils vont parmi les brebis immortelles !
L'Évangile est obscur si les choses sont telles,
Et celui qui nous paît n'est pas le bon berger !
Mais il l'est, puisque vous daignez nous héberger,
Et je voulais prouver d'une façon plus courte
Que l'honneur vous revient d'attaquer cette tourte
Selon les vieux égards dus aux amphitryons.

(Il présente le couteau à Sigognac, qui le plante gaiement dans le pâté.)

HÉRODE, levant son verre.

Au bon Samaritain des pauvres histrions !

LE PÉDANT, même jeu.

A sa fortune !

SCAPIN, même jeu,

A ses aïeux !

LÉANDRE, même jeu.

A sa maîtresse !

LE MATAMORE, même jeu.

A sa lame !

ZERBINE, même jeu.

Aux longs jours que la Parque lui tresse !

SIGOGNAC, se levant.

Au roi !

TOUS

Vive le roi !

SIGOGNAC, tourné vers Zerbine.

Femmes à vos attraits !
L'archer divin dans son carquois a moins de traits
Que n'ont vos yeux, et moins dextrement il en jongle !

LÉANDRE

Pour cette santé-là, je fais rubis sur l'ongle.

HÉRODE

Ne choquerons-nous pas en l'honneur de Paris ?

TOUS

A Paris !

PIERRE, montrant les bouteilles.

Par malheur les flacons sont taris
Jusqu'au dernier !

LE PÉDANT

Pas tous ! Qui me suit à la cave ?

LE MATAMORE

Homme convexe, moi !

LE PÉDANT

Viens donc, homme concave !

(Le Matamore et le Pédant sortent.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins, LE PÉDANT et LE MATAMORE

SIGOGNAC

Vous allez à Paris ?

ZERBINE, un peu grise.

Sans doute. Tout y va,
Et c'est le Chanaan promis par Jéhovah.
Paris est au chrétien ce qu'au Turc est la Mecque,
Le temple, le divan et la bibliothèque,
Mais il y joint encor d'être le rendez-vous
Des pitres, des voleurs, des filles et des fous !...
La cour aime les fous et la ville les pitres.
Et c'est vivre un roman à cent mille chapitres
Que d'arracher les pleurs ou le rire à tant d'yeux
Devant lesquels le pitre et le fou sont des dieux !...
Mais qu'ai-je à bavarder ainsi comme une pie ?
Je crois qu'en m'épargnant vous ferez œuvre pie,
Car la tête me tourne... ouf !...

(Elle s'endort sur une chaise.)

SIGOGNAC, la retenant.

Mais elle va choir ?

LÉANDRE

N'ayez crainte, monsieur, l'oiseau dort au perchoir,
Et Zerbine, pareille aux goules apocryphes,
Sur la pente d'un toit se tiendrait par les griffes.

SCÈNE IX

LES MÊMES, puis LE PÉDANT et LE MATAMORE

LE PÉDANT, des bouteilles sous le bras.

Quel froid ! C'est à donner l'absoute à des bandits !
J'ai la moelle figée et les membres candis !...
Matamore s'allonge, et file, et se dépouille
Comme une stalactite au bec d'une gargouille !...
Il va neiger...

(Il pose les bouteilles sur la table.)

SCAPIN

Buvons. Nous touchons au degré
Où le vin gèle en paille et tourne au vinaigré.

(Entre le Matamore grelottant.)

LE MATAMORE, claquant des dents.

Par Mahom ! cette fois, nous atteignons le pôle
Antarctique !

SIGOGNAC, à Pierre.

Mets-lui ma cape sur l'épaule,
Et devant un grand feu qu'il dorme en mon fauteuil.

(Pierre pousse le fauteuil au Matamore qui le refuse.)

LE MATAMORE

M'asseoir, moi ? Je ne dors que debout, et d'un œil,
Ainsi que les lions !...

(Il s'adosse à la cheminée et s'endort debout.)

LÉANDRE, la langue pâteuse.

Ah ! notre art, un martyre !

(Il s'endort peu à peu.)

HÉRODE

Ton verre, Blazius.

LE PÉDANT, bouchant son verre.

Nenni, je m'en retire !
Le froid coupe la soif et m'a clos le larynx.
Devant ce feu qui chante ainsi qu'une syrinx
Il est doux de griller son lard jusqu'à la couenne !

(Il se roule devant l'âtre que Pierre attise, et s'endort.)

Bonsoir !

HÉRODE, montrant Léandre endormi.

Léandre aussi vient de passer la douane !
Il doit être fort tard, s'il n'est déjà demain.

SCAPIN

Le directeur s'éclipse !

(Hérode roule sous la table de Sigognac.)

Allons, un coup de main,
Monsieur, pour mettre au moins à cul cette bouteille !

(Il verse à boire à Sigognac.)

Vous m'en ferez raison sur le jeune Corneille,
Espoir de Melpomène et gloire de Rouen !

(Ils boivent.)

SIGOGNAC, versant à son tour.

Vous sur Ronsard, rival du cygne mantouan !

(Ils boivent.)

SCAPIN, versant à son tour.

Un autre pour Scarron et pour son Iliade
Travestie, un chef-d'œuvre !

(Ils boivent.)

SIGOGNAC, versant.

Et trois pour la Pléiade !
Pour Baïf, Joachim et pour Remi Belleau !

(Ils boivent trois fois.)

SCAPIN, ivre-mort.

Certes ! leur diamant, monsieur, fut de belle eau,
Mais quel chantre à vos pieds ne chavire et s'étale !

(Il roule sous la table.)

PIERRE, à son maître, en le saluant avec une bouteille vide.

Et la province au jeu mate la capitale !
Les voilà tous partis chez monseigneur Bacchus
Et vous sortez vainqueur déjà de ce blocus.
Compliments et bonsoir !

SIGOGNAC

Va te reposer, Pierre.

PIERRE

Et vous ?

SIGOGNAC

J'ai le fauteuil et je dors sur la pierre !

(Pierre sort.)

SCÈNE X

LES MÊMES, endormis, moins PIERRE, puis ISABELLE

SIGOGNAC

L'aventure est du fait de quelque nécroman,
Et c'est un Scudéri qui conçut ce roman
Picaresque...

(Il va s'asseoir dans le foyer.)

Ma tour, que l'ouragan canarde,
Abrite trois beautés, quatre, si Léonarde
En fut une, je bois et mange à pleins paniers
Et je loge chez moi des excommuniés !...

(S'adressant aux cigognes du cartel à la cheminée.)

De votre champ d'azur et devant ces ivrognes
Vous envolez-vous pas, Mesdames les cigognes ?

(On entend un bruit de pas rapides. Il s'arrête.)

ISABELLE parait au haut de la rampe.

Ah ! monsieur !

(Elle descend vivement.)

SIGOGNAC

Qu'y a-t-il ?

ISABELLE

Je dormais quand soudain
Deux yeux phosphorescents, du côté du jardin,
Se sont ouverts, dardant comme feux de lampyres !
Puis un souffle !... Monsieur... croyez-vous aux vampires ?
Vous riez !

SIGOGNAC

Le vampire a pour nom Belzébuth !
Calmez-vous, c'est un chat. Il n'avait point pour but
De boire votre sang de pourpre incarnadine !
Mais il dort avec moi, de même qu'il y dîne,
Car il m'aime. C'est un de ces vieux angoras
Dédaigneux des greniers, tirant la langue aux rats,
Qui se hissent au rang de personnes humaines
Par un tas de vertus proches des phénomènes,
Et j'avais oublié de vous le présenter.

(Il lui prend la main.)

Mais cordieu ! je prends mal mon temps pour plaisanter,
Et vous avez la main plus froide que le plâtre !
Venez vous ranimer à la flamme de l'âtre.

(Il la conduit à l'âtre, l'y fait asseoir, et jette sur le feu une fascine qui s'embrase.)

ISABELLE, éclairée par le feu.

Je me produis l'effet, tant c'est fol et charmant,
D'être dans son château la Belle au bois dormant,

(Montrant les comédiens endormis.)

Et mes chers compagnons figurent pour leur compte
Les gardes endormis dont parle ce vieux conte !

SIGOGNAC, avant de se relever.

Ah ! que ne pouvez-vous y reposer cent ans !

ISABELLE

Mais vous-même, vous en sortez de temps en temps,
Et vous n'y vivez pas comme ermite en cellule ?
A travers ces forêts où le gibier pullule,
Vous escortez, dans ses chasses, au bord du Tarn,
Yolande de Foix, cette fleur de Béarn ?
Vous êtes l'Actéon de cette chasseresse ?

SIGOGNAC, il se relève.

Non, madame.

ISABELLE

Comment, à votre âge ? Serait-ce
Qu'une autre ?... Mais, pardon.

SIGOGNAC

Je n'ai jamais aimé
Que celle auprès de qui mon père est inhumé !
Quant aux autres !... Je suis pauvre. Or c'est chose grave
Qu'un affront d'où qu'il vienne, alors que l'on est brave,

Et j'aime mieux mourir, solitaire en ma tour,
Que d'engager ma foi sans paiement de retour !
J'attends.

ISABELLE

Qui ?

SIGOGNAC, fièrement.

Celle-là que son bonheur destine
A propager un nom conquis en Palestine !

ISABELLE

Vous êtes fier !

SIGOGNAC

Faut-il ne pas l'être pour vous ?

ISABELLE

Non. Mais vous végétez dans ce nid de hiboux !
N'avez-vous d'autre ami qu'un chat, ni de famille ?

SIGOGNAC, gaîment

J'ai mon chien ! Des amis, la Gascogne en fourmille !
Des parents ? Tous sont morts, et dorment au charnier
Seigneurial, en Dieu, qui me fit le dernier
D'une race fidèle au roi, mais plus antique !

ISABELLE

C'est étrange, mon sort au vôtre est identique.
Je tiens le jour d'un homme en qui le plus grand nom
S'allie aux plus grands biens.

SIGOGNAC

Et qui vous connait ?

ISABELLE

Non.

Monsieur, non !

(Elle se lève.)

La fierté n'est pas votre apanage !
Or, il a délaissé ma mère ! — En mon jeune âge
Il m'aimait. J'ai gardé le souvenir confus
D'un homme débonnaire, ignorant le refus,
Qui souriait penché sur ma barcelonnette !...
La terre est douce à la comédienne honnête
Qui n'aima qu'une fois !... Cornélia, le jour
Où son ami partit, forfaisant à l'amour,
Tomba comme la fleur du sol déracinée
Et le Seigneur a pris cette âme assassinée !...

(Elle se rassied.)

Alors, les bonnes gens que voici, par pitié
Sans doute, et pour payer leur dette à l'amitié
Que ma mère eut pour eux, m'ont recueillie. Hérode
M'apprit son art, un art qui brûle et qui corrode ;
Il n'en savait pas d'autre. Et je roule avec eux !...
Nous dînons quelquefois, ayant pour maître-queux
Le Hasard que ma mère appelait : Providence,

(Avec une révérence gracieuse.)

Et dont tout, cette nuit, confesse l'évidence !

SIGOGNAC

Vous n'avez point cherché votre père ?

ISABELLE, fièrement.

Jamais !
J'aime qui m'aime, et, quand il m'aimait, je l'aimais !
Hérode le connaît, dit-on, mais peu m'importe,
Et la fille, pour lui, comme la mère, est morte.

(A Sigognac distrait et les yeux fixes.)

Vous ne m'entendez plus, et dans vos yeux hagards
Le brouillard d'un soupçon obscurcit vos regards ?

SIGOGNAC

Je vous en fais l'aveu malgré ce qu'il m'en coûte.

ISABELLE, très simplement.

Mais, questionnez-moi, monsieur, je vous écoute !

SIGOGNAC

Quand vous dilapidez à cet art qui vous plaît
Cent trésors, dont un seul est le bonheur complet,
Qui ne vous aimerait alors qu'il vous contemple ?
Si l'amour est un dieu, le théâtre est son temple,
Et moi, qui tiens si mal mes yeux dissimulés,
Je pense aux papillons que vos yeux ont brûlés !

ISABELLE

Vous les plaignez ?

SIGOGNAC

Autant qu'on plaint ce qu'on envie.
Vous arrivez bien tard ou bien tôt dans ma vie :
J'ai peur de vous, autant que j'en ai le désir.

ISABELLE

Votre doute est trop clair, et je crois le saisir.
Oui, toujours sous l'actrice, il faut trouver la femme,
Et c'est par notre emploi même qu'on nous diffame !
C'est ainsi qu'au dormoir nous rêve l'écolier !

SIGOGNAC, significatif.

Madame, vous avez au col un beau collier.

ISABELLE

J'entends. Adieu, monsieur.

SIGOGNAC

Restez, je vous en prie...

Je crains l'inexpliqué comme une tromperie.
Ayez pitié de mon orgueil : il est brutal !
Dur comme mon amour, mais du même métal !
De ce désert landais sauvage gentillâtre,
Je ne sais rien des cours. moins encor du théâtre ;
Quand il faudrait des mots propres à vous toucher,
Je n'en conçois de bons qu'à vous effaroucher.
A vivre avec les loups, on devient loup soi-même,
Mais ces preux que voilà savent que je vous aime.
Dites-leur d'où vous vient ce collier.

ISABELLE

Est-ce aimer
Que de douter d'abord, et d'abord blasphémer ?
Votre désir pourtant est de ceux qu'on exauce.
Il me vient de ma mère, et la pierre en est fausse.
Adieu. J'en ai trop dit moi-même, beaucoup trop !...

SIGOGNAC

Restez ! La jalousie est prompte et va le trot
Chez les Gascons, madame, et, quel que soit mon crime,
Le châtiment le passe où votre voix l'exprime
Par ces cruels adieux qui sonnent comme un glas !
Chez nous, la femme basque use du coutelas.
Vengez-vous, mais restez !

ISABELLE

Je fais mieux, je pardonne
Si sur Dieu, votre mère et la sainte Madone
Vous jurez de vous rendre aux lieux où je dirai.

SIGOGNAC

Quels lieux ?

ISABELLE

Jurez d'abord. Il le faut.

SIGOGNAC

C'est juré.

ISABELLE

A Paris.

SIGOGNAC

A Paris ?

ISABELLE

On y va comme à Rome,
Par tous chemins, dit-on, artiste ou gentilhomme,
Et dans tout équipage ; il suffit que le char
Cahotant qui le mène, y voiture un César !

SIGOGNAC

Mais...

ISABELLE

Qui retient celui que nul amour n'arrête ?
Hérode vous rendra sur notre humble charrette
Votre hospitalité de bon Samaritain.
La craignez-vous ?

SIGOGNAC

Hélas !

ISABELLE

Est-on si puritain ?

(Elle regarde au dehors.)

Des lilas du matin le ciel se couperose.
Ce n'est pas trop le temps d'aller voir si la rose
Qui pour votre Ronsard s'est déclose au soleil
Ouvre sous les frimas son calice vermeil.
Mais offrez-moi le bras à l'antique manière
Et visitons, monsieur le loup, votre tanière.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

ZERBINE, HÉRODE, LE PÉDANT, LÉANDRE,
LE MATAMORE, endormis, DE BRUYÈRES

ZERBINE, endormie. Elle débite et rêve un de ses rôles de soubrette.

Eh ! quoi, monsieur Géronte, à soixante ans passés
Il vous en faut encore ?... Espacez... Espacez !...

DE BRUYÈRES, en chasseur, sur le seuil.

Personne ! ohé ! Je viens au compte d'Yolande !

SCAPIN, endormi et rêvant tout haut.

Ainsi qu'un rat dans un fromage de Hollande !

DE BRUYÈRES, étonné, cherchant qui parle.

C'est toi ? Pierre ! Mais non ! Qui parle ?

HÉRODE, rêvant.

Agamemnon !

DE BRUYÈRES, se tournant d'un autre côté.

Le mur répond !... Prodige imité de Memnon !...

LÉANDRE, endormi, rêve.

Je languis dans vos fers, Amaryllis cruelle !...

LE PÉDANT, même jeu.

A boire !...

LE MATAMORE, même jeu, avec de grands gestes.

Allons, Jupin, empoigne ta truelle !...
Remaçonne le ciel par mes coups lézardé !...

ZERBINE, même jeu, à franche gueule.

Votre feu de Géronte est un feu hasardé,
Un déplorable feu, sans flamme, imperceptible,
Un vieux feu qui s'éteint, faute de combustible !...

DE BRUYÈRES, riant.

L'affriolante fille avec sa bouche en fleur !
Je n'y tiens pas !...

(Il se baisse sur elle et l'embrasse.)

ZERBINE

Ouais !... Voyez l'écornifleur !...

(Elle le gifle à toute volée, s'éveille, et stupéfaite éclate de rire.)

Ma foi, monsieur, tant pis ! Je rêve que je joue !

DE BRUYÈRES, galamment.

Mais, pour le même prix, je tendrais l'autre joue !
— Voulez-vous ?

ZERBINE, elle recule.

Non ! J'y perds !...

DE BRUYÈRES

Méchante !... Pactisons

(Se cachant les yeux avec le bras.)

Mais tempérez d'abord l'ardeur de ces tisons
Qui de vos yeux d'enfer darde et me carabine !

(Il lui prend le coude.)

Comment vous nomme-t-on, ma belle maugrabine ?

ZERBINE, baissant les yeux, agaçante.

Zerbine.

DE BRUYÈRES

Et c'est charmant! Moi, je suis le marquis
De Bruyères... pour vous adorer !

ZERBINE, moqueuse.

C'est exquis !

DE BRUYÈRES, à voix basse.

Le château que j'habite est distant d'une lieue
De la ville prochaine, et touche à sa banlieue.
Vous n'y pouvez aller sans voir son pont-levis
Sur la route.

ZERBINE

Souvent en effet je le vis !

DE BRUYÈRES

J'y donne des régals à toute la province.
Venez-y.

ZERBINE

Comme quoi faudrait-il que j'y vinsse ?

DE BRUYÈRES, lui prenant la taille.

Comme déesse !

ZERBINE

Soit ! mais je m'en ébahis !
Le bruit sans doute est faux qui courait le pays,
Marquis, que vous étiez en pouvoir de marquise,
Fort marié, dit-on ?

DE BRUYÈRES

Formalité requise,
Dans ma caste ! — Je suis surtout le protecteur
Des soubrettes.

ZERBINE, démasquant Hérode qui se réveille.

Alors, parlez au directeur !

(Hérode s'avance, et peu à peu tous les comédiens se réveillent.)

DE BRUYÈRES, à Hérode.

Je ne m'en dédis point, monsieur ; votre venue
Avec tous vos acteurs est chose convenue.
Je dis : tous ! — Votre prix est le mien. Vous aurez
Chez moi gîte et couvert, et serez honorés
D'un parterre à qui plaire est deux fois méritoire.
Yolande de Foix sera dans l'auditoire !
A demain donc !

(Il donne sa bourse à Hérode. — A Zerbine.)

Je pars, madame, et vous attends,
Le cœur et la maison ouverts à deux battants.

(Il lui baise la main.)

HÉRODE, à De Bruyères.

Quelle pièce le mieux à vos goûts s'accommode ?

DE BRUYÈRES, du seuil.

Le « Capitan Fracasse ». Il est fort à la mode.

(Exit De Bruyères.)

HÉRODE, aux comédiens.

Vous l'avez entendu. La Fortune, messieurs,
Attache encore un coup sa roue à nos essieux...
Attelons et partons...

(Léonarde et Sérafina descendent de la rampe.)

SCAPIN

Voici nos écuyères.

ZERBINE, allant à elles.

Mesdames, nous allons au château de Bruyères.

HÉRODE

En route !

SIGOGNAC

Vous partez ?

HÉRODE

Au revoir et merci.

SIGOGNAC

L'ombre retombe donc sur mon âtre obscurci !
Vous partez !... Oh ! déjà, madame !

SCAPIN, à Hérode.

Mais il l'aime !

(A Sigognac.)

Seigneur, ne pourriez-vous nous sortir d'un dilemme ?
Le poète que nous avions nous a quittés
Sans crier gare — on voit de ces iniquités —
Pour cause d'héritage. Or dans notre commerce
Ce collaborateur est utile. Il s'exerce
Sur la route à souder les vers que nous tronquons.
Mais ces bons chevilleurs, habiles et féconds,
Qui savent raboter les nœuds de l'hexamètre
Sont rares et dûment payés. Sans être un maître,
Ronsardisez-vous pas dans votre isolement,
Quand il vente ou qu'il pleut ?

SIGOGNAC

Je rime seulement
En gascon !

HÉRODE

Acceptez cet emploi dans ma troupe,
Et Pégase à Paris vous porte sur sa croupe !

PIERRE

Allez, mon maître, allez ! Le gros homme a raison.
Votre vieux serviteur gardera la maison,
Tandis que vous prendrez Paris comme Henri quatre,
Sachant, autant que lui, boire, aimer et vous battre.
Embrassez-moi. Partez et suivez votre but.
C'est la vie !

SIGOGNAC

Adieu donc !... Mais toi ?

PIERRE

J'ai Belzébuth.

DEUXIÈME TABLEAU

La toile de fond s'enlève, et laisse voir une lande entourée de sapins. — Entrée de la sapinière à gauche, route au fond. — Effet de neige.

SCÈNE PREMIÈRE

AGOSTIN, puis CHIQUITA

AGOSTIN, seul.

Ah ! que de voyageurs les routes sont avares
Qui rejoignent la France et l'Espagne aux Navarres,
Et que les commerçants deviennent casaniers !
Nul ne passe, sinon quelques vagues âniers,
D'absurdes pénitents, des gueux ou de vieux carmes
Mendiants et déchaux !... Les autres ont des armes !
J'ai peur de me gâter la main, tel est mon cas !

(Il tire son poignard de sa ceinture, et il va écouter au fond du côté de la route.)

N'entendrai-je donc point le sifflet de choucas
Par lequel Chiquita m'annonce sa rentrée ?

(Il revient.)

J'ai faim ! La huche est vide et l'outre est éventrée.

(La neige commence à tomber.)

Il reneige !... Que n'ai-je au bout de ce poignard
Un joli ventre, au lieu de ce tronc campagnard !

Des neveux en hériteraient ! On en renifle.

(Il s'exerce à lancer sa navaja sur un arbre. — On entend un long sifflet de choucas au loin.)

Ah ! c'est l'enfant !

(Il répond au sifflet, Chiquita paraît.)

CHIQUITA

Voilà quatre fois que je siffle,
Tu n'entendais donc point ?

AGOSTIN

Non, je dialoguais.

CHIQUITA, jalouse.

Avec qui ?

AGOSTIN

Mais tout seul.

CHIQUITA

Agostin, aux aguets.
Ils viennent.

AGOSTIN

Qui ?

CHIQUITA

Des rois et des reines très riches,
Habillés d'or... Ils ont, en de grandes bourriches,
Des tas de choses, comme en vendent les maudits
A la barbe de bouc, ces juifs, dans les taudis
Desquels nous nous glissons lorsque tu te délabres,
Habits, galons, tapis, miroirs et candélabres,
Des casques empennés de gendarmes défunts
Et d'étranges pâtés qui n'ont pas de parfums !...

AGOSTIN

Combien sont-ils ?

CHIQUITA

Deux gros, deux maigres, un squelette
Terrible !... Le sixième est une femmelette.

AGOSTIN

Des dames ?

CHIQUITA

Quatre. L'une est comme une vapeur,
L'autre un oiseau ; la vieille est sorcière et fait peur.
Quant à la quatrième...

(Avec un élan passionné.)

Agostino, je t'aime !

AGOSTIN, riant.

Corbacche ! Elle est jolie, alors, la quatrième ?

CHIQUITA, sombre, à voix éteinte.

Elle porte un collier de je ne sais quels grains,
Brillants comme les fleurs des champs après les grains !
Mon âme à leur éclat n'est pas habituée.
Tu me le donneras quand tu l'auras tuée.

AGOSTIN

Je te dois bien cela, Mitikida ! C'est dit.
Mais il faut la tuer d'abord. Fais-moi crédit
Pour une heure, et dressons l'embuscade de paille.

(Ils suspendent des mannequins aux sapins.)

Mannequins que le vent seulement entripaille,
Brigands inoffensifs pour messieurs les oiseaux,
Vous fûtes dans vos temps d'illustres damoiseaux

Du palais de la Belle Étoile, et la Grande Ourse
Devenait folle rien qu'à vous suivre à la course,
Quand vous filiez un coche au grand galop la nuit !
Ils sont morts tous les six et c'est ce qui leur nuit ;
Mais leur gloire survit à leur forme étoupée !
Contemple celui-ci qui n'est plus que poupée.
Son magnifique nom fut : Isquibaïval.
C'était un peu ton père. Il n'eut point de rival
Dans l'art de trucider proprement et d'occire !
Le bleu de ce béret lui va comme de cire.
Il te ressemble encor quand on cligne des yeux !

CHIQUITA, fait un signe de croix.

O Notre Dame, ayez son âme dans les cieux !

AGOSTIN

Cet autre, mon ami de cœur, fut Mataserpes,
Gentilhomme ! De gueule échiqueté de serpes
Jointes. Blason parlant ! D'une faucille au vol,
Il divisait en deux un lièvre, à ras du sol.
Et si la lame était droite, de trois fois l'une
Il en plantait le dard dans le rond de la lune !
Quel maître ! Je lui dois le quart de mes talents.
Il est là-haut, si l'on y prend des Catalans !
Mais en prend-on ?

(Il dresse un autre mannequin et le pend à un arbre.)

Réponds, ô grand Lavidalotte,
Devant l'ombre de qui je tire ma calotte.
Un savant ! Il parlait avec les voyageurs,
En leur langue, ma chère ! Et dans les cas majeurs
Il traduisait à Dieu leurs suprêmes prières !
Ah ! qu'il vous engraissa, cyprès des cyprières,
Ifs qu'autour des tombeaux alignent les cordeaux,
Buis bénits !

(Il accroche le quatrième.)

Tu le sais, Florizel de Bordeaux,
Jeune homme d'avenir, espoir de la chiourme,
Qui dans la mer du roi jettes encore ta gourme
Et qui nous reviendras digne de tes anciens !
Car les prédictions des cartomanciens
Sont limpides. Son sort, fixé par leur sentence,
Est d'achever le sept parfait d'une potence.

(Il prend les deux derniers mannequins.)

Mitikida, j'en passe — et suspens — des meilleurs,
Car beaucoup sont allés se faire pendre ailleurs !
Plus dédaigneux de gloire et non moins magnanimes,
Ceux-ci par testament gardent leurs anonymes.

CHIQUITA

Écoute !

(Elle va au fond regarder et revient.)

C'est celui dont j'ai si peur !...

AGOSTIN

Déjà !
Je vais donc dérouiller ma vieille navaja !

(Ils se cachent. Paraît le Matamore.)

SCÈNE II

La scène reste vide un instant. La neige tombe à flocons épais et s'accroît. On voit arriver par la route LE MATAMORE seul. Il marche à pas démesurés, et écarte la neige avec de grands gestes des bras.

LE MATAMORE, il déclame en marchant, sans voir les mannequins.

Vents hyperboréens, bourrasques et rafales
Qui des étangs glacés que Pluton débonda

Opposez une trombe aux marches triomphales
D'un Escobombardon de Papirotonda,
Que vos témérités sont peu philosophales !...

(Il se retourne).

Crois-moi, neige, trêve aux flocons !
Réintègre dans leurs cocons
Toutes ces visqueuses chenilles,
Épais et flasques grappillons
Qui s'estiment des papillons
Et qui n'en sont que les guenilles !...

(Il s'assied au pied d'un arbre.)

CHIQUITA

Lance le poignard.

AGOSTIN

Où ?... Dans ce spectre sans chair
Et transparent ?... L'acier de Tolède est trop cher
Pour le perdre sans fruit à travers des atomes !
Respect aux morts !... Laissons circuler les fantômes !

LE MATAMORE

(Il reprend d'un ton très simple, naturel, avec l'accent d'un homme mélancolique et qui souffre.)

La Bretonne qui file en espérant son fils
Sur le lin de la mer voit tomber l'avalanche !
Bonne vieille, dans l'ombre où luit ton crucifix,
Que mon dernier baiser gonfle ta coque blanche !...
Ah ! malheur aux enfants qui font ce que je fis !...

(Il se redresse à demi sur un genou, et reprend le ton rodomont de son emploi. La neige tombe de plus en plus fort.)

Ça, pour quels édredons plume-t-on tant de cygnes
Chez Jupiter ? Son aigle a-t-elle fait des œufs ?
Carde-t-on de Vénus les couettes insignes ?

Phœbus prit-il un rhume en ce zénith vaseux,
Et faut-il qu'il transpire entre les douze signes ?

(La neige le couvre à moitié. Il interpelle un être imaginaire.)

Plumassier, paix aux oiseaux blancs !
Cette ardeur d'épiler leurs flancs
Immaculés, d'où te sort-elle ?
Prétends-tu qu'il n'en reste pas
De ces prophètes de trépas
Pour chanter ma mort immortelle ?

(Il retombe comme épuisé par l'effort.)

CHIQUITA

A qui donc parle-t-il ?

AGOSTIN

A la neige.

CHIQUITA

On dirait
Qu'il chante, comme les coucous de la forêt.

AGOSTIN

Quelque poète ! Il en ressuscite, pour mordre !
Il tombe... Il va rentrer dans l'enfer... et dans l'ordre.

LE MATAMORE

(Il reprend d'un ton naturel et simple.)

Heureux mes compagnons ! Ils verront la cité,
Que le Louvre retient comme l'ancre un navire !...
La gloire dans notre art, c'est d'être là cité,
D'y créer, à défaut du Cid, un vau-de-vire,
Et d'y manger son pain sans bénédicité.

(Recrudescence de neige. Il est à présent appuyé sur les mains, presque enseveli déjà sous la neige ; il enfle la voix.)

Mourir, moi !... La Camarde en a perdu l'envie !
Si vif j'épouvantais, que sera-ce donc feu ?...
J'apparais, et le Styx sous la barque dévie !...
Je me nomme, et l'Enfer lui-même crie : au feu !...
Ah ! ne m'éveillez pas du sommeil de la vie !...
Corbeaux ! comme vous croassez !
Vous ne croassez pas assez,
Croassez comme pour Hercule !
On n'en a pas par tombereaux
Des côtelettes de héros
A dévorer au crépuscule.

(Sa voix faiblit. La neige le submerge presque totalement. Il parle, comme de loin, en ventriloque.)

Celle que j'aime en aime un autre !... Vieux roman.
Très bête ! Il est fini... ne brûlez point de cierge,
Ne priez pas pour moi !... Je pars sans talisman,
Vêtu du linceul blanc qui sied à l'homme vierge !...
De profundis !... Paris !... Isabelle !... Maman !

(La neige le recouvre ; un silence.)

SCÈNE III

LE MATAMORE, sous la neige; AGOSTIN, CHIQUITA, HÉRODE, SCAPIN, LE PÉDANT, d'abord, puis, SIGOGNAC avec ISABELLE, puis LÉANDRE, avec ZERBINE, SÉRAFINA, LÉONARDE.

HÉRODE, regardant sous la neige, à Scapin.

C'est son empreinte dans la neige ou je m'abuse !

AGOSTIN, se dressant devant eux.

Si vous ne voulez pas que l'on vous arquebuse,
Votre bourse.

LE PÉDANT, riant.

Un voleur ! pas de chance !

HÉRODE, retroussant ses manches.

Charmés !

AGOSTIN

Nous sommes six, plus moi, total sept, tous armés.
Veuillez jeter les yeux sur cet aimable groupe.

(Il montre les mannequins.)

SCAPIN

C'est bon, présente-nous, camarade, à ta troupe.

AGOSTIN, montrant son poignard.

Avec ceci, je tue un cabril à cent pas.

SCAPIN

Vise...

AGOSTIN

Je dis cent pas mesurés au compas.

HÉRODE

Mesure et réussis ! Si tu manques, brave homme,
Il ne me faut qu'un coup pour un bœuf ; je t'assomme.

(Il montre son ventre.)

La cible est ronde, et moins mobile qu'un cabril.

AGOSTIN

Monsieur, je darde au noir, c'est-à-dire au nombril.

(Il lance la navaja. Sigognac, qui vient d'entrer, pare le coup avec l'épée.)

SIGOGNAC

Pardon, c'est mon emploi dans la troupe.

AGOSTIN

C'est lâche !
Il l'avait au mitan.

LE PÉDANT

On rend l'argent. Relâche !

AGOSTIN, aux mannequins.

A moi, vous autres. Feu !

(Les comédiennes paraissent, conduites par Léandre. A leur vue, Agostin se jette devant les mannequins et feint d'arrêter le feu.)

Des dames !... Paix ! assez !...
Depuis quand tire-t-on sur les femmes ?

(Avec un grand geste aux comédiennes.)

Passez !

LÉANDRE, les entraînant.

Venez ! la poudre parle, il sied que l'on s'en aille.

SIGOGNAC

Tant de galanterie en pareille canaille ?...
Voyons donc !...

(Il marche sur les faux brigands, l'épée à la main, pique l'un d'eux et éclate de rire.)

Señoras ! ce sont vos éventails
Qu'il nous faut pour souffler sur ces épouvantails !

(Il jette un mannequin aux pieds d'Isabelle.)

Admirez ces guerriers pour enfants au sevrage !

(Tous rient.)

AGOSTIN

Messieurs, ayez pitié d'un bandit sans ouvrage !
Les bourgeois sont couards et les temps sont hideux !

L'Espagne ne va plus depuis Philippe deux,
Et je suis Espagnol. J'ai même charge d'âme.

HÉRODE, riant.

J'en ai ri pour ma vie entière.

LE PÉDANT

Je me pâme !

SCAPIN

Pour ta bouffonnerie et tes brigands d'osier
Prends ma gourde, mon brave, et bois à plein gosier !

LÉANDRE, avec un geste d'admiration.

C'est du théâtre !

ISABELLE, criant.

Aïe ! Aïe ! on m'étrangle !

CHIQUITA, tirant sur le collier d'Isabelle.

A mon aide,
Agostin, je le tiens ! Le collier ! viens ! il cède !

ZERBINE, dégageant Isabelle.

Qu'est-ce donc, Zingara ? Veux-tu finir.

CHIQUITA, farouche.

Je veux
Le collier !

ISABELLE

Elle m'a déchiré les cheveux,
Et labouré le cou ! Qu'est-ce donc qui te tente
Dans ce pauvre collier ?

AGOSTIN, du haut du talus.

C'est une débutante !
Réponds sans peur.

CHIQUITA

Les grains qui brillent sur la peau !
Les grains ! les grains !

ZERBINE

Quels yeux !

HÉRODE

Mais c'est un oripeau
De théâtre. Pour deux deniers on a la paire.

CHIQUITA, tirant son poignard.

A moi !

SCAPIN

Veux-tu rentrer ton aiguillon, vipère !

CHIQUITA

Mon collier !

ISABELLE lui donne le collier.

Laissez-la. Prends-le, je t'en fais don.

ZERBINE

Regardez, la voilà plus pourpre qu'un dindon
Qu'on complimente ou bien qu'un docteur en Sorbonne.

CHIQUITA, à Isabelle du haut du talus.

Je ne vous tuerai pas, vous, car vous êtes bonne !
(Elle se sauve.)

AGOSTIN, aux comédiens.

Mesdames et messieurs... au revoir... A Paris !
(A Chiquita.)
Attends-moi, Chiquita, tu cours comme souris !
(Il disparait.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins AGOSTIN et CHIQUITA

HÉRODE

Et Matamore ? Où diable est-il ? Il me tracasse
De le trouver. Sans lui, d'ailleurs, plus de Fracasse,
Partant plus de souper au moins jusqu'à Poitiers.
Partageons-nous pour sa recherche en deux moitiés.

LÉONARDE, sinistre.

Ah ! que lugubrement dans la vallée ulule
Ce chien, et de corbeaux comme ce bois pullule !

SÉRAFINA

Taisez-vous, Léonarde, on tremble à vous ouïr.

LÉANDRE

Si vous continuez, je vais m'évanouir.

SCAPIN

A l'unisson, un cri d'appel, tous !...

TOUS, ensemble.

Matamore !

LE PÉDANT, apercevant l'épée du Matamore.

Voyez donc, sous ce tas de neige, une claymore
Gaëlique surgit !... Le sol de ce glacier
Fleurit des fleurs de bronze et des plantes d'acier !

ZERBINE

Qu'avais-je dit ? Ce fer est celui de sa queue
De poêle inséparable !

(Ils découvrent le corps de Matamore)

SCAPIN, se penchant sur lui.

Il a la face bleue
Et les yeux clos, hélas !

ISABELLE, à Sigognac.

L'angoisse qui me mord
Est affreuse. Il m'aimait, sans le dire !

HÉRODE

Il est mort !

TOUS

Mort !

SCAPIN, retenant ses larmes.

Autant que Chéops dessous sa pyramide !
Mais la sienne est de marbre en poudre, et bien humide !
Que Dieu l'ait en son sein, et si Dieu n'en veut pas,
L'enfer étant chauffé lui garde des appas !

(Il éclate en sanglots.)

Il est pétrifié !... C'est sa propre statue !...

(Tous pleurent.)

HÉRODE

Que va-t-on faire ? Il faut qu'on en traite et statue.
Pas un feu de chaumine ou d'auberge ne luit
Dans ce désert de neige immense, et le temps fuit.
Le marquis nous attend. Laisser ce cher cadavre
De notre camarade aux loups, cela me navre !

TOUS

Jamais !

HÉRODE

Alors, il faut souffrir la faim. Le sac
Est vide. Nous l'avons chez monsieur mis à sac.

Divisons-nous. Ceux-ci creuseront une tombe
Au pauvre mort ; ceux-là, devant que la nuit tombe,
Iront chez le marquis lui rendre son argent.
C'est nécessaire aussi. C'est même très urgent,
Car il m'avait payé d'avance et sur parole.

SIGOGNAC

Combien faut-il de temps pour apprendre le rôle
Du Capitan Fracasse en marchant ?

HÉRODE

C'est selon
La mémoire qu'on a.

SIGOGNAC

Le rôle est-il plus long,
Par exemple, qu'un chant de Ronsard ordinaire ?

HÉRODE

Non, certes, mais à quoi tend ce préliminaire ?

SIGOGNAC

Avez-vous la copie ?... On soupera ce soir !

(S'adressant au corps de Matamore.)

Avant que sur l'autel de neige l'ostensoir
Du soleil redescende et termine ta messe
Funèbre, parpaillot, je t'en fais la promesse,
Je te remplacerai, brave acteur.

HÉRODE

Vous pourriez ?...

SIGOGNAC

Pourquoi pas ?

ISABELLE, à Sigognac.

De quel prix vous payer ?

SIGOGNAC

Souriez !

ACTE PREMIER

Poitiers sous Louis XIII. — Une place publique, prolongée par un cours planté d'arbres, orné de statues, et formant terrasse sur la ville. Fond d'églises, de tours, de remparts et de vieux hôtels.

Sur la scène, à gauche, l'hôtellerie des Armes de France, séparée de l'hôtel de Vallombreuse par une ruelle étroite.

Le perron de l'hôtellerie est très large, il a quatre degrés au-dessus du perron, un balcon en fer ouvragé, sur lequel s'ouvre la fenêtre d'Isabelle.

A droite du spectateur, sur la scène, une tonnelle en charmille, annexe de l'hôtellerie, avec une table et des chaises.

Sorties à tous les plans, à droite et à gauche et même au fond, par un escalier de terrasse. Sur cette terrasse des bancs pour les promeneurs.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉRODE, sous la tonnelle, SCAPIN, BLAZIUS, ils entrent.

SCAPIN, à Blazius.

Quoi ! dans ce beau Poitiers où la noblesse embaume,
Pour unique théâtre ils ont un jeu de paume
Délaissé, plein de rats, et vert de mousserons !...

(Soupirant.)

Ah ! Paris, Blazius !...

BLAZIUS

Bientôt nous y serons !...
En attendant, rentrons boire aux Armes de France.
(Il indique l'auberge.)

SCAPIN, apercevant Hérode sous la tonnelle.

Vois donc Hérode : il a comme un air de souffrance !...

BLAZIUS

N'ayant jamais souffert, je ne m'y connais point.
(Ils vont à Hérode qui est perdu dans sa rêverie.)

SCAPIN, à Hérode, il lui frappe sur l'épaule.

Or sus, Hérode, or sus !... Quelle peine te point ?
Te voilà bien maussade, et ton visage d'ogre
Bon enfant est celui d'un nocher sur son dogre
Qui voit autour de lui gambader des requins !...
Nos affaires vont d'or ! L'escarcelle aux sequins
S'est emplie à souhait au château de Bruyères !...
Or sus, buvons à brocs et mangeons à cuillères.
(Hérode secoue la tête.)

BLAZIUS, reprenant.

Quel chagrin tint jamais devant un coup de vin ?...
Nous sommes en Poitou, buvons du poitevin,
Et que je sois l'amant de la mère Gigogne
Si dans le Bourguignon je renâcle au bourgogne,
Jusqu'à l'heure où Paris, m'ouvrant son entrepôt,
Mêlera tous les crus du monde dans mon pot !

HÉRODE, parlant seul, sans leur répondre.

Vingt fois sur cette auberge a niché l'hirondelle,
Cornélia, depuis qu'à ton amour fidèle
Tu mourus, et ta fille habite en ce moment
La chambrette d'où tu partis au firmament !

SCAPIN, montrant à Blazius une fenêtre.

J'en reconnais d'ici la petite fenêtre.

HÉRODE

O pauvre femme, artiste au cœur brave, bon être,
Quelle loi de justice, et dont rien ne défend
Les coupables, ramène avec nous ton enfant
Devant l'antique hôtel des ducs de Vallombreuse ?

BLAZIUS

Cordiable ! Vous avez l'âme assez ténébreuse
Ce jourd'hui. J'entends sonner dans vos propos
Le bruit sombre que font les ciseaux d'Atropos
Dans l'exposition d'Œdipe !... Viens donc boire.

SCAPIN

Il a raison. La lie est au fond du ciboire !
Isabelle est heureuse ; à défaut d'un papa,
Elle a des amis tels qu'au Monomotapa
On n'en saurait trouver de plus zélés ! Elle aime,
Elle est aimée, elle a le meilleur diadème !
Son amant est baron et bon comédien,
C'est, en fait de bonheur, le pain quotidien.
Viens, maître.

(Vallombreuse, suivi de Vidaline, paraît à gauche.)

HÉRODE, l'apercevant, il recule.

Ah ! regardez !... L'illusion cruelle !...
C'est le prince à vingt ans qui sort par la ruelle !

(Les trois comédiens rentrent sous la tonnelle et s'y effacent.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DUC DE VALLOMBREUSE, LE CHEVALIER DE VIDALINC

VALLOMBREUSE, tête nue, en négligé du matin.

Vidalinc, faites-moi grâce de vos discours !
Je sais que me montrer avant l'heure du cours
Sur cette promenade est une chose grave,
Voire déshonorante et dont le trait se grave
Sur le renom de roi du bel air que l'on a !...
Mais il faut que j'enlève une prima dona
Qu'en ce logis je viens de voir à l'instant même
Par une baie ouvrant sur mes jardins !... Je l'aime,
Entrons.

(Il va vers la porte de l'auberge.)

VIDALINC

César, c'est ton : *Veni, vidi, vici !*
Etes-vous assuré qu'elle demeure ici ?
Vit-on jamais déesse à l'auberge descendre ?

VALLOMBREUSE, avec fatuité.

Je croyais avoir dit : je l'aime !...

VIDALINC, timidement.

Et Corisandre ?

VALLOMBREUSE

Qui, Corisandre ?... Ah ! oui, celle d'hier au soir !
Je crois qu'elle était rousse !...

VIDALINC

Ingrat !

VALLOMBREUSE, sévère et dur.

Veuillez surseoir,
Monsieur, à l'homélie!... Entrons céans, vous dis-je.

VIDALINC

Mais Corisandre pleure !...

VALLOMBREUSE

Elle pleure ? ô prodige !
Que ferait-elle donc si j'eusse résisté ?
Chevalier, cet amour tombe de vétusté ;
Il est contemporain de la nuit précédente.

VIDALINC, reculant.

Me brûlent tous les feux inventés par le Dante
Si je vous suis, vêtus, comme on nous voit tous deux,
Sans chapeaux et sans gants, ridicules, hideux,
Et plus pareils à des mendiants incommodes
Qu'à des maîtres du goût et conducteurs de modes !
Par quel vœu de carême êtes-vous obligé
D'attaquer votre dame en petit négligé ?
Voici l'heure du cours : il n'est femme de race
Qui manque au rendez-vous de l'illustre terrasse ;
Tout Poitiers va passer sous votre œil redouté ;
Elle y viendra — jamais vous n'en avez douté —
Prendre de vos regards un brevet de ses charmes ;
Pour le lui délivrer, vous serez sous les armes,
Et votre esclave alors, au hasard de ces bancs,
Connaîtra sa livrée aux tons de vos rubans.

VALLOMBREUSE

Si le conseil est bon, j'aime peu qu'on m'en donne !
J'hésite à le payer, tant le front me bourdonne,

D'un petit coup d'épée... ou bien d'un grand merci !
Rentrons trancher le cas au jeu de reversi.

(Ils rentrent dans l'hôtel de Vallombreuse.)

HÉRODE

Camarades, fuyons et replions bagage !...
Vous avez reconnu le montre à son langage :
Voici le fils du duc de Vallombreuse ! Il est
Le frère de l'enfant qu'enserre son filet !...
Rattrapons le baron qui vague par la ville
Et hors du cher Poitiers détalons à la file.

BLAZIUS

Son frère ? Parle alors !

HÉRODE

Bon ! et notre serment ?
L'avons-nous donc juré, Blazius, en dormant,
De garder ce secret, qui trop les apparente,
A l'amour orgueilleux d'une mère expirante !
Nous en devons l'honneur à la mère tous trois.
Le cours s'emplit. Partons.

(Le cours s'emplit de promeneurs, seigneurs et dames.)

BLAZIUS, à Scapin qui contemple la foule.

Scapin rêve, je crois !
Çà, quel calcul ardu met en double partie
L'imagination que Dieu t'a départie !

SCAPIN

Hélas ! le monde afflue, et dans ces beaux jardins
Traînant vingt Sigisbés à leurs vertugadins
Surgissent des beautés comme fleurs en corbeilles !...
Vois autour de ces fleurs voltiger leurs abeilles
Bourdonnantes, amants, maris, frères, parents,

Dont les élytres d'or, dans les airs transparents,
Pour un rayon reçu rendent un incendie !...
C'étaient des spectateurs assurés ! J'étudie
La recette promise, et compte les bravos
Innombrables ! J'estime en carrosses, chevaux,
Piqueurs et postillons, chaises à porteurs, pages,
Ce qu'à notre guichet il viendrait d'équipages
Si je tambourinais à tous ces argentiers
Que nous jouons ce soir « Fracasse » dans Poitiers.

LE PÉDANT

Oui, ce serait pêcher le poisson par cloyères !

HÉRODE

Mais Zerbine est restée au château de Bruyères.
Son marquis la détient.

LE PÉDANT

La marquise eût mieux fait
D'y garder son Léandre.

SCAPIN

Ah ! Zerbine en effet
Nous manque ! Bah ! coupons, car, en littérature
Dramatique, le beau c'est parfois la rature.

LE PÉDANT

Léonarde d'ailleurs sait le rôle.

SCAPIN, à Hérode.

Voyons,
Veux-tu ? Cinq cents écus dansent dans ces rayons !

HÉRODE, hésitant.

Reste ce Vallombreuse !

LE PÉDANT

Et nos bras ?

HÉRODE

Il est riche

A pâlir !

SCAPIN, frappant son front.

Et ce front, qui n'est jamais en friche.

HÉRODE

Non, j'hésite ! on le dit intrépide et puissant !

LE PÉDANT

Nous partirons ensuite !

HÉRODE, levant les bras.

Ils sont du même sang !

SCAPIN, montrant la foule.

Devant ceci, ton duc ne pèse pas une once !

HÉRODE, résolument.

Viens prendre ton tambour et préparer l'annonce !

(Ils rentrent à l'hôtel des Armes de France. Sérafina et Isabelle paraissent au balcon. Agostin et Chiquita se montrent dans la foule.)

SCÈNE III

ISABELLE, SÉRAFINA, au balcon de l'auberge. AGOSTIN et CHIQUITA dans la foule.

SÉRAFINA, tirant Isabelle.

Ma chère, quel coup d'œil magique !... Quel décor !...
Bravo, Poitiers ! Et bis, les toilettes !... Encor !...

(Elle applaudit.)

Jamais place Royale ou dans les Tuileries
La mode ne roula telles artilleries
De plumes, de satins, de velours et de vairs,
Et les jardins d'amour du grand peintre d'Anvers
Enlacent moins d'amants dans leur charmille rose
Que ce cours de province ! Eh ! vous êtes morose,
Isabelle ! Sortons, et marchons quelques pas.

ISABELLE

Souffrez que pour ma part je ne m'y risque pas !
Les toilettes que j'ai sont d'une garde-robe
Qui veut qu'en pareil cas ma fierté se dérobe.
Puis ce serait le fait d'une folle à lier
D'aller en un pareil jardin sans cavalier.

SÉRAFINA, ironique.

Au fait, que devient donc le baron ? On le cherche
Quand on vous voit ! L'oiseau vole loin de la perche !...

ISABELLE, ferme.

L'ami dont vous parlez sans assez d'embarras
S'il a droit sur mon cœur n'en a pas sur mon bras.

SÉRAFINA, s'excusant.

Pardon !... Mais est-il sain qu'ainsi l'on s'accagnarde
En chambre par ce temps ?... Appelons Léonarde :
C'est un bon chaperon, féroce comme un chien,
Et l'emploi de duègne est justement le sien.

ISABELLE

Bonne duègne, mais, pour qu'elle m'accompagne,
J'attendrai que Poitiers d'abord soit en Espagne !

SÉRAFINA

Quel amour vertueux !...

(Elles restent sur le balcon, à contempler la foule. Chiquita et Agostin sortent de la foule.)

CHIQUITA, bas, dans un coin, à Agostin.

Agostin, sommes-nous
A Paris ?...

AGOSTIN

Non !

CHIQUITA, elle s'assied.

On marche à s'user les genoux,
Toujours, toujours plus loin ! Ah ! que la terre est grande !
Ce Paris, dans lequel il faut que l'on se rende
Pour être heureux, où donc est-il ?...

AGOSTIN, montrant le fond.

Il est là-bas,
Derrière le soleil !...

CHIQUITA

Mes souliers et mes bas
S'en vont, mon Agostin !... Ma jupe s'effiloque !...
Je suis à demi nue et tu n'es qu'une loque !
Au lieu de mendier, ainsi que font les vieux,
Pourquoi ne veux-tu pas que je vole ? C'est mieux.

AGOSTIN

On dit que non.

CHIQUITA

La main qui prend reste d'ivoire,
Mais celle que l'on tend est d'ébène, et si noire

Qu'il faut pendant cent ans la laver sans arrêt !...
A quoi sert le poignard qui me bat au jarret ?
J'ai honte et faim. Assez !

AGOSTIN

Vends ton collier.

CHIQUITA

Tu railles !
J'aimerais mieux ronger la lèpre des murailles.

AGOSTIN

Chante. Le chant se paie et tu sais des chansons.

CHIQUITA

De belles, Agostin, à payer des rançons
De princes, sur des airs du pays de Bohême.
Une surtout, qui brûle et demande qu'on aime,
Et qui vous fait passer la peur dans les cheveux.

AGOSTIN

Ta chanson du poignard ? Chante-la.

CHIQUITA

Tu le veux ?

(Elle agite des castagnettes, Agostin son tambourin. On se groupe autour d'eux.)

ISABELLE, sur le balcon.

Cette enfant ! ce collier ! c'est elle. Pauvre fille !
Et toujours ce brigand pour unique famille.

CHIQUITA, chante [1].

I

Holà ! la belle, Alza ! la laide,
Dès que le mal d'amour vous mord,

(1) La musique de cette chanson, composée par l'auteur, se trouve chez Enoch et Cie, 27, boulevard des Italiens, Paris.

Défendez-vous, car c'est la mort :
On vend des poignards à Tolède !
Il se lit mieux qu'un écriteau
Le serment qu'on signe au couteau
Dans la chair de l'homme qu'on aime
Et l'éternité du contrat
A pour notaire Dieu lui-même
Et le Diable pour magistrat !

(La foule applaudit et se rapproche.)

II

Holà ! la brune, Alza ! la blonde,
L'amour et la mort sont amers ;
Mais, si l'on buvait l'eau des mers,
Vos désirs en tariraient l'onde.
Je sais comment les apaiser :
Ouvre, poignard, ouvre au baiser
Des lèvres, des lèvres, des lèvres,
Chemins par le pape interdits
Par où les voluptés, ces chèvres,
Escaladent le paradis !

III

Holà ! la folle, Alza ! la sage,
Le poignard, c'est la liberté !
Contre toi tout s'est concerté ?
Ouvre à ta pauvre âme un passage
Puisque mort, nul ne souffre plus,
Désolés, malades, perclus,
Vous tous dont le malheur abuse,
Échappez à votre bourreau,
Tirez, tirez, puisqu'elle l'use,
Votre lame hors du fourreau !

AGOSTIN, fait avec son tambourin le tour de la société.

Si vous êtes contents du petit boléro,
Encouragez l'artiste et le caballero

Son père, catholique orthodoxe, pauvre homme,
Qui va pour ses péchés voir le Saint-Père à Rome.

(Entrent Vallombreuse et Vidalinc.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, VALLOMBREUSE, VIDALINC

VALLOMBREUSE, en grand costume.

Place, truand !

(Il écarte Agostin.)

Qui donc autorise les ours
A faire ainsi danser des singes sur le cours ?
Ne vois-tu pas, maraud, quel astre tu nous masques ?

(Il désigne Isabelle au balcon. Jetant sa bourse à Agostin.)

Tiens, ramasse cet or, et va vider dix fiasques
En son honneur ! Elle est ma dame et mon objet !
Je l'aime, — et j'ai formé le sublime projet
D'en être aimé ce soir, moi, duc de Vallombreuse !...

(Rumeurs d'étonnement.)

VIDALINC, à part.

La déclaration est hardie et scabreuse !

ISABELLE, à Sérafina.

Quel est ce fou ? Rentrons, madame, il me fait peur !

(Elle rentre avec Sérafina, le balcon se ferme.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins ISABELLE et SÉRAFINA, puis SIGOGNAC

VALLOMBREUSE, stupéfait, à Vidalinc.

Comment, elle s'en va, chevalier ?

VIDALINC

Ma stupeur
Est horrible !... Le ciel va tomber sur nos têtes !
Vous résister !... L'affront passe les épithètes,
Et jamais on ne vit un phénix de vertu
Aussi... le mot me fuit !...

VALLOMBREUSE, se regardant de la tête aux pieds.

Je suis donc mal vêtu ?

VIDALINC

Vous l'êtes à damner des saintes, je le jure !

VALLOMBREUSE, allant à grands pas.

Chevalier, mon désir s'accroit de la gageure.
Dût la ville sauter avec tous ses faubourgs
Et ma fortune fondre à payer le débours,
Y fallût-il le diable et son sac et sa corde,
J'aurai cette arrogante à ma miséricorde !
D'abord j'entre !

(Il va vers la porte de l'auberge.)

VIDALINC, le suit.

Pardon : dites mieux : nous entrons !
Il sied aux apprentis de suivre leurs patrons,
Puisqu'un ordre propice et qui pour moi milite
Veut que votre planète ait une satellite.

(Il va vers la porte de l'auberge.)

CHIQUITA, à Agostin.

Je te dis que c'est elle et qu'on lui fait du mal.
Pour ceux que j'aime j'ai l'instinct de l'animal
Et je crains ce seigneur que la fureur transporte.
Restons.

VALLOMBREUSE, frappant à la porte.

Qu'on ouvre, et vite, ou j'enfonce la porte !

SIGOGNAC, venant du fond.

Que se passe-t-il donc ici ?

CHIQUITA, bas à Sigognac.

Défendez-vous.

(La porte de l'auberge s'ouvre à deux battants, et tous les comédiens apparaissent, Scapin en tête. Il a son tambour de régisseur sur le ventre, et il en roule à tour de bras.)

SCÈNE VI

VALLOMBREUSE, VIDALINC, CHIQUITA, SIGOGNAC. La foule des promeneurs, et tous LES COMÉDIENS, d'abord excepté ZERBINE. SCAPIN barre la route à Vallombreuse, qui recule, en battant du tambour. Les comédiens se disposent sur le perron comme pour une parade.

VALLOMBREUSE, furieux.

Me barrer le chemin, à moi ! ! Ces gens sont fous !

SCAPIN, à la foule.

Habitants de Poitiers, notre moderne Athènes,
Où l'esprit coule à flots comme l'eau des fontaines
Et qui peut exporter le bon goût par barils,
Une troupe ambulante, espérée à Paris
Par le roi, par la Cour, et par la reine mère,
Fait entre vos remparts un séjour éphémère !...

(Mouvement de Vallombreuse, que Vidalinc retient. Scapin roule aussitôt du tambour. Puis il reprend.)

Son directeur, le sieur Hérode, néanmoins,
Enflammé d'une ardeur dont vous serez témoins
Pour votre municipe et pour vos édifices,
Se résout au plus dur de tous les sacrifices!
Il s'attarde d'un jour, et, non sans quelque effroi,
Il se hasarde à faire attendre... qui?... Le roi!!!

(Vallombreuse s'agite. Scapin roule.)

Donc, spectacle ce soir dans votre jeu de paume;
Car Poitiers sans théâtre est comme un toit sans chaume,
Et le chaume est d'un toit le plus bel ornement.

(Il roule. Sigognac se rapproche de Vallombreuse et de Vidaline. Scapin se fourre l'auriculaire dans l'oreille, l'y agite, et se penchant vers la foule s'adresse à Vallombreuse.)

Qu'est-ce?... Ai-je dans l'oreille un subit cornement?
Quelqu'un me dit, je crois...

(A Vallombreuse.)

N'est-ce pas vous, jeune hom
Quelle pièce vont-ils donner et quelle somme
Nous prendre?

(On rit.)

Je réponds d'abord au plus urgent.
Nous ne travaillons pas pour gagner de l'argent!...
Si les hommes, pareils à leurs frères, les anges,
A leurs besoins communs subvenaient par échanges,
L'artiste troquerait l'art du rire et des pleurs,
Messeigneurs, pour du pain, mesdames, pour des fleurs!

(Il roule.)

Quant à la pièce!... Tout ce que dans le lugubre
Ou bien dans le bouffon notre siècle élucubre,
Tout ce qu'ont fait de beau, de neuf et de hardi
Tristan, Rotrou, Mairet, Garnier, et ce Hardy,

Notre Lope, qui laisse à la critique intactes
Six cents pièces ayant chacune leurs cinq actes !...
Parlez !...
Préfère-t-on Théophile, Scarron,
Cyrano, — glorieux et triple mascaron
Du temple de Thalie, et trinité cocasse
De la farce ?

LA FOULE

Non, non, le « Capitan Fracasse ! »

SCAPIN

Certes, le choix est bon ! nous dûmes y penser,
Et rien de vous l'offrir ne peut nous dispenser,
N'était... qu'hier au soir, madame Proserpine
Nous emprunta pour son salon... notre Zerbine,
Tant le monde aux enfers est peu facétieux !

(La foule s'éloigne.)

Ne vous en allez pas, mesdames et messieurs !
Demeurez un moment ! Zerbine a des émules !

(Il montre les comédiennes et écoute.)

Mais silence !... Écoutez ces clochettes de mules.

(Zerbine saute sur la scène, comme si elle descendait de mulet et entre gaiment.)

TOUS LES COMÉDIENS

Zerbine !

SCAPIN

Qu'ai-je dit ? elle aime trop son art !

ZERBINE, se rangeant avec les autres.

Ah ! Dieu, que j'avais peur de revenir trop tard !

(Roulement formidable de tambour.)

SCAPIN

Votre ville a parlé !... Sur un simple mot d'elle
Proserpine nous rend la soubrette modèle !

(Il flaire les vêtements de Zerbine.)

Diablesse, vous sentez encore le roussi !
Que sera-ce tantôt !... Proserpine, merci !
Donc à ce soir, à moins qu'aux gages Dieu nous casse,
Représentation du « Capitan Fracasse ! »

(La foule applaudit et s'en va peu à peu. Les comédiens rentrent dans l'auberge. Scapin protège leur retraite avec son tambour.)

VALLOMBREUSE

J'y serai, parpaillots !

SCAPIN

Et serez espéré !...

SIGOGNAC, à Scapin.

Quel est donc ce seigneur qui semble exaspéré ?

SCAPIN

Laissez ! un amateur qui nous retient sa stalle.
Mais partons, il est temps qu'on s'apprête et s'installe.

(Ils entrent dans l'auberge.)

CHIQUITA, montrant Sigognac.

Elle est en sûreté maintenant.

AGOSTIN, faisant sauter son argent.

Détalons,
Petite ; nous pouvons, sans user nos talons,
Nourris, vêtus, logés, faisant méridienne,
Arriver à Paris !

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VII

VALLOMBREUSE, VIDALINC

VALLOMBREUSE

Une comédienne !...
C'est ça qui me tient tête !... Ah ! je comprends enfin
Qu'on peut mourir de rage ainsi qu'on meurt de faim !
Elle ne sait donc pas qui je suis, la pécore,
Que je peux la broyer sous mon pied, pis encore,
L'ensevelir vivante en un lieu si profond
Que l'on entend le bruit des morts dans le plafond !...
Elle ignore, la sotte enfant, que ma fortune
Est telle qu'y songer seulement m'importune,
Et que je peux, sans nul dommage essentiel,
Payer la France au roi, puis au pape le ciel
Et racheter encore, après ce pacte infâme,
Par-dessus le marché le salut de mon âme !...
Mais je n'ai qu'à siffler, pour que, de tous ces murs,
Coulent mes spadassins, comme des arbres mûrs
La résine, au travers de l'écorce fibreuse !...

VIDALINC

Je crois que cette femme est folle ! — Un Vallombreuse !

VALLOMBREUSE

Chevalier, allez donc lui redire mon nom.

VIDALINC

Duc, cet ours qui faisait sauter une guenon,
Ne l'empêcha-t-il pas, par son bruit, de l'entendre,
Ce nom, qu'ont répété tous les échos du Tendre

Et qui, comme celui d'Achille en Ilion,
Traduit d'un mot : beauté, valeur et million ?

VALLOMBREUSE, assis.

Vous m'apaisez !...

VIDALINC

Il est naturel et plus sage
De le lui rappeler au moyen d'un message.

VALLOMBREUSE

Une lettre, de moi ?... Monsieur, je ne sais pas
Écrire !... C'est beaucoup de parler, même bas !

VIDALINC

Maintes fois, aux leçons de leurs mères bercées,
Ces filles de théâtre, à l'amour exercées,
Par d'étranges rigueurs pimentant leurs talents,
Jusqu'au pied des autels conduisent les galants.
Un prince, qu'à l'égal des plus fiers on estime,
D'un pareil accident faillit être victime...

VALLOMBREUSE

Qui ?

VIDALINC

Votre propre père, Annibal.

VALLOMBREUSE

Sur ce point
Le silence éternel, monsieur ! N'y manquez point.
D'une sœur que j'avais, Cornélia fut mère.

VIDALINC

Une sœur, vous ?

VALLOMBREUSE

Assez ! La douleur est amère,

Pour l'héritier d'un nom antique et vieillissant,
D'avoir, sans savoir où, cette sœur de mon sang,
Ignoblement mêlée avec la plèbe immonde.

VIDALINC

Mais...

VALLOMBREUSE

Une Vallombreuse est perdue en ce monde !
Aussi, si vous m'aimez, silence et halte-là
Devant Cornélia sa mère !... Car Dieu l'a.

VIDALINC

Qu'il veuille que parmi les modernes actrices
Son exemple n'ait point laissé d'imitatrices !
Du reste en voici deux qui peuvent en trois mots
Nous rendre confiance et soulager nos maux.

(Sérafina et Léonarde sortent de l'auberge. Vidalinc met le chapeau à la main. Vallombreuse se retire à droite.)

SCÈNE VIII

VALLOMBREUSE, VIDALINC, LÉONARDE, SÉRAFINA

SÉRAFINA, à Léonarde.

Hâtons-nous, il me faut deux heures en moyenne
Pour me bien costumer. Triplons le pas, doyenne.

LÉONARDE, voyant Vidalinc qui s'approche par grands cercles et saluant.

Détriple-le plutôt ! un épervier d'amour
Plane sur toi, ma belle... Il resserre le tour...
Il va fondre !... Sens-tu comme son vol surplombe !

VIDALINC, à Sérafina.

Madame...

LÉONARDE

Il a fondu !... Bats de l'aile, colombe !

VIDALINC

Je suis le chevalier de Vidalinc. Vingt ans.
Voulez vous accepter le bras que je vous tends,
Car la rue est déserte et la ville est peu sûre ?
Vous m'avez fait au cœur une rude blessure
Et dont vos yeux ont seuls le doux médicament !

SÉRAFINA, coquette.

Êtes-vous sans maitresse ?

VIDALINC lui prend le bras.

Êtes-vous sans amant ?

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IX

VALLOMBREUSE, LÉONARDE

(Léonarde va pour rejoindre Sérafina, Vallombreuse l'arrête.)

VALLOMBREUSE

Un instant. Vous avez, la vieille, une figure
Assez proxénétique et de fort bon augure,
Et je voudrais jaser avec vous sur ce banc.

LÉONARDE, mettant son capuce.

Seigneur, permettez-moi d'enfiler ce caban,
Car voici le serein. Je suis sujette au rhume,
Ainsi que vous voyez ! ..

(Elle tousse.)

VALLOMBREUSE, tirant une bourse.

J'ai là contre la brume,
Certains caramels d'or réputés souverains.
Goûtez-en !

(Il lui jette de l'or.)

LÉONARDE

Que n'ont-ils même effet sur les reins !
Lorsque mon lumbago me monte à la cervelle,
Je n'entends plus.

(Elle se frotte l'oreille.)

VALLOMBREUSE, redoublant.

Ceux-ci sont contre la gravelle.

LÉONARDE

Pourquoi n'en fait-on pas, en ces jours dépravés,
Qui guérissent du mal d'amour que vous avez ?
N'est-ce pas grand'pitié que de beaux gentilshommes
Souffrent pour les oiseaux volages que nous sommes,
Et qu'on en voie encor s'arracher les cheveux
Qui n'auraient qu'à paraître et qu'à dire : je veux !
Ah ! dans mon jeune temps, vous m'auriez bien surprise
De me montrer quelqu'un dont je ne fusse éprise,
Et l'on ne pleurait pas longtemps sur mon tapis !
Sachez-le, jeunes gens, la chose mise au pis,
Toute femme, — bourgeoise ou vilaine, — marquise,
Comtesse ou vicomtesse, — est d'avance conquise,
Si l'on y met le temps, — Léonarde, — et le prix !
Désignez-moi la vôtre et calmez vos esprits !

VALLOMBREUSE, hautain.

Je n'ai point l'habitude, antique pretintaille,
D'user de ces moyens, bons pour la valetaille

Ou pour les vils pourceaux du culte épicurien,
Et je n'achète pas les cœurs que j'ai pour rien !

LÉONARDE, effrayée.

Que me voulez-vous donc ?

VALLOMBREUSE

Un nom. Comment s'appelle
Votre jeune ingénue ? Allons, vite.

LÉONARDE

Isabelle.

VALLOMBREUSE

Merci. Bonsoir.

(Il tourne les talons.)

LÉONARDE, le rappelant.

Monsieur ! Reprenez vos ducats.
Les garder, ce serait les voler en tel cas.
Isabelle n'est pas pour vous. Je le regrette,
Car à votre couronne il faudrait cette aigrette.

VALLOMBREUSE, revenant.

Vous dites ?

LÉONARDE, lui tendant la bourse.

Reprenez.

VALLOMBREUSE

Expliquez-vous.

LÉONARDE

Ergo...
Ah ! monsieur, qu'il est dur d'avoir un lumbago !
Ergo, vous dissipez votre argent et vos peines.

Cette serrure est close. On n'entre plus ! Les pênes
Discordent de leurs clefs ; on a mis le verrou.

VALLOMBREUSE, avec une autre bourse.

Ne fait-on pas encor des crochets... au Pérou ?

LÉONARDE

Le meilleur n'en vaut rien, même pour qui vous l'offre,
Quand le trésor, seigneur, est déjà pris au coffre.

VALLOMBREUSE

Elle aime ?

LÉONARDE

A tout malheur on peut s'habituer !...

VALLOMBREUSE, menaçant.

Mais un homme pourtant.., cela peut se tuer !...
(Léonarde recule épouvantée.)

Quel qu'il soit, il est mort ! Croyez-en une épée
Qui dans aucun duel ne s'est jamais... trompée.

LÉONARDE

Un duel, avec lui ? C'est un comédien.

VALLOMBREUSE

Alors, je vais le faire abattre, tel un chien !
(Il siffle. Malartic paraît.)

LÉONARDE

Mais vous êtes le diable !

VALLOMBREUSE

On le dit, ma commère.
(Léonarde s'enfuit.)

SCÈNE X

VALLOMBREUSE, MALARTIC

VALLOMBREUSE

A l'œuvre, Malartic.

MALARTIC

Quel en est le sommaire ?

VALLOMBREUSE

Un histrion me gêne. Il entrave le goût
Que j'ai pour sa maîtresse.

MALARTIC

On le jette à l'égout,
Ficelé, sans adresse.

VALLOMBREUSE

On peut aller moins vite.
La mort d'un baladin est chose qu'on évite.

MALARTIC

Basque, Azolan, Labriche et mes Périgourdins,
Bâtonnistes charmants, peuvent, sous leurs gourdins,
Laisser demi-vivant... ou demi-mort votre homme ?

VALLOMBREUSE

Demi-vivant suffit.

MALARTIC

Le paillasse se nomme ?

VALLOMBREUSE

Je l'ignore.

MALARTIC

N'importe. Il demeure ?

VALLOMBREUSE

Cherchez !

MALARTIC, regardant l'auberge.

C'est généralement ici qu'ils sont perchés.
Mais le nom de la dame ?

VALLOMBREUSE

Ah ! s'il faut tout vous dire !...

(Il recule au fond.)

MALARTIC, fièrement.

Votre Excellence a tort d'y dépenser tant d'ire !...
Le coup est de province et ne vaut pas l'argent.
D'ailleurs, nous savons tout, d'hier, par un sergent.
Parfois devant un pot le moins bavard jacasse :
Votre histrion remplit les rôles de Fracasse.
Ils vont sortir tous deux, bras dessus, bras dessous,
Innocemment !... c'est une affaire de deux sous !

VALLOMBREUSE

Je vais donc, de Paris, mander maître Lampourde !

MALARTIC

C'est grave alors ?

VALLOMBREUSE

Voilez votre lanterne sourde.

(Il sort.)

SCÈNE XI

MALARTIC, DES SPADASSINS

MALARTIC, aux spadassins.

Psitt!... Dans les murs! Et quand je marcherai, marchez!

(Il s'enfonce dans la nuit. Zerbine et Léandre sortent de l'auberge.)

SCÈNE XII

ZERBINE, LÉANDRE

ZERBINE, au bras de Léandre, qui butte.

Quels manches de balais avez-vous enfourchés,
Léandre? Vous buttez à chaque pas! — Courage.

LÉANDRE

Je trouve que Poitiers manque un peu d'éclairage.

(Ils sortent au fond. Paraissent Sigognac et Isabelle.)

SCÈNE XIII

SIGOGNAC, ISABELLE

SIGOGNAC, au bras d'Isabelle.

Le doux moment, madame, et que de bonheur j'ai
A tenir sur mon bras votre bras engagé
Dans cette obscurité favorable aux timides!...
Un reflet du couchant dore vos cils humides;

Votre souffle léger fume comme l'encens
Dans le brouillard du soir qu'il embaume — et j'en sens
Flotter autour de moi la volupté discrète !...
Quel bel ordre préside à ce que Dieu décrète,
Et comme j'étais fait pour vous — et vous pour moi !

ISABELLE

Je vous en prie, ayez égard à mon émoi.
Je vous écoute trop ; rendez-moi le silence.

SIGOGNAC

Oh ! comme votre cœur garde sa vigilance
Et que vous êtes sage où je voudrais vous voir
Moins sûre du chemin qu'indique le devoir !
Souvent la question se pose à ma détresse :
M'aimez-vous ?

ISABELLE, tendrement.

Trop déjà pour être ta maîtresse.
Mais, voyez donc. Je crois que nous sommes suivis.

SIGOGNAC, voyant les spadassins.

Calmez-vous. J'ai de quoi tenir le vis-à-vis.

(Il tire son épée.)

Mon épée est fort bonne et dans un temps prospère
C'est celle qu'Henri Quatre a donnée à mon père.

(Il met l'épée à la main, offre le bras à Isabelle et s'en va au fond. Les spadassins sortent des murs et les suivent.)

Dérobez-vous, fuyez. A peine hors du cours
Je vous aurai rejointe... Ah ! marauds !

ISABELLE

Au secours !

(Combat.)

ACTE DEUXIÈME

Le foyer du théâtre d'Hérode dans le jeu de paume de Poitiers. Ce foyer a été improvisé sur la scène même et derrière le rideau qui masque la salle, avec des paravents, des tentures, des tables et des chaises, au milieu même des décors de la pièce. On voit ces décors à l'envers, et la rampe de chandelles. Tableau très pittoresque. Les logettes où les comédiens s'habillent sont faites de paravents bas au-dessus desquels ils peuvent passer la tête. La première à gauche est occupée par Sérafina, l'autre à droite par Zerbine; plus loin celle de Léandre et celle de Scapin.

SCÈNE PREMIÈRE

SÉRAFINA, VIDALINC, dans la logette de droite, ZERBINE et LÉONARDE, dans celle de gauche. LÉANDRE, derrière un paravent, à droite. SCAPIN, derrière l'autre, à gauche. Ils s'habillent pour la comédie.

SÉRAFINA, à Vidalinc qui lui tient un miroir.

Monsieur de Vidalinc, il vient de m'apparoir
Que vous ne savez pas présenter un miroir;
Le vôtre oscille ainsi que piège aux alouettes
Et me montre à la fois huit ou dix silhouettes !...

VIDALINC, galamment.

Ma main obéissait à mes regards distraits
Qui m'en montrent, à moi, mille de vos attraits.

ZERBINE, à Léonarde qui la coiffe.

Charmant !... c'est Alcindor avec sa Cydalise
Et j'entends mon marquis quand il madrigalise !

SCAPIN, derrière le paravent.

Il madrigalisa ?

ZERBINE

Que voulais-tu qu'il fît
Dans l'intervalle ?...

SCAPIN

Bon ! Ta parole suffit !

(Il paraît, sa tête passe au-dessus du paravent.)

Et dans un autre coin de ce château comique
Léandre à la marquise enseignait la mimique !

LÉANDRE, passant la tête.

Scapin, je n'admets pas qu'on gausse là-dessus,
Devant des étrangers surtout !. .

(Il désigne Vidaline.)

SCAPIN

C'est un lapsus !
Au lieu de l'enseigner... tu l'apprenais ! Méprise
N'est pas crime. D'ailleurs que l'on fume ou qu'on prise,
C'est toujours du tabac qu'on absorbe. Le point
Est d'en avoir... du bon !

LÉANDRE

Nous n'en manquâmes point,
Et puisque tu nous mets, Scapin, sur la matière,
Es-tu point connaisseur en fait de tabatière,

(Il en montre une.)

Et ne saurais-tu point estimer au carat
Celle-ci, que revêt un étui nacarat
Et qui me semble d'or, rehaussé de rocailles ?
Comment appelles-tu ces brillants ?

SCAPIN

Des écailles !

(On rit.)

LÉANDRE, vexé.

C'est donc qu'une marquise est un poisson de mer !

SCAPIN, haussant les épaules.

Tiens ! prête-moi du blanc et ne sois point amer.

(Ils rentrent derrière leurs paravents.)

SÉRAFINA, à haute voix.

Mais ne dirait-on pas que cet autre Joconde
Vient d'user jusqu'au tuf les mines de Golconde,
Et que sa tabatière a ruiné du coup
L'art de l'orfèvrerie, en France, et le bon goût !

(A Vidalinc, en minaudant.)

Attestez, chevalier, qu'il en reste aux vitrines,
Des diamants ! Ou bien nous masquons nos poitrines !

(Vidalinc prend son chapeau.)

Vous me quittez ?

VIDALINC

Le temps d'obéir, je reviens.

(Il sort. Sérafina le reconduit en causant.)

ZERBINE, à Léonarde.

Cette Sérafina, qu'elle est forte !

LÉONARDE, l'habillant.

Conviens

Qu'elle a raison. C'est toi la sotte, qui gaspille
Tous les biens où l'amour posa son estampille,
Ta gaîté, ta santé, ton charme et cent appas
Qui sont des capitaux ! Tu ne les places pas.
Ton cœur s'ouvre au soleil ainsi que l'anémone
Et donne son parfum, comme l'on fait l'aumône,
A qui, je le demande ? à ce jeune grigou
Qui te laisse partir sans une perle au cou !

(Zerbine rit.)

Ris ! j'ai fait comme toi, car notre art nous enivre !
J'aimais pour le plaisir d'aimer, j'aimais pour vivre !
Oh ! que je m'en repens ! C'est par les diamants
Qu'on se souvient plus tard du nom de ses amants,
La mémoire s'emplit où s'emplit le bagage
Et je n'ai même pas à te prêter, sur gage,
La pierre précieuse aux reflets assassins
Qui chanterait si bien, ma fille, entre tes seins.

ZERBINE, sortant de sa logette.

Bast ! Tels qu'ils sont, ils sont, Léonarde, et sans pierre !

SCAPIN, sortant habillé du paravent.

C'est-à-dire que j'en cligne de la paupière,
Et que c'est un problème où je demeure coi,
Voire la langue aux chiens, de comprendre pourquoi
Ton marquis, géomètre expert en hémisphères,
Te rejette au milieu des pauvres mammifères !

ZERBINE

Me rejette ?... Gageons ton œil contre un œillet
Qu'il est au premier rang de l'orchestre.

SCAPIN, regardant par une fente du rideau.

Il y est !

ZERBINE

Mon cher, si je voulais, je le conduirais paître,
Ce fils de saint Hubert, pléthorique et champêtre,
Qui m'a tenue au fond d'un pavillon sous bois
Dix jours, sans me lâcher le petit bout des doigts,
Et je lui mangerais dans la main sa fortune.
Ce que je suis pour lui, c'est cent femmes en une,
Moi, si l'on veut, et puis tous mes rôles en moi.
Tous ces types rêvés qui sont de mon emploi
Et que je réalise aux clartés des chandelles,
Il les poursuit en moi comme il me cherche en elles;
L'illusion lui donne et lui borne l'amour.
Je m'en suis convaincue au dixième jour,
Et, comme je manquais de costumes propices,
Je reviens en chercher dans la boîte aux épices.

SCAPIN

Tu seras donc toujours folle?

ZERBINE

Jusqu'au trépas!
Mais avec tout cela le baron ne vient pas.

LE PÉDANT, *entrant.*

Je viens d'aller jeter un coup d'œil dans la rue!
Dire que l'on se presse est faible, l'on se rue
Au contrôle. Le brave Hérode est sur les dents!
Tout Poitiers veut entrer! On a trois accidents
De voitures, déjà! La salle est si remplie
Que l'on ne pourrait pas y glisser une plie!
Ecoutez-les. C'est comme un transport au cerveau
Qu'ils ont pour le début du capitan nouveau!
Oncque ne vis depuis le pauvre Matamore
Pareil enthousiasme, ou ne m'en remémore!
Où donc est le baron?

SCAPIN

Nous ne l'avons point vu.

LE PÉDANT

Ni nous.

ZERBINE

Il nous suivait, Léandre et moi.

SÉRAFINA

Pourvu
Qu'aucun malheur ne soit tombé sur Isabelle !

LÉANDRE

Le tire-laine ici fleurit par ribambelle !

SCAPIN

Elle était avec lui ? Rien à craindre, en ce cas.

LE PÉDANT

Par saint Alipantin, mais ils n'arrivent pas !
L'heure avance. Six coups vont sonner à l'horloge.

HÉRODE, en haut.

Yolande de Foix vient d'entrer dans sa loge.
Commençons !

SCAPIN

Commençons quoi ? Point de capitan !
Point d'Isabelle ! A moins d'arrêter au mitan
La pièce, et le peut-on ?

HÉRODE, pensif.

Cette absence est très grave,
Je crains un guet-apens.
(A Scapin.)

Viens, j'ai besoin d'un brave.

(Au Pédant.)

Toi, fais l'annonce et gagne un quart d'heure.

SCÈNE II

LES MÊMES, ISABELLE

ISABELLE, se précipitant.

Au secours !

Ils sont quatre !

HÉRODE

De quel côté.

ISABELLE

Tout près du cours.

(Hérode et Scapin sortent.)

ZERBINE, à Isabelle.

Mais qu'est-ce ?

ISABELLE

Une embuscade, à cent pas du théâtre !
Il m'a crié : Fuyez ! Je m'en charge !... Mais quatre
Contre lui seul !

LE PÉDANT

Armés ?

ISABELLE

Oui.

LÉANDRE

De quoi ?

ISABELLE

De bâtons.
Il a fondu sur eux, sans voir, presque à tâtons,
L'épée haute ! Des corps ont chaviré dans l'ombre.
Ah ! j'aurais dû rester, et j'ai comme un remords...

HÉRODE, entrant avec Scapin, puis Sigognac.

Nous sommes arrivés trop tard !...

SCAPIN

Ils étaient morts !

SCÈNE III

Les Mêmes, SIGOGNAC

ISABELLE, courant à Sigognac.

Vous n'êtes pas blessé ?

SIGOGNAC, lui prenant la main.

Moi ? Quelle enfant vous êtes !
Vous n'avez point eu peur, voyons, de ces mazettes,
Ignorant l'A B C de l'art du guet-apens !
Pauvres diables !

SCAPIN

Ils vont l'apprendre à leurs dépens
Cet art !... deux par les reins et deux par les bedaines.
Les premiers dans la boue, à jambes rebindaines,
Et les seconds sur la borne à califourchon !...
C'est ce que l'on appelle un beau coup de torchon !

HÉRODE

Nous le célébrerons après la comédie,
Ce soir. Mais au retard il faut qu'on remédie.

Vite, baron, montez vous habiller ! J'entends
Le public réclamer la toile. Il n'est que temps.

SIGOGNAC

Ne pouvez-vous, Hérode, oublier ma noblesse
Et ne plus m'appeler baron ? J'ai la faiblesse
De me croire un artiste, ici, bon ou mauvais !

HÉRODE

Eh bien ! va t'habiller, camarade.

SIGOGNAC

J'y vais.

(Il sort avec le Pédant.)

HÉRODE, à Isabelle.

Et toi, ma chère enfant ! Mais qu'a-t-elle ? Elle pâme !
Zerbine !... Léonarde !...

(Zerbine et Léonarde s'empressent autour d'elle.)

ISABELLE

Ah ! l'embuscade infâme !
Quatre contre un ! Ce sont des choses que défend
L'honneur ! Je suis brisée !

(Hérode la reçoit dans ses bras.)

HÉRODE

Écoute, chère enfant,
Tu l'aimes ? Tu te sens digne de lui ! Mérite
Par un courage égal, que le péril irrite
Et centuple, ce cœur de brave ! Tu gémis
De cette lâcheté qui met quatre ennemis
Devant un seul ? Eh bien, derrière cette toile,
Sous le lustre embusqués, comme à la belle étoile,

Quinze cents assassins t'attendent!... Fuiras-tu ?
Comme il a sa douleur, notre art a sa vertu :
Tu faiblis sous les coups que le malheur t'assène ?
Tu pleures, mets du fard, et va sourire en scène.

ISABELLE

Vous me rendez la force en me rendant la foi.
Je demande un quart d'heure au plus long. Laissez-moi
Seule avec Léonarde et sonnez la bataille.

SÉRAFINA

Seule, ici ?... Mais, ma chère, où voulez-vous qu'on aille?
Il nous faut un foyer pour recevoir les gens
De qualité, tous ces connaisseurs indulgents
A qui le privilège est dû, selon l'usage,
De venir saluer l'étoile de passage.
J'en attends quelques-uns. Peut-on tenir sa cour
Dans la rue et traîner ses robes dans la cour ?
Votre pudeur, je pense, est assez garantie
Par le triple châssis de toile, et l'apprentie
Peut en passer par où nous passons toutes trois.
On n'est pas à l'hôtel du Marais !

ISABELLE

Non, je crois !

(Tumulte du public.)

LÉANDRE

Le parterre est houleux et la salle se gâte.

HÉRODE

A l'heure du pétrin, tout le monde à la pâte.

(A Scapin.)

Toi, parle au peuple !

(A Zerbine.)

Toi, décroche le jambon
A musique. Tu sais en racler ! Il est bon
Qu'en ce danger commun Sérafina se risque,
Puisqu'elle est habillée, à danser la morisque.
C'est d'ailleurs son triomphe.

(Zerbine décrochant la guitare.)

ZERBINE

Attrape !

HÉRODE

Allons ! presto,
En scène !... Va, Scapin. Je frappe du marteau.

(Il frappe. A Isabelle.)

Cela te laisse un peu de temps, mais l'intermède
Est court. Dépêche-toi.

(Il sort derrière lui.)

ISABELLE

Soyez tranquille. On m'aide.

(Elle se recule avec Léonarde.)

HÉRODE

Je vais de mon côté donner un coup de main
Au baron.

(Il sort.)

SCÈNE IV

ISABELLE, LÉONARDE, puis VALLOMBREUSE

ISABELLE, assise dans sa logette.

Voulez-vous me passer le carmin ?
Je tremble encor ! Qu'on est faible !

LÉONARDE, lui passant le carmin.

Quand on commence
Mais l'oreille se fait ensuite à la romance,
Et l'on se bronze.

ISABELLE

A quoi, Léonarde ? aux dangers
De ceux qu'on aime ?

LÉONARDE

Autant qu'à ceux des étrangers.

ISABELLE

A voir tuer celui qu'on aime on s'habitue ?

LÉONARDE, en l'habillant.

Qu'il se laisse tuer par l'autre ou qu'il le tue,
C'est tout un, s'il en reste, ô nature ! Il ne sert
Que d'avoir encor faim quand passe le dessert !
Naïve qui te plains ! Tu manges ton pain d'orge !
La femme bat son plein quand pour elle on s'égorge.
C'est le point culminant de la route, mon chat !
Après vient le partage et puis c'est le rachat !
Hélas ! J'irais tranquille et sans lâcher ma fiole
Dans une ville à sac au moment où l'on viole.
Et du diable ! si dans le pillage mon cœur
Aurait à distinguer le vaincu du vainqueur !

ISABELLE

Vraiment à vous ouïr, Léonarde, on a honte
De son sexe, et le rouge au visage me monte !
Gardez pour vous, madame, ou pour Sérafina
Ces traits pervers que l'art de corrompre affina ;
Ils s'émoussent sur moi. Je ne suis pas du nombre
De celles que l'on vend et qui, filles de l'ombre,

Dans les jardins d'amour font flèche de tout bois.
Que faites-vous de vos souvenirs ?

LÉONARDE, buvant à une fiole.

Mais... j'y bois !

ISABELLE

Allez-vous-en. Je puis m'habiller toute seule.

LÉONARDE

Mon doux Jésus ! Que la passion rend bégueule !
(Apercevant Vallombreuse.)
Vous !

VALLOMBREUSE, lui donnant de l'argent.

Silence et filez !
(Il va s'accouder au paravent.)

ISABELLE

Qu'est-ce donc qu'ils ont tous
A vouloir m'arracher mon bonheur ! ah ! jaloux !
Oui, je l'aime, il est beau, fier, doux, noble et superbe.
Je l'aime !
(Apercevant Vallombreuse dans la glace.)
Qui va là ?

VALLOMBREUSE, gaîment.

C'est le serpent sous l'herbe !

ISABELLE

Je ne vous connais pas. D'où tenez-vous le droit
De pénétrer ici ?

VALLOMBREUSE

Le mot n'est pas adroit.

J'entre partout, du droit que l'on a quand les portes
S'ouvrent devant vos pas, toutes grandes, si fortes
Fussent-elles, et si closes ! Je suis chez moi
En tous lieux, excepté devant vous et le roi,
Madame, car je passe à travers les serrures !...
Mais continuez donc à mettre vos parures.

ISABELLE

Que voulez-vous ?

VALLOMBREUSE

Vous voir. Faut-il clore les yeux
Parce que le soleil resplendit dans les cieux ?

ISABELLE

Monsieur, je ne sais pas, n'ayant point l'art du monde,
Ce qu'il faut qu'une femme entreprise réponde
Au galant qu'elle veut évincer sans affront,
Et pour trouver les mots je n'ai pas l'esprit prompt ;
Mais je parle à quelqu'un de noble et chez qui vibre
La lyre de l'honneur. Or je ne suis pas libre.

VALLOMBREUSE

C'est Minerve qui chante en Vénus Astarté.

ISABELLE

Je croyais m'exprimer avec plus de clarté.
J'aime quelqu'un, monsieur. Vous êtes gentilhomme.

VALLOMBREUSE

Quel est l'heureux Pâris qui fit tomber la pomme
D'une pareille main et qui n'en mourut pas ?

ISABELLE

Ah ! vous êtes l'auteur du guet-apens !

VALLOMBREUSE

Plus bas.

Il vit encore !

(Isabelle sort de la loge terrifiée. Sigognac paraît en capitan avec Hérode).

Mais quelle aimable colère
Vous embrase, et quel vent de tempête accélère
Le flux et le reflux de vos seins irrités ?
Vagues de lis et de roses, vous méritez
Qu'une mouche y navigue ainsi qu'une trirème !

(Il pique une mouche dans la boite, et veut la poser sur la poitrine d'Isabelle.)

SIGOGNAC, lui saisissant le bras.

Mademoiselle met ses mouches elle-même !...

VALLOMBREUSE, furibond.

Cet homme m'a touché le bras ! Il est perdu.

(Applaudissements dans la salle.)

SCÈNE V

LES MÊMES, VIDALINC, SÉRAFINA, DE BRUYÈRES et ZERBINE, puis tous LES COMÉDIENS

VIDALINC, ramenant Sérafina.

Ah ! quel succès, madame, et comme il vous est dû !
Vous nous fîtes des cieux descendre Terpsychore !

DE BRUYÈRES, à Zerbine qu'il enlace amoureusement.

Traîtresse !

VALLOMBREUSE

Venez tous et qu'il en vienne encore !

VIDALINC

Qu'a donc le duc ? Il est livide.

VALLOMBREUSE, hors de lui.

Baladins,
Paillasses, bateleurs, dignes de tous dédains,
De tous mépris et bons pour la roue, un des vôtres
Va mourir ! Vous pouvez dire vos patenôtres !
Cet être, votre égal ou de même acabit,
A de son doigt abject effleuré mon habit !...
Qu'on l'écrase et que les chiffonniers dans leurs hottes
Piquent ce que mes gens en garderont aux bottes !

SIGOGNAC, se démasquant.

Jeune homme qui parlez de tuer à plaisir
Comme le grand Sophi de Perse à son vizir
Ou bien comme un enfant cruel à sa poupée,
Il m'avait semblé voir à vos flancs une épée !

VALLOMBREUSE

Un duel avec vous ? à quelle arme ? au sifflet,
Vil histrion !

SIGOGNAC, à de Bruyères.

Marquis, veuillez donc, s'il vous plaît,
Dire à ce joli fat qui je suis et qu'il tâche
De défendre sa vie, et puis qu'il est un lâche,
En cinq lettres, ayant insulté sans danger
Une femme que j'aime et que je vais venger !

(Il tire son épée.)

VIDALINC, à Sigognac.

Monsieur, si vous l'aimez, adieu l'épithalame !
Vallombreuse est sans pair, notre première lame.

DE BRUYÈRES, à Vallombreuse.

Mon cher duc, vous avez devant vous l'héritier
Des Sigognac. Il vous le cède d'un quartier
Et ses aïeux, auprès des miens, en Terre Sainte
Entrèrent les premiers dans la céleste enceinte.

VALLOMBREUSE

Vous vous portez garant, de Bruyères ?

DE BRUYÈRES

Garant,
Et témoin. Le baron est de plus mon parent.

(Bruit dans la salle.)

VALLOMBREUSE

C'est bien ; finissons-en tout de suite, et sur place !

SIGOGNAC

J'allais vous en prier, car le public se lasse.

VALLOMBREUSE

Monsieur de Vidalinc, vous êtes mon second ?

VIDALINC

Toujours duc, et partout.

DE BRUYÈRES, aux comédiens.

Retirez-vous au fond.

(Le duel commence.)

HÉRODE

O Dieu des braves gens, au nom du long martyre
De sa mère, défends cette enfant !

VIDALINC, à part.

Comme il tire !

VALLOMBREUSE

Touché. C'est sans exemple.

(Il vacille, Vidalinc le reçoit.)

VIDALINC, emmenant Vallombreuse.

Où trouver un peu d'eau?

SIGOGNAC, à Isabelle.

Madame, votre injure est lavée.

SCAPIN

Au rideau!

(On lève le rideau. On voit la salle pleine de monde. Sigognac remet son masque et entre en scène.)

SIGOGNAC, en scène.

« Oui, je rêve, Clindor, et ne saurais résoudre
« Lequel je dois des deux, le premier, mettre en poudre,
« Du grand Sophi de Perse ou bien du grand Mogor!

SCAPIN, en Clindor.

« Eh! de grâce, monsieur, laissez-les vivre encor! »

ACTE TROISIÈME

A Paris. Le cabaret du Radis-Couronné, sur le Pont-Neuf. Le soir commence à tomber à la scène V, et la lune paraît derrière la statue d'Henri IV que l'on aperçoit sur son terre-plein, par une très large baie qui sert de grand'porte, au fond, au cabaret. Décoration pittoresque, tonneaux, tables, etc. A la hauteur d'un étage, une galerie en bois avec sa rampe, circule autour de la salle, desservant les chambres des voyageurs. Elle communique avec la scène par un petit escalier, à droite, sous lequel est une porte cachée. Au lever du rideau, divers types de la population du Pont-Neuf vont, viennent, boivent et mangent. A droite, une cheminée de rôtisseur embrasée, où tournent des broches d'oies et poulardes que des marmitons arrosent. Grande animation.

SCÈNE PREMIÈRE

A gauche, HÉRODE, SCAPIN et LE PÉDANT, attablés; à droite, MALARTIC, dormant sur une table, LÉANDRE, attablé au fond, avec AGOSTIN, L'AUBERGISTE DU RADIS-COURONNÉ, CHIQUITA, endormie sous une table.

L'HOTELIER

(Il est debout, vêtu du costume blanc traditionnel, devant sa rôtisserie, à droite, le visage enflammé par le brasier, et brandit une lardoire. Il interpelle les marmitons et les servantes qui vont, viennent, se démènent, se bousculent et lui apportent ce qu'il réclame.)

La cannelle !... Les quatre épices !... La muscade !... Une barde de lard !

(Il arrête un marmiton.)

Toi, reste en embuscade
Auprès de ce coulis qui se met en courroux.

(A un autre.)

Saupoudrez ce jambon ! Allongez-moi ce roux !
Qu'on batte six blancs d'œufs !

(A un autre, qu'il prend par l'oreille.)

Or çà, le gâte-sauce,
Faut-il s'agenouiller pour que l'on nous exauce ?
Ce court-bouillon languit !... Du vinaigre, à foison !
Dépêchons.

(A d'autres.)

Prosecteurs, dépecez cet oison !...
Arrosez la poularde et débrochez le râble !

(A un autre.)

Tu m'as laissé brûler l'andouille, misérable !
Et tu veux devenir rôtisseur ? Étourneau !
Tu n'es pas même bon à conduire un fourneau.
Va me chercher un verre et descends à la cave
Avec les sommeliers, ta place est là !

LE PÉDANT

J'en bave !
Rien d'aussi beau jamais ne délecta mes yeux
Que ce chef homérique et comparable aux dieux
Qui, mêlant la grandeur des gestes aux paroles,
Mène toute une armée à l'ost des casseroles !
Vous représentez-vous Annibal autrement ?

SCAPIN

Il n'en put différer que par l'accoutrement !

(Un arracheur de dents débouche sur le Pont-Neuf suivi d'un compère qui se tient la joue à pleines mains et geint.)

L'ARRACHEUR DE DENTS, au compère qui le suit.

Non, monsieur, non, souffrez de douleurs excessives !
Criez ! Jurez ! Ayez l'enfer dans les gencives...
Les dentistes ne sont pas rares à Paris,
Moi, je n'arrache pas les dents, je les guéris !
Je ne puis rien pour vous ! Les hommes de science
Tels que moi sont plus fiers ! Ils ont leur conscience !
Ils savent qu'il existe un élixir. — Mais chut !...
Qu'une goutte, monsieur, sur vos lèvres en chût,
Vous mâcheriez du fer avec la dent malade
Aussi facilement qu'un trognon de salade.
Bonjour ! non, non, le baume est trop coûteux pour vous,
Car il coûte la somme immense de deux sous !

(Il disparaît suivi du compère.)

SCAPIN, montrant la foule qui suit le charlatan.

Voyez-les ! Dans une heure il n'aura plus de baume
A vendre. Ah ! ce Paris, comme l'esprit l'empaume !

HÉRODE

Enfin, nous y voilà, chers amis, en ce lieu
Formidable et charmant où l'artiste est un dieu,
Et nous y voilà tous — ou presque tous — au centre,
Sur le Pont-Neuf !...

LE PÉDANT

On peut se déboucler le ventre
Et se dédommager des longs jeûnes ! Mangeons !
J'avalerais des bœufs !...

SCAPIN

Et moi, des esturgeons !

(Ils mangent et boivent.)

MALARTIC, à sa table.

Attention ! Ce sont mes fils de Melpomène !
Mais je n'aperçois point le jeune phénomène
Qui m'a, dedans Poitiers, si fortement roué
Que j'en ai pour ma vie à rester enroué !
Dormons du coin de l'œil en attendant Lampourde !

(Il se rendort.)

SCAPIN, à Hérode.

Or çà, dans quelle auberge as-tu commis la bourde
De nous loger ? Pour nous c'est bien tout ce qu'il faut,
Mais les femmes ?

HÉRODE, désignant le premier étage.

Elles ont quatre chambres là-haut,
Très décentes !... Et puis, la maison est célèbre
Pour ses jambons du Tibre et pour ses vins de l'Èbre,
Et comme chef de troupe, il serait erroné
De vous descendre ailleurs qu'au « Radis-Couronné ! »
Enfin, l'autre raison vient de notre escarcelle.

LE PÉDANT, la bouche pleine.

Scapin, si tu n'as rien contre cette sarcelle,
Goûtes-en !... Cet oiseau, dans son jus dégourdi,
Me réconcilierait avec le vendredi !

HÉRODE, regardant au fond.

(Entre Lampourde.)

Oh ! penchez-vous pour voir le nez carnavalesque
Qui vient d'entrer, tirant un visage burlesque,
Comme un navire au port cingle de l'éperon.

SCAPIN

Si j'étais un Callot ou, plus humble, un Scarron,

Soit que je dessinasse ou bien que j'écrivisse,
Je peindrais cette cape en barbes d'écrevisse,
Ce torse rouge, ces gigantesques fémurs
D'échassier famélique, à passer sur les murs
D'une seule enjambée, et ces bras en spirales
Propres à remonter l'horloge aux cathédrales ! ..
Quel modèle pour un capitan !

HÉRODE

C'en est un !

SCÈNE II

LES MÊMES, LAMPOURDE

LAMPOURDE entre et va lentement s'asseoir à la table de Malartic qu'il frappe du poing pour appeler.

Une pipe de Flandre, un tison, du petun
Et des cartes !...

(Il s'assied.)

MALARTIC

C'est toi ? Je commençais un somme !
Tu te décides ?...

LAMPOURDE

Oui. La fortune m'assomme !
Je n'ai plus un liard. L'enfer coalisé
S'acharne contre moi... J'avais réalisé,
Par mon travail. de quoi vivre un mois de mes rentes
Honnêtement, avec des femmes suggérantes !...
Les dés ne veulent point. Je reprends mon outil.
Donc, Malartic, causons. De quoi retourne-t-il ?

MALARTIC

C'est très simple : d'un homme à rayer de la liste
De tes contemporains.

LAMPOURDE

Je suis spécialiste !
Mais le métier m'ennuie. On ne rencontre plus
Que des lâches sans âme, énervés ou perclus,
Mauvais gladiateurs, qui parent par la tierce
Quand il faudrait parer par la quarte, et qu'on perce
Aussi facilement qu'on embroche un dindon !
C'est stupide ! On a l'air d'un assassin !...

MALARTIC, lui versant à boire.

Pardon,
Tu ne bois pas !

LAMPOURDE

Toujours ! Mais j'attendais ton offre.
Je suis bien élevé.

MALARTIC, posant un sac sur la table.

Tu peux puiser au coffre,
Et le client est bon ! Quant à l'homme, voici
Le personnage et son portrait en raccourci.
Il m'a, seul, — tu m'entends, — la semaine dernière,
Culbuté trois amis et jeté dans l'ornière.
En outre, il a blessé presque mortellement
Le duc

LAMPOURDE

De Vallombreuse ! Allons donc !

MALARTIC

Tellement
Que je dirais, — n'était mon horreur pour l'axiome —
C'est la meilleure épée — après toi — du royaume.

LAMPOURDE

Tu dis qu'il a blessé mon élève ?

MALARTIC

Je dis

Blessé.

LAMPOURDE

Blessé ?

MALARTIC

Blessé.

LAMPOURDE

C'est son *De profundis !*

Quel homme est-ce ?

MALARTIC

Un acteur bouffon. Mais il excipe

Du titre de baron !

LAMPOURDE

J'en ai cassé ma pipe !

MALARTIC

Alors tu prends le sac ?

LAMPOURDE

Il le faut bien !... Mais on

Te le tuerait pour rien !... A plus forte raison !...
Pourtant, si je le prends, qu'est-ce donc qui te reste ?
Pylade en pareil cas partage avec Oreste,
Partageons.

MALARTIC

Garde tout. J'ai mon lot. Le client

Fait coup double... Mon rôle assez humiliant,

Est d'enlever à l'homme à qui l'on te députe
Sa maîtresse, tendron que le duc lui dispute.

LAMPOURDE

Où dois-je travailler ?

MALARTIC

Ici.

LAMPOURDE

Comment ?

MALARTIC

C'est clair,
Dans cet hôtel garni.

LAMPOURDE

Fi ! J'exerce en plein air !
Des veuves que je fais, il me faut pour tribune
L'œil de Dieu !

MALARTIC

Tu n'auras que celui de la lune.

LAMPOURDE

La porte ouverte alors ?

MALARTIC

C'est entendu.

LAMPOURDE, à l'aubergiste.

Deux œufs.

CHIQUITA

Ces hommes sont méchants, j'aurai les yeux sur eux.

SCÈNE III

LES MÊMES, LÉANDRE, AGOSTIN, L'AUBERGISTE, puis CHIQUITA

LÉANDRE, à Agostin.

Seigneur caballero, le tour est impossible !
Il veut, sur cette porte, en manière de cible,
(S'adressant au groupe des comédiens.)
Mettre un enfant à la distance de dix pieds
Et prétend le sertir depuis la tête aux pieds
D'un nimbe de poignards !...

AGOSTIN

Comme un saint d'une gloire.
Que gagez-vous ?...

LÉANDRE

Bouteille !

L'AUBERGISTE

Et moi, par saint Magloire,
Mon patron, j'en veux être, et j'ajoute à l'enjeu
La couchette et le droit de pique au pot-au-feu.

AGOSTIN

C'est dit ?

LÉANDRE ET L'AUBERGISTE

Oui.

AGOSTIN, appelant

Chiquita !

(Chiquita sort de sous une table où elle dormait.)

HÉRODE

C'est l'enfant de Bohême,
La fillette au collier !

LE PÉDANT

Parbleu, c'est elle-même.

AGOSTIN, à Chiquita.

Sur la table. Debout. Ouvre les bras en croix.

LÉANDRE, effrayé.

Arrêtez ! Il suffit !... Je paie et je vous crois.

SCAPIN, de sa place.

Ferme les yeux au moins !

CHIQUITA

Pourquoi ? Je le regarde !

LÉANDRE

Non ! Non ! C'est un spectacle inhumain.

AGOSTIN, la navaja au poing.

Prenez garde.
Ne bouge plus.

(Il lance la navaja.)

MALARTIC

Dans les cheveux, au ras du front !

LAMPOURDE

Mais vois cette gamine ! Elle leur fait affront
Par son courage !

AGOSTIN, lançant d'autres poignards, il annonce les coups.

Aux flancs ! à l'épaule ! à la taille !
Aux bras ! à la cheville ! aux doigts !

CHIQUITA, sautant de la table.

Pas une entaille !
Voyez et constatez, messieurs.

(Applaudissements. Elle fait d'un côté le tour des tables et Agostin de l'autre.)

LAMPOURDE, à Chiquita.

C'est très gentil.
Comment t'appelles-tu moricaude ?

CHIQUITA

Plaît-il ?

MALARTIC

Quel regard ! Assieds-toi ! Mange !

CHIQUITA

Je suis repue.

LAMPOURDE

Puise au moins dans ce sac. C'est de l'or.

CHIQUITA

Non, il pue

AGOSTIN, à Chiquita.

Ton repos est payé par l'enjeu des paris.
Monte dormir. Je vais au travail… dans Paris.

(Il sort. Chiquita monte par l'escalier aux chambres et disparait dans l'une d'elles)

LAMPOURDE, la regardant monter.

C'est d'Espagne que nous arrivent ces traînées.
On se demande à quoi servent les Pyrénées !

SCÈNE IV

HÉRODE, SCAPIN, LE PÉDANT, LAMPOURDE
MALARTIC, L'AUBERGISTE

SCAPIN

Notre ami le baron ne revient pas du quai !
Ce n'est pas bien prudent. Il peut être attaqué,
La berge, au bord du fleuve, étant le réceptacle
De tous les sacripants.

HÉRODE

Mais aussi quel spectacle
Que celui de la Seine après le couvre-feu !
J'y hantais autrefois, et je vous fais l'aveu
Qu'au temps où je levais du poing une futaille
Je descendais souvent y proposer bataille,
Le soir, aux plus râblés de ces coupe-jarrets
Qui guettent la pratique au coin des cabarets.
C'était charmant !... Après ces victoires fougueuses
On était couronné de pampres par des gueuses !

SCAPIN

Tu n'irais plus ?

HÉRODE, inquiet.

Pourquoi ?

SCAPIN, indiquant Lampourde et Malartic.

Des présages mauvais !...
Je crains le Vallombreuse... Enfin vas-y.

HÉRODE

J'y vais.

(Hérode sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins HÉRODE

MALARTIC

Dirige ton regard, sans lâcher la cruchette,
Lampourde, dans le sens où je tends ma fourchette !
Que vois-tu ?

LAMPOURDE

Le Pont-Neuf !

MALARTIC

Et sur le pont ?

LAMPOURDE

D'abord
Le soleil disparu ; puis, devers l'autre bord,
La lune en chasse avec sa meute de cerbères
Dans le scintillement poudreux des réverbères.

MALARTIC, se levant.

Est-ce tout ?

LAMPOURDE, se levant.

Par Castor et son ami Pollux !

Que de bourgeois bravant ces astres impollus !...
J'en rougis !

MALARTIC

Va toujours !

LAMPOURDE

Une Génovéfine
Passe modestement sous la porte Dauphine,
Au milieu de truands, de malandrins tordus,
Culs-de-jatte, bancals et monstres éperdus
Ayant le nez au dos et l'œil au péritoine.
Une tentation de monsieur saint Antoine !

MALARTIC

Continue.

LAMPOURDE

Un gaillard, que j'estime Gascon
A son air de marcher au niveau du balcon,
S'arrête, les regarde, et rit de leurs vacarmes.

MALARTIC

Observe-le, Lampourde ! Il est ton maître aux armes !
Bonne chance ! A demain. A moins que !... Car alors
Nous ne nous verrions plus que là-haut !...

LAMPOURDE

Tête et corps !
C'est à tuer pour rien ! va-t'en, ou bien qu'il vienne !

MALARTIC

A ta commande donc ; moi, je vais à la mienne.

(Ils sortent. L'angélus sonne.)

SCÈNE VI

SCAPIN, BLAZIUS, L'AUBERGISTE

L'AUBERGISTE

Voici le couvre-feu, messieurs. Je dois fermer.
L'ordonnance est récente, il faut s'y conformer.

LE PÉDANT

Indique-nous la chambre, et gare si tu bronches,
Où nous allons tous deux tonitruer des bronches !

L'AUBERGISTE

Entrez ici. Bonsoir.

(Ils entrent à gauche. L'aubergiste pousse la porte, met la barre, puis il siffle. Léonarde apparaît au haut de la galerie et descend vivement.)

SCÈNE VII

L'AUBERGISTE, LÉONARDE

L'AUBERGISTE

C'est fait. Ils sont bouclés !

LÉONARDE, lui remettant un portefeuille.

Voici le prix de votre auberge. Où sont les clés ?

L'AUBERGISTE, les lui donne.

Pour acheter sur pied une auberge vivante
Celui que vous servez est riche !

LÉONARDE

Je m'en vante.
Au large, et le secret, ou bien vous êtes mort !...

L'AUBERGISTE

Je n'y tiens pas, madame.

LÉONARDE

Et vous n'avez pas tort.
(L'aubergiste sort.)

SCÈNE VIII

L'AUBERGISTE, SIGOGNAC, HÉRODE
LAMPOURDE

L'AUBERGISTE

Vous rentrez à propos. Je fermais. L'Angélus
Vient de sonner.
(Il sort.)

HÉRODE, à Sigognac.

Eh bien ?

SIGOGNAC

Les livres qu'on a lus
Ne donnent qu'une idée imparfaite et confuse
De ce Paris, bouilloire où l'Univers infuse !
Il ne ressemble à rien de ce que j'en savais,
Et cependant c'est lui tel que je le rêvais !
On n'y fait point un pas sans que l'on reconnaisse
L'idéal de cité bâti dans sa jeunesse.

Je m'y sens étranger comme on se sent chez soi.
C'est bien le paradis terrestre, fors le roi !

HÉRODE

Vous le vîtes ?

SIGOGNAC

Hélas ! Est-ce là notre sire ?
Un fantôme d'enfant au visage de cire,
Aux yeux mornes, idole étrange de l'ennui,
Lui, le fils d'Henri quatre, et notre maître, lui !
Cet avorton qui passe au fond de ce carrosse,
Immobile, lugubre, enfantin et féroce,
C'est l'être aux pieds duquel, nobles, nous nous courbons !
Avec quels capucins nous fait-on des Bourbons ?

SCÈNE IX

LAMPOURDE, SIGOGNAC, HÉRODE

(Lampourde a tiré la cape de Sigognac qui dégaine. Lampourde en fait autant. Ils se mettent en garde.)

LAMPOURDE

Compris ! C'est justement ce que je voulais dire.
Mais, permettez d'abord, monsieur, je n'ai point d'ire
Contre vous... Mais on m'a payé pour vous tuer :
Voici l'argent ! à moins de le restituer ?...

SIGOGNAC

Vous venez de la part du duc de Vallombreuse ?

LAMPOURDE

Il paraît !

SIGOGNAC

Compliments, sa maison est nombreuse.

LAMPOURDE, montrant Hérode.

Monsieur est... nos témoins ?

HÉRODE

Je suis fort amateur,
Et si vous permettez !

(Il s'assied sur les degrés de la statue.)

LAMPOURDE

Comment donc ! trop flatteur !
Nous commençons.

SIGOGNAC

Quand vous voudrez.

(Ils engagent le fer.)

LAMPOURDE

Bonne parade,
Principes excellents.

SIGOGNAC

Merci, mon camarade.

LAMPOURDE

Bien ! A vous celle-ci.

(Il se fend.)

Peste !

SIGOGNAC

A vous celle-là !

LAMPOURDE, parant.

Diable ! Voyons ! Bravo ! qui vous la révéla ?
Je m'en croyais le seul professeur.

SIGOGNAC

Certain Pierre,
Mon valet, très expert aux choses de rapière.
Voici l'un de ses coups.

LAMPOURDE, parant.

Il est prodigieux !
En plein jour, j'y passais. Je ne dois qu'à mes yeux
De chat, familiers au reflet des ténèbres,
De n'être point parti pour les rives funèbres.
Permettez-moi, monsieur, de vous serrer la main.

HÉRODE

En avez-vous assez ?

LAMPOURDE

Qui, moi ? Jusqu'à demain.

HÉRODE, montant l'escalier.

Pardon, je vais chercher des dames.

LAMPOURDE

Bonne idée !
Charmante ! La querelle est toujours mieux vidée
Devant l'objet ! Allez ! Faut-il attendre ?

HÉRODE

Non !

(Il monte chez Isabelle.)

LAMPOURDE, à Sigognac.

Monsieur, je vous le dis, sans savoir votre nom,
Depuis Paraguantes, mon maître, et Girolame,
Je n'avais pas encor frotté pareille lame !
Vous vivriez cent ans si je n'existais point.
En garde, s'il vous plaît, et votre épée au poing !
Monsieur, voici le fruit de mes longues études
Et je le recommande à vos sollicitudes.

(Il se fend de toute sa longueur. Sigognac fait sauter son épée.)

LAMPOURDE

Désarmé !... moi !...

SIGOGNAC

Ramasse.

LAMPOURDE

A quoi bon ? C'est fini !
Tuez-moi !

SIGOGNAC

Te tuer ?

LAMPOURDE

Tuez-moi donc !

SIGOGNAC

Nenni !
J'ai d'un trait incorrect commis la peccadille.

LAMPOURDE

Lequel ?

SIGOGNAC, montrant la statue d'Henri IV.

J'avais le roi dans mon jeu !

HÉRODE, amenant Isabelle.

Viens, ma fille.

VALLOMBREUSE, à gauche.

La partie est perdue.

SCÈNE X

SIGOGNAC, VALLOMBREUSE, ISABELLE,
HÉRODE, SCAPIN, LE PÉDANT, LAMPOURDE

LAMPOURDE, un sac à la main.

Un mot, monsieur le duc,
Un viaduc qu'on coupe est-il un viaduc?
Un tronc est-il un tronc si l'on n'y peut rien mettre?
Et le maître qui trouve un maître est-il un maître?
Non. J'ai trouvé le mien. N'étant pas un voleur,
Je vous rends votre sac qui m'a porté malheur,
Car on peut dire tout de Jacquemin Lampourde,
Qu'il est friand des dés, du sexe et de la gourde,
Mais l'on ne peut pas dire, et c'est le point urgent,
(Il jette l'argent aux pieds de Vallombreuse.)
Qu'il ait jamais volé la pratique ou l'argent!

VALLOMBREUSE, poussant le sac du pied.

Je ne te savais pas si bon jurisconsulte!
(Lampourde sort.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins LAMPOURDE

SIGOGNAC, à Vallombreuse.

Vous ne bondissez pas sous l'insulte!

VALLOMBREUSE

L'insulte,
Quand, pareille à la boue, elle gicle d'en bas,
Est de celles que brosse un valet sur les bas ;
On ne la lave pas soi-même ; à des ilotes
On les jette, et l'on va remplacer ses culottes.

SIGOGNAC

D'honneur, je crois rêver lorsque je vous entends !
Il faut que la noblesse ait depuis quelque temps
Changé de lois, de mœurs et d'histoire ? J'estime
Que d'une illusion je dois être victime
Et que vous n'êtes pas le vrai porte-pennon
De la race des preux dont vous souillez le nom !
Ventre-saint-gris, cousin, je sors de ma province.
De cette Cour, dont ma fierté seule m'évince,
Mais où je peux paraître au moins à vos côtés,
Je ne sais rien sinon que vous m'en dégoûtez.
Ma foi, monsieur, tant pis pour vous si vous en êtes !
La noblesse, mais c'est l'élite des honnêtes,
Des braves et des bons ! Mon père me l'a dit,
Et vos yeux où l'orgueil du vice resplendit
Me laissent deviner, sans pouvoir m'y méprendre,
Que le vôtre a perdu son temps à vous l'apprendre.

VALLOMBREUSE

Il m'a toujours appris, dans les pires malheurs,
A ne point me commettre avec des bateleurs.

HÉRODE, à Vallombreuse.

Vous le prenez sur vous, monsieur, j'en ai des preuves.

VALLOMBREUSE, à Hérode.

Et quelle est, s'il te plaît, la source où tu t'abreuves ?

HÉRODE

Si je vous le disais, vous seriez bien surpris !
Mais nous autres, manants, en butte à tout mépris,
Quand nous prêtons serment sur le lit d'une morte,
Nous le tenons.

SIGOGNAC, à Vallombreuse.

Monsieur, veuillez passer la porte.

VALLOMBREUSE

Vous dites ?

SIGOGNAC

Je vous dis : sortez !

VALLOMBREUSE

D'ici ! Pourquoi ?
Mais vous êtes mon hôte ! et l'auberge est à moi !

SIGOGNAC

Ceci passe mesure et la vile manœuvre
Est digne des coquins que vous mettez en œuvre.
Ah ! je me tiens pour fol à mettre chez les fous,
D'avoir touché le fer d'un vilain tel que vous !
Celle que vos désirs salissent de leur fange
Est ma femme ! Elle porte à son front pur d'archange
Le cimier de baronne et les cigognes d'or.
Je lui donne mon nom, et, s'il te reste encor
Un peu de cet honneur que le tien représente,
Je la prends par la main et je te la présente.

(Présentant Isabelle.)

Isabelle, baronne et dame des trois fiefs
De Sigognac, Morsac et Gorlès, dont les chefs.
Vassaux directs du roi, lequel seul les réclame,

Devant Jérusalem ont porté l'oriflamme.
Je te la nomme ici des titres qu'on lira
Sur son tombeau, cousin, quand elle y dormira
Près de moi, côte à côte, en discrète personne,
La tête au dur chevet que mon chiffre écussonne,
Et lorsque ayant payé par la maternité,
Avec sa part d'honneur, son droit d'éternité,
Elle aura sous les pieds le lévrier fidèle
De noble, de chrétienne et d'épouse modèle !
Et ceci dit, monsieur, je me tais — et j'attends.

VALLOMBREUSE

Cousin, vous me parlez la langue que j'entends.
J'eusse abaissé déjà l'orgueil de ma couronne
Ducale, et fait amende à la jeune baronne,
Si parmi tous ces noms et ces titres anciens,
Vous n'aviez pas omis de m'apprendre les siens.
Isabelle est un nom charmant — mais... de baptême.

ISABELLE

Ah ! ne répondez rien !

SIGOGNAC

Ma réponse est : je t'aime.

VALLOMBREUSE

Je regrette, monsieur, d'en rester sur le mot :
Quand on se mésallie, on le fait le front haut,
Et l'on ne cache pas, de peur qu'on vous en raille,
L'origine de ceux que l'on désencanaille.
Je reste votre amant, ma belle, invétéré !...

SIGOGNAC

Monsieur le duc, pour ce mot-là je vous tuerai !

VALLOMBREUSE, du seuil.

Dieu le sait, beau cousin !

(Il sort suivi de Lampourde.)

HÉRODE

Après cette algarade
Il faut sortir du coupe-gorge. Camarade,
Réveillez nos amis. Va faire ton paquet,
Ma chère enfant. Je cours atteler le raquet.

(Sigognac sort à droite, Hérode à gauche. Isabelle va à l'escalier. Elle est saisie par des spadassins, guidés par Malartic, enveloppée et enlevée.)

MALARTIC

De la douceur, messieurs, c'est une femme et même
Une artiste !

CHIQUITA, les suivant.

Je la sauverai puisqu'il l'aime.

ACTE QUATRIÈME

Une salle du château de Vallombreuse. Vaste baie au fond. Portrait du prince de Vallombreuse.

SCÈNE PREMIÈRE

ISABELLE. MALARTIC, assis à l'écart, masqué dans son déguisement de vieil intendant.

ISABELLE, très agitée, allant de-ci, de-là.

Où m'avez-vous traînée et quel est ce manoir
Sinistre, environné d'un terrible étang noir ?...
Est-ce ici le Cocyte et son bois !... Suis-je morte
Ou vivante ?... Oh ! je rêve !... A mon aide !... Main forte !..
Assassins, ravisseurs, que me voulez-vous tous ?...

(Malartic tousse.)

Monsieur, vous me parlez ?

MALARTIC

Non, c'est un peu de toux.

ISABELLE

Ayez pitié, monsieur. Je suis bouleversée !...
Dans l'horrible forêt au galop traversée

Vous avez été doux pour moi, noble vieillard.
Où suis-je ? Ce donjon dressé dans le brouillard,
Quel est-il ?... Qui m'arrache aux seuls êtres que j'aime?

MALARTIC

Ce castel est très vieux, je le crois du douzième !
Quant à votre indulgent et naïf pronostic...
(Il se démasque.)
Je suis un spadassin, mon nom est Malartic !

ISABELLE, reculant.

Ah ! je comprends !... Le duc ?...

MALARTIC

Une aimable folie!...
Madame, vous avez le tort d'être jolie.
Donc au mal qu'on vous veut il faut vous aguerrir ;
Il ne dépasse pas celui qu'il doit guérir !...

ISABELLE

C'est un rapt !

MALARTIC, enjoué.

C'en est un ! Mais vous êtes experte !...
Vous en jouez sur la scène, pour notre perte,
Qui me tirent des yeux, tel que vous me voyez,
Plus d'eau, — moi qui n'en bois ! — que du corps des noy
Or votre art ce jourd'hui dépasse la pensée !
Ces pleurs, ces cris d'appel, la force dépensée
Pour rompre vos liens sur ce cheval, tandis
Que monsieur votre amant nous courait sus, sandis,
Quelle scène et quel jeu !... Cela tient au génie,
Et j'ai vu l'idéal en fait d'Iphigénie !

ISABELLE

Railler le faible est lâche, et vous l'êtes !

MALARTIC

Railler,
Moi, quand j'use en bravos ma voix... à l'érailler,
Et mes mains... à saigner !... Quand mon amour occulte
Vous nimbe d'une gloire et vous poursuit d'un culte !...

ISABELLE, s'asseyant.

Pourquoi donc faites-vous le mal ?

MALARTIC, naïvement.

Pour de l'argent !...
Je serais vertueux si j'allais émargeant
A des caisses du bien pour la vertu fondées !
Je n'en connais, hélas ! que de dévergondées,
Et j'y touche !... Le monde est mal organisé
Puisqu'il faut vivre avant d'être canonisé !...
Mais adieu. Mes amis Piedgris, Bringuenarilles,
Tordgueule et La Rapée,—excusez ces gorilles
De leurs noms d'hommes ! — sont à quelques pas d'ici,
Ei j'ai l'ordre de les griser..., leur chef aussi !

(Il salue. Fausse sortie.)

ISABELLE, se levant.

Encore un mot. Quel est ce portrait ?

(Elle désigne du doigt le portrait du prince.)

MALARTIC

Je l'ignore.
Quelque seigneur de cour ou quelque monsignore.
Nous ne voyons les grands, dans mon art, que masqués ;
Mais la touche est d'un maître et signe : Velasquez !...

(Il sort.)

SCÈNE II

ISABELLE, seule, puis CHIQUITA

ISABELLE, seule. Elle va au portrait du prince et le contemple.

Tête pâle aux yeux noirs, ou t'ai-je déjà vue ?...
De tout secours humain quand je suis dépourvue,
Tu m'apparais si calme et tes yeux sont si bons
Qu'à mon anxiété je sens que tu réponds.
Qui que tu sois dont l'âme en ces yeux me regarde,
Homme mort ou vivant, je me mets sous ta garde !...

(Elle se rapproche du portrait.)

Certes ! je te connais. Tu m'aimes... ou m'aimas !
Ces cheveux, sur lesquels de précoces frimas
Ont neigé, j'ai senti la douceur de leurs boucles !...
J'ai tenu cette épée à pommeau d'escarboucles !...
Mes mains sur ce collier ont dit le chapelet
Des jours bénis, et. quand ma mère m'appelait,
Quelqu'un que j'ai perdu souriait ton sourire !...

(Plus agitée et revenant.)

Si tu règnes céans, tu ne peux pas souscrire
A ta honte !... Portrait d'aïeul, je t'appartiens,
Et tu vas me sauver si ce monstre est des tiens !

(Chiquita paraît à droite.)

Chiquita, tu descends du ciel !

CHIQUITA

Oui, c'est ma route.

ISABELLE

Baisse la voix, j'entends des soldats sous la voûte.
Qui t'a menée ici ? Les bois sont pleins de loups.

CHIQUITA

Le carrosse qui te suivait !... J'étais dessous.

ISABELLE

Mais comment es-tu là ?...

CHIQUITA

Les murs ont des voitures
Quand des tuyaux de plomb montent jusqu'aux toitures.

ISABELLE

Ah ! brave enfant !

CHIQUITA

As-tu ton poignard ?

ISABELLE

Je n'ai rien.

CHIQUITA

Toi, femme, tu n'as pas de poignard ?... Prends le mien.
Maintenant te voilà libre !... Dans les Castilles,
Au pays d'Agostin, il n'est tours ni bastilles
Que n'ouvre cette clef !... Tue ou meurs !... Tu priais ?
Je t'écoutais prier un tableau ! — C'est niais,
On se défend ! Veux-tu que je te le ramène,
Moi seule, ton amant ?

ISABELLE

La tâche est surhumaine.
Tâte ces murs de grès, mesure cet étang,
Et demande au soleil qui se couche où s'étend
La forêt qui m'enserre. Écoute cette horde
De soudards avinés...

CHIQUITA, montrant son lazzo.

Je sais lancer la corde,

En cercle, en flèche, en angle, en croix de Saint-André.
Sauras-tu la tenir quand je m'y suspendrai ?

ISABELLE

Qui, toi ?

CHIQUITA

Silence !

(Elle va à la baie du fond avec Isabelle, et elle lui montre un arbre au dehors.)

Vois cette branche de hêtre
Qui déborde sur la douve.

(Elle recule et prépare son lazzo. A Isabelle.)

Ouvre la fenêtre
Toute grande. Reviens auprès de moi. —

(Elle jette le lazzo qui reste accroché dans l'arbre.)

Je l'ai!...
Tirons !

(Isabelle et Chiquita tirent ensemble sur la corde.)

La branche vient. C'est mon chemin !...

(Chiquita se suspend à la corde par les poignets, escalade la fenêtre et crie.)

Olle !
Tiens bon !

ISABELLE, tenant la corde.

Tu pèses moins dans l'air que les oiselles !

CHIQUITA, de la coulisse.

Je suis dans l'arbre !... Adieu. Lâche tout !

(La corde disparaît, tirée au dehors.)

(Voix de Chiquita.)

J'ai des ailes.

SCÈNE III

ISABELLE, puis VALLOMBREUSE

ISABELLE, seule, à la fenêtre.

L'arbre a repris sa place et l'enfant est loin !

(Entre Vallombreuse.)

Lui !...

Il était temps !

VALLOMBREUSE (costume du IIe acte.)

Madame, êtes vous aujourd'hui
Plus calme, bien portante et mieux apprivoisée ?
Mais souffrez que d'abord je ferme la croisée ;
L'humidité des bois est malsaine le soir.

(Il ferme la croisée, prend Isabelle par la main et la fait redescendre en scène.)

ISABELLE

Que voulez-vous ?

VALLOMBREUSE

Causer ! — Il ne peut pas messeoir
Que nous causions ! D'ailleurs que faire à la campagne ?

(Il lui tend un fauteuil ; elle recule, et prend son poignard.)

ISABELLE, farouche.

Le geôlier au captif veut adoucir le bagne !...
Vous n'aurez d'autres mots de moi que : je vous hais !

VALLOMBREUSE

Je parlerai donc seul. Moi, je vous aime !

(Elle lève le poignard ; il l'arrête.)

Ouais !
Apaisez de vos yeux l'inutile menace
Et soyez plus docile à mon amour tenace.
Si détestable est-il, ne pouvez-vous un peu
Prendre quelque pitié de l'ardeur de son feu ?
Les preuves que j'en donne offrent de quoi convaincre
Du dessein inflexible où je suis de vous vaincre.
Mais je veux vous devoir à l'abandon plus doux
Qui me fera tenir la victoire de vous.

ISABELLE

Je vous hais !

VALLOMBREUSE

C'est dommage.

ISABELLE

Et pis ! je vous méprise !

VALLOMBREUSE

C'est fâcheux ! — Vous doublez l'erreur d'une méprise,
Je consens à la haine et non pas au mépris.
Je pourrais être vil si je n'étais épris ;
Mais vous devez connaître au zèle que j'éprouve
La haute probité d'un amour qui se prouve.

ISABELLE

Et je vous hais ! Comment cela s'explique-t-il ?
Voilà pour votre esprit un cas assez subtil.

VALLOMBREUSE, plus attendri.

C'est un étrange amour que le mien, et moi-même
Je n'en puis dire rien, sinon que je vous aime !
Mon sentiment est sûr comme un fait absolu ;
(Avec tristesse.)

Il eût été très doux si vous l'aviez voulu.
Mais, quel qu'en soit l'effet, vous en êtes la cause.
Ne vous prenez qu'à vous du mal que je vous cause.
N'en accusez que Dieu qui projette à plaisir
Autour de la beauté son ombre, le désir,
Et commande que l'une ait pour escorte l'autre.
Mon crime n'est pas mien si votre charme est vôtre,
L'amour m'absout du vol si le trésor m'est dû...
Vous ne répondez rien ?

ISABELLE

Je n'ai rien entendu.

VALLOMBREUSE

Je vous inspire donc une horreur bien profonde !
Suis-je un monstre hideux pour que l'on me confonde
Avec les caïmans, les hydres, les requins,
Et les fauves issus des sables africains ?
Ne vous a-t-on pas dit de quel fil d'or je tresse
Les jours élyséens d'une heureuse maîtresse ?...
Vous ne m'honorez pas d'un très vif intérêt !...

ISABELLE

J'ai l'oreille occupée aux bruits de la forêt.

VALLOMBREUSE

Fort bien, et vous croyez ouïr par intermède
Le galop de Persée au secours d'Andromède ?
Madame, c'est le plus naïf de vos émois !
Ce burg peut soutenir un siège de six mois
Contre une armée, et ses quatre tours féodales
Correspondent avec la mer par trois dédales !...
Délaissez des espoirs qui resteront leurrés.

ISABELLE

Monsieur, je crois en Dieu !

VALLOMBREUSE

Cependant vous pleurez !

ISABELLE

La honte en est pour vous. Mentir est la dernière !
Vous m'aimez, dites-vous, et je suis prisonnière !
Les vrais amants sont ceux qui mettent leur fierté
A ne tenir un cœur que de sa liberté.
Point de fers pour l'amour, sinon ceux qu'il échange.
Je suis aimée et j'aime ainsi.

VALLOMBREUSE

J'entends un ange,
Ou plutôt un oiseau qui chante dans ses rêts !
S'il ne fallait que vous mériter, j'essaierais !
Mais, par malheur, un autre...

ISABELLE

Infâme qui raisonne
Son amour ! Quand on aime on n'a peur de personne !

VALLOMBREUSE

Peur, moi, peur ? Je n'ai peur sur terre que de moi.

ISABELLE

Alors tremblez, monsieur, et rougissez !

VALLOMBREUSE

De quoi !

ISABELLE

D'avoir mis, entre ceux que ma vie intéresse
Et votre épée, un mur lâche de forteresse !

De m'avoir bâillonnée et jetée en un lieu
D'où mes cris ne vont pas à l'oreille de Dieu !
De vouloir posséder par une embûche infâme
Le misérable corps dont vous n'avez pas l'âme !
Vous ne craignez que vous, et vous avez raison.
Moi, j'en frémis pour vous et pour votre maison,
Et l'aïeul que voilà va vous regarder faire.

VALLOMBREUSE

Le personnage auquel votre grâce en réfère
Interviendra trop tard, s'il ne vient que demain.
Il soupe avec le roi, ce soir, à Saint-Germain.
(Coup de feu.)

Qu'est-ce là ?

ISABELLE

Sa réponse.

VALLOMBREUSE

Elle restera vaine.
L'amour est prévoyant.

ISABELLE

Il l'est moins que la haine.
Vous ne m'aurez que morte ou vous ne m'aurez pas,
Et je me frappe au cœur si vous faites un pas.

VALLOMBREUSE

Un arme ! Le danger à ce coup me rassure !
Je troque contre vous un baiser par blessure :
Il doit être charmant de rendre l'âme ainsi.
Et, quand au capitan, qu'il vienne !

SIGOGNAC, sur le balcon.

Le voici !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LES COMÉDIENS, MALARTIC, LAMPOURDE, puis LES SPADASSINS, puis HÉRODE

SIGOGNAC

Défends ta vie ou prends la mienne !

ISABELLE

Je suis morte !

VALLOMBREUSE

Emportez cette femme et verrouillez la porte.

(On emmène Isabelle.)

Je vois que vous menez une troupe. — Alors feu !
Il faut passer sur moi.

(Malartic vise les comédiens.)

SIGOGNAC

J'y passerai, mordieu !

(Les comédiens arrivent du balcon.)

SCAPIN

Maladroit, va !

BLAZIUS

La voie est assez incommode.

LAMPOURDE

Je doute que l'usage en devienne à la mode.

LÉANDRE

Même au théâtre.

SCAPIN

Hérode étant gros, fait le tour.
On entre comme on peut, seigneur, dans votre tour.

VALLOMBREUSE

Mais à présent il faut sortir !

BLAZIUS

Oui, tout le prouve !

VALLOMBREUSE aux spadassins.

Veuillez précipiter ces hommes dans la douve.

LAMPOURDE

En avant.

SCAPIN

C'est pitié de voir comme ils sont gris.

LE PÉDANT, un genou sur Pied-Gris.

Comment t'appelles-tu, mon pauvre homme ?

PIED-GRIS

Pied-Gris.

LAMPOURDE

A présent seyons-nous, si l'on veut nous permettre...
Le duc est mon élève, et le baron mon maître.

(Duel entre Sigognac et Vallombreuse.)

Après ce coup, il faut faire un signe de croix.

VALLOMBREUSE

Je suis touché, monsieur, mortellement je crois.
Vous pouvez m'achever, c'est de droit.

SIGOGNAC, le poignard levé.

Isabelle ?

Ma femme ?

VALLOMBREUSE

Compliments, mon cher, elle est fort belle.

SIGOGNAC

Où l'as-tu fait cacher ? Parle, ou meurs.

VALLOMBREUSE

Frappe donc.

(Son de trompe au dehors.)

HÉRODE, entrant de gauche.

Arrêtez, la voici.

SIGOGNAC, à Vallombreuse.

Dieu signe ton pardon.

HÉRODE

Et le sauve à la fois d'un crime irrémédiable.

SIGOGNAC

Mais qui donc la conduit ?

VALLOMBREUSE

C'est mon père... ou le diable !

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PRINCE, ISABELLE

LE PRINCE, entrant avec Isabelle.

Venez vite, ma fille, et domptez votre effroi.
Vous êtes sous ma garde et sous l'aile du roi.

Isabelle !... Faut-il qu'en vous je reconnaisse
Le fruit d'amour perdu qu'a fleuri ma jeunesse !
Hérode m'a tout dit.

VALLOMBREUSE

Mon père....

LE PRINCE

Taisez-vous,
J'ai toléré longtemps que, fol entre les fous,
Vous mésusiez du temps où tout veut que l'on aime !
Mais vous dénaturez la nature elle-même,
Et vos débordements ont atteint le bas-fond
Où le libertinage au crime se confond !
Malheureux ! cet enfant que ta débauche vile
Épouvante, meurtrit, traque de ville en ville,
Elle est ta propre sœur.

ISABELLE

Lui ! mon frère ?... Jamais !

VALLOMBREUSE

Madame, je comprends pourquoi je vous aimais.
Baron, pardonnez-moi, vous le pouvez. Je jure
Sur ma foi de chrétien que je vous la rends pure,
Digne d'un gentilhomme et blanche comme un lis.
Les morts ne mentent point, et j'expire.

(Il tombe.)

LE PRINCE

Mon fils !
Mais que dit-il ? Quel est le mal qui le terrasse !
Oh ! qui donc m'a tué l'héritier de ma race,
Mon fils unique et bien-aimé ? Quel spadassin
Infâme ? Mais c'est vous !

SIGOGNAC

Il n'est point d'assassin
Parmi les Sigognac. La lutte fut loyale.
Elle affronte le ciel, la justice royale,
Et même la douleur d'un père !... Le duel
Est plus fatal pour moi qu'il n'est pour vous cruel.
J'étais aimé, j'aimais ! Mon infortune est autre,
Mais ma douleur du moins n'en doit rien à la vôtre,
Et tout clame, du fond de nos deux cœurs broyés,
Que l'assassin n'est pas celui que vous croyez.

LE PRINCE

Baron, je suis de ceux pour qui tache de boue
Plus que tache de sang est rude sur la joue,
Et j'aime mieux mon fils mort que déshonoré.
S'il faut avoir de la bravoure, j'en aurai ;
Mais partez, et cherchez dans l'absence un refuge
Contre un père qui souffre trop pour être un juge.
Venez, ma fille.

ISABELLE

Moi ?

LE PRINCE

Comtesse de Lineuil,
La coutume est chez nous d'obéir au clin d'œil.
On connaît à ce trait les filles de noblesse.
Votre place est auprès du duc. Point de faiblesse.
Venez.

ISABELLE, montrant Sigognac.

Mais, monseigneur, je l'aime ; il a ma foi !

LE PRINCE

Je vous mène à l'honneur de veiller avec moi

Devant un crucifix, chrétienne valeureuse,
Au chevet du dernier des ducs de Vallombreuse,
Et vous rentrez chez nous par ce devoir pieux.

ISABELLE

Mon père... Ah laissez-moi lui faire mes adieux !

(Le prince sort.)

(A Sigognac.)

Ami, je vous conserve une amour obstinée.

SIGOGNAC

Comtesse de Lineuil, à votre destinée!...
Oh ! que je vous aimais et que j'étais heureux !
Comme je me livrais au sort aventureux
Qui me réglait ma vie aux heures de la vôtre
Et qu'il est doux d'avoir son âme dans une autre !
Gardez-la ! J'ai vécu ! J'ai ma part. Je bénis
Ces instants fugitifs et pourtant infinis
Où vous avez été charitablement belle
Comme on est bienfaisante. Adieu, chère Isabelle
Le ciel qui vous replace en un rang mérité
Ne vous devait plus rien que la prospérité
Et, pareille à ces fleurs des pays de lumière
Que le vent apporta sur une humble chaumière,
Vous embaumiez un cœur indigne du parfum !
Remontez au soleil !... Pauvre amant importun,
Je pars, je m'en retourne en ma triste Gascogne.
Dans mon trou de hibou je rentre et me rencogne.
N'y venez plus ! Je n'ai plus rien à vous offrir
Que le spectacle affreux de voir quelqu'un souffrir.

ISABELLE, aux comédiens.

Adieu donc, adieu tous, adieu, gente cohorte

D'artistes au cœur sûr, à l'âme gaie et forte,
Mes vrais parents ! Si Dieu m'écoute en cet instant,
Il vous paîra ma dette et je sens qu'il m'entend.
C'est en la retrouvant que je perds ma famille :
Je vous dois jusqu'à mon amour.

HÉRODE

Adieu, ma fille !

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au prologue. Le château de la Misère.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, il entre, un flambeau à la main, appelant.

Belzébuth ! Belzébuth !... Où diantre est-il ? La soupe !...
Qu'on est bête ! Ce chat, son absence me coupe
L'appétit ! Belzébuth !... Vais-je donc souper seul ?
Miraut est convié par un noble épagneul
De ses amis à des agapes de durée,
Qu'en langage de chien ils appellent curée,
Au château de Bruyère. — Inviter le cheval ?
Pauvre Bayard, il dort ! — Quel désert que ce val !
Pas un pauvre n'y passe, et sous la lune haute,
Seuls les corbeaux repus croassent côte à côte !
Voilà que mon festin tombe à plein désarroi !...

(Il s'assied dans l'âtre.)

Et lui, mon maître, où donc soupe-t-il ?... Chez le roi,
Parbleu ! Car où, sinon à cette table auguste ?
Je l'y vois !... Je l'y bois !... Trop peu, je l'y déguste !...
Il est clair que l'enfant ici se fourvoyait.
Ah ! si feu le baron, son père, le voyait !...
Il tient tête aux plus fiers, et, quand il entre au Louvre,
Monsieur le cardinal lui-même se découvre !...

Dans sa dernière lettre, — elle date du neuf, —
Il semblait soucieux du duel du Pont-Neuf.
L'acharnement du duc le rend un peu perplexe.
Bon, monsieur, à Paris, c'est la dîme au beau sexe !
Allons-nous pas faiblir quand nous touchons au but ?
Poussez ferme !... Hardi !... Que devient Belzébuth ?

(Il reprend le flambeau et monte chercher Belzébuth. Chiquita paraît au fond sur le seuil.)

SCÈNE II

CHIQUITA, seule, puis, PIERRE

CHIQUITA, sombre.

J'ai revu le plateau ; j'ai revu la caverne !
Sous les grands sapins noirs que la bise gouverne,
J'ai refait, un par un, tous les sentiers connus
Où le jour et la nuit je courais les pieds nus.
Tout m'a parlé de lui, cruellement ! Les choses
Parlent ! — Il y croyait, à ces métempsychoses,
Et quand il m'expliquait la mort, dans sa prison,
Il disait que son âme, enjambant l'horizon,
Reviendrait habiter la lande réprouvée !...
Agostin m'a menti, je ne l'ai pas trouvée !
Où donc est-il si rien ne me revient de lui ?
Et qu'est-ce que la mort, si, depuis qu'il a fui,
Tout m'en parle ?... L'étrange et le méchant mystère !..
Pour le comprendre alors j'ai remué la terre
Où celui qu'ils nommaient Matamore est couché.
Et je l'ai vu sans yeux et sans bouche, écorché
Si lamentablement par la ronce et les pierres,
Que deux fontaines d'eau m'ont jailli des paupières !...

Ah ! si mon Agostin doit revenir ainsi,
Qu'il reste dans le vide et qu'on m'y jette aussi !

PIERRE, il rentre.

Qui va là? Ce serait une joie assez vive
Qu'un larron vînt enfin me servir de convive !
Chiquita !... De quel trou sors-tu? Sous quel baquet?
Si Belzébuth n'était si vieux, il te croquait!...

CHIQUITA

Chiquita ne connaît ni la peur ni l'entrave.
Elle monte et descend à son gré, forte, brave,
Et légère, elle rampe, elle vole, et souvent,
Quand le fil du vent passe, elle s'accroche au vent.
Si haut que soit un mont, elle en atteint la cime,
Et si profond un gouffre, elle en touche l'abîme.
La nuit est son amie et le jour son amant.
Mais elle ne peut pas passer le firmament,
Et c'est là qu'elle veut aller pour l'y rejoindre!...

PIERRE

Qui? Quoi? Qu'est-ce? On en cloître à possession moindre!

CHIQUITA

J'aimerais à mourir ici. Je viens de loin
Pour vous le demander, monsieur ; là, dans ce coin,
Me le permettez-vous?

PIERRE

Que je te le permette?
Laisse-moi donc jeter au feu cette allumette
Pour te voir sous ce jour imprévu ! c'est trop fort.
Tu tuais et tu veux mourir?

CHIQUITA, les yeux fixes.

Je sais la mort.

PIERRE

Bah ! quel âge as-tu donc ?

CHIQUITA

Je l'ignore. Qu'importe ?
On est toujours assez vieille pour être morte.

PIERRE

Caramba ! Sambreguoy ! Capdedious ! Vertuchoux !
Fleure-moi, mon enfant, cette garbure aux choux,
Assieds-toi dans cet âtre, agrippe cette écuelle
Et communique-moi la raison pour laquelle
Tu veux mourir chez nous, car c'est extravagant.

CHIQUITA

Mon Agostin est mort.

PIERRE

Agostin, le brigand ?
C'est la profession qui veut ça ! Bonne et brève.
Mort, comment ?

CHIQUITA

Sur la roue.

PIERRE

A la place de Grève ?

CHIQUITA, farouche.

On l'y torturait trop ! Oh ! les lâches !... il faut
Qu'on mange !... J'ai grimpé le long de l'échafaud,
Et pendant qu'il tournait sur cette roue infâme,

De mon poignard, au cœur, j'ai fait voie à son âme.
Il m'a crié : Merci! Le bourreau s'est couvert.
Mais à présent, c'est moi dont le cœur est ouvert,
Et la vie hors de moi goutte à goutte s'épanche
Comme l'huile au goulot de l'urne que l'on penche.

PIERRE

Et tu viens te tarir chez nous résolument?
Mais ce manoir n'est pas encore un monument.

CHIQUITA

Le seul être que j'aime à présent chez les hommes,
Tous méchants, m'apparut dans la lande où nous sommes.
Elle avait ce collier. Elle me le donna.
Pour la première fois Chiquita pardonna.
Pour la première fois Chiquita vit un ange!...
Je le lui rapportais.

PIERRE

Cette enfant est étrange.

CHIQUITA, embrassant le collier.

Adieu, mon cher collier! — Monsieur, ce souvenir,
Voulez-vous le lui rendre?

PIERRE

Elle va donc venir?

CHIQUITA

Elle est ici.

PIERRE

Qui donc?

CHIQUITA

Isabelle et son frère,
Le duc de Vallombreuse.

PIERRE

Ah ! pardieu, c'est à braire !
Le duc de Vallombreuse est son frère à présent ?

CHIQUITA

Obligez-moi de lui remettre son présent ?

PIERRE, apercevant Isabelle et Vallombreuse au fond.

Sur ma foi, les voici. Remets-le-lui toi-même.

CHIQUITA

Oh non, je resterais !

PIERRE

Tu t'en vas ?

CHIQUITA

En Bohême !

(Elle disparaît.)

SCÈNE III

PIERRE, ISABELLE, VALLOMBREUSE

ISABELLE, entrant.

Venez, mon frère. Ici nous bornerons nos pas.
Voici la grande salle où se fit le repas,
Et cette cheminée antique est la cuisine.

VALLOMBREUSE

La misère partout lutte avec la lésine.

ISABELLE

A l'étage au-dessus la chambre où je dormis.
N'y montez pas si vous redoutez les fourmis.

Nous avons visité les communs, l'écurie,
Et les jardins témoins de cent ans d'incurie.
Nous avons, pour prier dans la chapelle, été
Contraints de nous frayer comme en forêt, l'été,
Une route à travers les ronces et les mûres.
Les termes effrités, les bassins sans murmures,
Les sentiers reconquis par la lèpre des bois,
Je vous ai fait tout voir en une seule fois,
Et quand je vous aurai présenté monsieur Pierre,
Le valet du baron et son maître en rapière,
Puis Belzébuth, un chat, Miraut, un chien, Bayard,
Un cheval, vous saurez où vous êtes.

VALLOMBREUSE, à Pierre.

Vieillard,
Je vous dois la leçon d'une admirable feinte
Dont j'ai failli périr à Paris, oh ! sans plainte !
Un coulé dégagé, le liment, un coup droit,
La parade et l'octave. On n'est pas plus adroit
Que votre élève. Il faut dire ses patenôtres
Quand on l'a devant soi.

PIERRE

Monseigneur, j'en sais d'autres.

VALLOMBREUSE

Vous me les apprendrez. — Mais comment se peut-il
Qu'un gentilhomme vive en un pareil chenil !
A quoi songeait le roi ? Ma sœur, je vous rends grâces
De m'avoir dévoilé de pareilles disgrâces.
Un Sigognac dans un abandon si complet ?
Tous les barons en ont, sur ma joue, un soufflet.
Comtesse, vous rendez service à la noblesse.
Je ferai restaurer ce castel. Il me blesse !

Changeons, si vous voulez en partager l'honneur,
Ce château de misère en château du bonheur.

ISABELLE, *émue.*

Vous cachiez sous l'orgueil du duc le cœur d'un homme,
Mon frère ; avec fierté de ce nom je vous nomme,
Et je suis votre sœur à dater d'aujourd'hui.

PIERRE, *tendant l'oreille.*

Ah ! mon Dieu !

ISABELLE

Qu'avez-vous, monsieur Pierre ?

PIERRE

C'est lui.

VALLOMBREUSE

Trop tôt ! .

PIERRE

Entendez-vous comme Miraut aboie ?
Et voici que Bayard aussi hennit de joie.

VALLOMBREUSE

Vous semblé-je barbare et plus Hun qu'Attila,
Ma sœur, il ne faut pas qu'il vous voie. Entrons là.

(Ils sortent à droite.)

SCÈNE IV

PIERRE, LE PÉDANT, puis HÉRODE
SCAPIN et ZERBINE

LE PÉDANT, *il entre comme au prologue.*

Seigneurs, de bonnes gens ont besoin de votre aide…

HÉRODE

Les chemins sont glissants...

ZERBINE

L'escarpement est raide...

SCAPIN

Et notre chariot, c'est celui de Thespis...

PIERRE, continuant.

Qui n'est pas par des bœufs, issus du bœuf Apis...

HÉRODE, à Pierre.

Maître Pierre, salut! Sans qu'il vous en repente
Cette fois nous avons escaladé la pente,
Dépourvus d'aide, et nous ramenons le baron,
Votre maître, moins gai qu'en la barque à Caron,
Mais bien portant, et c'est l'essentiel !

ZERBINE

La troupe
N'est pas très au complet. Fortune a pris en croupe
Notre Isabelle et, sans un effort de Titan,
L'amour nous enlevait aussi le capitan.

SCAPIN

Sérafina, l'ingrate, a quitté la volière.
Elle court la province avec certain Molière,
Concurrent dangereux qui, dit-on, fait florès,
Et dame Léonarde est entrée au Marais.
Quant à Léandre, il est marié... — pis, peut-être !
Ainsi vont nos destins. Mais voici votre maître.

SCÈNE V

LES MÊMES, SIGOGNAC

SIGOGNAC, à la cantonade.

Bas les pattes, Miraut ! Du calme, pauvre chien !
Vous êtes donc toujours nomade et bazochien
Que l'on vous trouve errant dans le monde ? — A la niche
Paix là, mon Belzébuth. Est-ce qu'un chat pleurniche ?
Dors, vieux Bayard, dors donc !

(Il entre.)

Bonsoir, Pierre.

(Il s'assied dans l'âtre.)

Vaincu !
Je te reviens, comme au départ, sans un écu,
Sans gloire, dégoûté de la vie, et très morne,
Tel un mauvais coureur qu'on ramène à la borne
Après une incartade, — et me voilà ! Conclus.

PIERRE

Vous venez de Paris !

SIGOGNAC

Je ne m'en souviens plus.
Nous avons vaguement traversé des villages...
As-tu de quoi manger, rogatons, cartilages,
N'importe quoi !... J'ai faim, comme les gens heureux.

ZERBINE

Devant votre destin, vous voilà bien peureux !
Le soleil tous les jours renaît dans la charmille.

(Pierre lui donne une écuelle de soupe.)

SIGOGNAC

Pierre, il faut déblayer le caveau de famille,
Mon heure d'y descendre est venue, et mon tour!...

ZERBINE

Le fossoyeur est loin!

SIGOGNAC, *montrant sa poitrine.*

Il est là!

SCAPIN

Bon! L'amour?
Avant que d'en mourir, même pour Isabelle,
Plus d'une fois encor vous paîrez la gabelle!

PIERRE

J'ai peine, je l'avoue, à deviner comment
Cette dame a pour vous changé de sentiment
Rien qu'à changer d'état. Je l'estime plus fière.

SIGOGNAC

C'est une Vallombreuse, hélas, mon pauvre Pierre.

PIERRE

Eh, justement, autant que j'en puis débrouiller
Dans un crâne où je sens trop de choses grouiller.
Tenez, écoutez donc. C'est, si je ne me trompe,
Un appel de pastour ou bien de porte-trompe
Quand il annonce un hôte aux toits hospitaliers.

SIGOGNAC, *secouant la tête.*

Yolande de Foix traverse les halliers,
Et les varlets de chiens sonnent dans les bruyères.
Ne te dérange point.

SCÈNE VI

Les Mêmes, DE BRUYÈRES, puis VALLOMBREUSE, ISABELLE, puis CHIQUITA

PIERRE, annonçant.

Le marquis de Bruyères.

DE BRUYÈRES, entrant.

Je précède, cousin, et vous annonce, fier
D'en être le héraut, deux visiteurs, qu'hier
Le roi m'a fait l'honneur de m'envoyer pour hôtes.

SCAPIN, du fond et voyant venir Vallombreuse et Isabelle.

C'est monseigneur Jason avec ses argonautes !
La Toison d'or est là.

DE BRUYÈRES

Je les crois vos amis.
Pour vous les présenter je me suis entremis,
Usant du droit que donne un lointain cousinage.
La dame et le seigneur sont dans le voisinage.

SIGOGNAC

Marquis, depuis longtemps vous savez mieux que moi
Que les pauvres n'ont pas d'amis.

(Les portes s'ouvrent. Vallombreuse parait d'abord.)

VALLOMBREUSE

Hormis le roi !

SIGOGNAC

Lui !... Vivant ! Vous osez ?...

VALLOMBREUSE

La lutte est déloyale,
Puisque j'ai dans la main l'ordonnance royale
Qui vous fait gouverneur de province!... — Prenez.

SIGOGNAC

De vous, jamais !

VALLOMBREUSE

Ce sont des dégoûts effrénés
Et je vois qu'il faudra, pour que votre humeur cède,
Qu'auprès de vous quelqu'un d'influent intercède.
(Isabelle paraît.)
Comtesse de Lineuil, ma sœur, voudriez-vous
Remettre ce brevet royal... — à votre époux !

SIGOGNAC, reculant.

Elle !

ISABELLE

La mission ne va pas sans vergognes!
Vous envolez-vous pas, mesdames les cigognes ?

SIGOGNAC, à Vallombreuse.

Merci, frère.

VALLOMBREUSE

Non pas. C'est le roi ! Je ne veux
Intervenir ici que pour mes seuls neveux.
Je ferai rebâtir, au chant des pastourelles,
Ce vieux château gascon et ses quatre tourelles.
Il aura son théâtre et ses comédiens
Ordinaires, messieurs, comme un prince les siens,
Et comme il faut qu'il ait pour un oncle ses charmes,
Vous en dirigerez, Pierre, la salle d'armes.

CHIQUITA, parait au fond.

Ah ! venez voir, venez !... Sous un pied d'églantier
Je viens de découvrir un trésor tout entier !
Des doublons !... Des ducats !... J'en ai la jupe pleine.

(Elle laisse tomber des pièces d'or.)

PIERRE

Quand je vous le disais qu'il gisait dans la plaine !
Fallait-il que pendant cent ans on le cherchât !
C'est elle qui le trouve !

CHIQUITA

En enterrant le chat.

SIGOGNAC

Belzébuth ! Il est mort !

PIERRE

Oh ! ce n'est point de graisse,
Mais plutôt, le pauvret, de trop vive allégresse.
Le bonheur veut un mort, les dieux sont apaisés.

VALLOMBREUSE

Et les bons dénoûments, ce sont les plus usés.

(Au public.)

Mesdames et messieurs, c'est une comédie
Héroïque. — La mode aujourd'hui répudie
Cette forme, et la mode a des raisons pour ça.
Don Quichotte étant mort, vive Sancho Pança !
Que Dieu termine en paix ce siècle monotone.
Mais, si notre critique érudite s'étonne
Qu'un moderne ait usé des instants précieux
A tirer de l'oubli ce vieux genre, messieurs

Et mesdames, que nul de vous au moins n'accable
A cause de l'essai, le poète impeccable
Dont le roman illustre inspira notre auteur.
Théophile Gautier reste sur la hauteur!
Un gendre vient parfois d'une fâcheuse étoile !
Le vrai coupable est là, derrière cette toile,
Lardez-le, comme avec une flamberge un rat,
Il s'appelle monsieur Émile Bergerat.



TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME

La Nuit Bergamasque 1
Myrane 71
Le Premier Baiser 173
Le Capitaine Fracasse 227

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY


a39003 003482527b